EXPLICATION
MECHANIQUE ET PHYSIQUE
DES FONCTIONS
DE
L'AME SENSITIVE,
OU
DES SENS, DES PASSIONS, ET DU MOUVEMENT VOLONTAIRE.

Discours sur la generation du Laict.

Dissertation contre la nouvelle opinion, qui prétend que tous les animaux sont engendrez d'un œuf.

Réponse aux raisons par lesquelles le sieur Galatheau prétend établir l'Empire de l'homme sur tout l'Univers.

Par G. LAMY *Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.*

A PARIS,
Chez LAMBERT ROULLAND, Imprimeur-Lib. Ord. de la Reyne, ruë du Foin aux Armes de la Reyne.

M. DC. LXXVIII.
Avec Approbation & Permission.

A HAUT ET PUISSANT Seigneur, Messire Guillaume de Lamoignon, Chevalier Marquis de Basville, Comte de Courson, Seigneur de S. Yon, & autres lieux, Conseiller ordinaire du Roy en tous ses Conseils, & Premier President, en sa Cour de Parlement.

ONSEIGNEUR,

Je ne prendrois pas la liberté de vous offrir cet Ouvrage, si je

ã ij

n'estois persuadé que vous ne dédaignez pas mesme les plus petites choses qui peuvent contribuer à l'utilité du public. Et bien qu'entre toutes les Sciences que vous possedez parfaitement ; il semble que la Medecine doive moins trouver place que les autres, vous ne laissez pas de la considerer, & d'en entendre les principes les plus importants. Les Aphorismes de ce grand homme, qu'on peut nommer une des lumieres de l'antiquité ne vous sont pas inconnus : & j'ose dire que vous les sçavez mieux que beaucoup de personnes qui font profession de cet Art, qui faisoit autrefois l'occupation des demi Dieux & des Roys, & dont ces maximes admirables sont le plus solide fondement. Mais comme la curiosité,

des hommes est infinie, & que cette Science la plus necessaire, mais la plus difficile de toutes ne se perfectionne qu'avec le temps; On y fait tous les jours de nouvelles découvertes; La nature n'ouvre pas tous ses trésors à la fois: souvent le travail de plusieurs siécles ne fait qu'aplanir le chemin à des recherches plus heureuses. Le nostre fertile en bons esprits, & juge équitable du vrai merite, à de grands avantages sur les precedents; Lanatomie a poussé la connoissance du corps humain au delà de ce que l'esprit auroit pû se proposer. On penetre dans les qualitez les plus occultes des plantes & des mineraux; & la Chymie s'est accruë d'un nombre infini d'experiences qui sont presque miraculeuses. Mais il est

à craindre que la facilité qu'on a presentement à trouver les choses, n'en fasse juger trop legerement, & ne donne un excez d'amour pour la nouveauté. Il est plus aisé d'observer des effets inconnus que d'en rencontrer la veritable cause, & de découvrir dans le Corps des parties qui ont échapé aux yeux des anciens Anatomistes, que d'en trouver le veritable usage ; C'est ce qui me fait parler avec beaucoup de retenuë dans les divers traittez que je vous presente, la matiere en est curieuse ; & j'ose dire MONSEIGNEUR *que la maniere dont je l'a traitte ne vous paroistra pas tout à fait indigne de vostre attention. Les difficultez que j'essaye d'expliquer, touchant la nature de l'Ame Sensitive, regardent tout le monde. Les Philosophes en ont*

fait le ſujet de leurs plus ſerieuſes méditations. Il eſt tres-important, & meſme abſolument neceſſaire aux Medecins de la connoiſtre & de concevoir ſa maniere d'agir. Il y a de tres facheuſes maladies qui l'attaquent immediatement, & que par ignorance on attribue à des cauſes étrangeres, & ſouvent Chimeriques. Les raiſons que j'aporte pour combatre la nouvelle opinion touchant la generation de l'homme, & les arguments dont je me ſers pour détruire l'Empire qu'il s'attribue ſur tous les animaux, & ſur les autres corps, font aſſez voir mon indifference pour l'age des opinions. Ie taſche toûjours d'établir la plus vrai ſemblable, ſans pourtant rien décider; c'eſt au Lecteur à le faire, je luy en laiſſe tout le pouvoir & le plaiſir.

Mais ſi vous donnez à cette lecture quelques momens d'un loiſir auſſi precieux que le voſtre. Ie me flate MONSEIGNEUR *que vous ne condamnerez pas mes conjectures, & que vous ne ſerez point faché de m'avoir accordé voſtre protection pour un deſſein comme celuy-là. Si j'ay voſtre aprobation, je me tiens aſſuré de l'Approbation publique, & je ſeray trop recompensé de mon travail ſi vous le recevez comme une marque du reſpect, avec lequel je ſuis*

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur, LAMY.

Approbation des Docteurs de la Faculté de Paris.

MESSIEURS Garbe & de Farcy Docteurs Regens en la Faculté de Medecine de Paris, ont fait connoistre à ladite Faculté assemblée, que suivant la commission qu'ils ont receuë ; Ils ont examiné un Livre Composé par MONSIEUR LAMY aussi Docteur Regent de la mesme Faculté, qui contient quatre traittés, dont le premier à pour tiltre *Explication Mechanique & Physique des fonctions de l'Ame Sensitive*, le second, *Discours sur la generation du Laict*, le troisiéme, *Dissertation contre la nouvelle opinion, qui prétend que tous les animaux sont engendrez d'un œuf*, & la quatriéme ; *Réponse aux raisons du Sieur Galatheau ; &c.* Et ont assuré que ledit Livre estoit tres digne d'estre mis en

lumiere, estant rempli d'opinions cu-
rieuses proposées d'une maniere scep-
tique, qui sans préoccuper le Lecteur
luy laisse toûjours la liberté de son
choix. Sur ce raport, ladite Faculté a
consenti que tous ces Traittez soient
Imprimez. Fait à Paris aux Ecoles
de Medecine, le 12. jour d'Aoust 1677.

LE MOINE
Doyen de la Faculté de Medecine.

Veu l'Approbation, permis d'impri-
mer. Fait ce 23. de Septembre 1677.

DE LA REYNIE.

Expli-



EXPLICATION

Mechanique & Physique des fonctions de l'Ame sensitive, ou des Sens, des Passions, & du mouvement volontaire.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Du dessein de l'Autheur.



N vain les hommes prennent des resolutions pour l'avenir, l'a fortune qui se mesle toûjours de leurs affaires, oblige souvent les plus sages à changer de desseins. J'avois entiere-

ment perdu l'inclination d'écrire, & je m'estois proposé de m'entretenir de mes pensées, seulement avec mes amis, sans troubler mon repos en les exposant à des Censeurs qui ne jugent que par caprice. Le peu de genie de la pluspart de ceux qui s'appliquent aux sciences, leur opiniastreté dans leurs sentimens, l'injustice de leurs décisions, & la calomnie dont ils noircissent les honnestes gens, qui s'éloignent de leur maniere de raisonner m'avoient fait prendre cette resolution. Cependant le hazard qui fist tomber mes discours Anatomiques, & mes reflexions entre les mains d'une personne qui les a donnés au public, sans mon consentement, m'oblige par une suite necessaire de faire réponse

à une dissertation qu'on a faite contre cet Ouvrage. Et comme ce n'est pas la peine de mettre la main à la plume pour si peu de chose, pour satisfaire d'honnestes gens qui m'en ont prié; Je tascheray d'expliquer physiquement les fonctions de l'Ame sensitive, conformément à l'idée que j'ay donnée de sa nature. Ceux qui ont pris plaisir à la maniere, dont j'ay parlé dans mes discours des fonctions naturelles, en trouveront beaucoup plus dans la lecture de cet Ouvrage, dont la matiere est plus difficile, & plus curieuse.

CHAPITRE II.

Des diverses fonctions de l'Ame Sensitive.

QUoy-qu'il n'y ait dans l'animal que l'ame & le corps sans aucunes facultés, qui soient les principes des fonctions; on donne pourtant à l'ame differens noms, suivant qu'elle est appliquée à diverses parties du corps, ou elle a des actions differentes. Ainsi dans l'œil on l'appelle la veuë, dans le nez l'odorat, dans la langue le goust, & de mesme du reste. Pour ne s'embroüiller point icy, Il faut remarquer que l'Ame sensitive apperçoit ses objets; qu'elle panche vers eux, ou s'en détourne, suivant qu'ils sont

agreables ou fâcheux, & qu'elle remuë le corps pour s'y unir ou s'en éloigner. Il faut donc expliquer en combien de manieres elle connoiſt ſes objets ; quels ſentimens naiſſent à l'occaſion de ſes connoiſſances, & comment elle remue le corps pour ſatisfaire à ſes ſentimens ; C'eſt à dire qu'il faut parler de la difference des ſens, des diverſes paſſions que l'animal reſſent à leur occaſion, & du mouvement volontaire qui les ſuit ou les accompagne.



CHAPITRE III.

Des ſens externes & de leur nombre.

LEs ſens ſont internes ou externes, ſuivant l'opinion commune par raport aux organes, dont les uns paroiſſent au dehors de l'animal, & les autres ſont cachés au dedans. Mais pour parler plus juſte les ſens externes, ſont ceux qui ne reſſentent que les objets preſens, & les internes connoiſſent les abſens. Comme, ceux-cy, ſuppoſent les autres, l'ordre veut que je commence par l'explication des ſens externes. Ordinairement on en conte cinq dans les animaux parfaits. Si pourtant on y prend

garde de plus prés, on en trouvera huit : Pour en estre convaincu, il faut observer que l'on doit conter autant de sens externes, qu'il y a d'organes differens où se font des perceptions differentes. Or nous trouvons huict organes differens, ou il se fait differentes perceptions. Car outre les cinq donc tout le monde demeure d'accord, la soif, la faim, & le plaisir de l'amour sont des perceptions diverses, dont les organes sont differents, comme je le prouveray dans la suite.

CHAPITRE IV.

Des objets des Sens externes.

LEs objets des Sens externes sont propres ou communs.

L'objet eſt propre quand il n'y a qu'un ſens qui peut l'apercevoir. Ainſi les couleurs ſont l'objet propre de la veuë & les ſaveurs du gouſt. Au contraire un objet eſt commun quand pluſieurs ſens peuvent l'apercevoir, comme le nombre, la figure, la grandeur, le mouvement & le repos. Nous diſcernons, par exemple, la figure d'un corps par la veuë, & par le toucher nous contons un nombre par la veuë, par le toucher, & par l'oüie. Mais il faut remarquer, qu'un ſens ne peut apercevoir un objet commun s'il n'eſt joint avec ſon objet propre; les yeux ne peuvent voir la figure d'un corps s'il n'a de la couleur; l'oreille ne peut oüir les nombres que quand ils ont du ſon; c'eſt pour cela qu'on ne

peut voir le mouvement de l'air, ny oüir le nombre des sieges qui sont dans une chambre. Mais on peut voir le mouvement d'un animal, & oüir le nombre des heures qui sonnent. Lors qu'un sens se trompe à l'égard d'un objet propre, son erreur peut-estre corrigée par un autre sens : Ainsi le toucher peut corriger l'erreur de la veüe quand elle se trompe à l'égard de la figure du mouvement & du repos ; mais sur le fait des couleurs il ne peut la corriger ; parce qu'il ne sçauroit les appercevoir.



CHAPITRE V.

Du toucher, & de la maniere dont se fait le sentiment en general.

COmme le toucher est universellement dans tous les animaux, & que toutes les sensations se font par un veritable attouchement ; Il est à propos de l'expliquer d'abord afin de rendre la maniere dont les autres se font plus intelligible. Le toucher ressent le froid & le chaud, les corps fluides & durs qui sont ses objets propres. Or il faut observer qu'il y a bien de la difference entre ces perceptions & les corps qui les causent. Il n'est pas vray comme on pense dans la philosophie ordinaire,

que ce que nous ressentons, soit dans l'objet qui excite le sentiment. La chaleur que le feu produit chez nous n'est point en luy-mesme, non plus que la douleur n'est point dans une aiguile qui nous pique ; mais comme l'aiguille est tellement figurée qu'elle peut quand sa pointe nous touche exciter ce que nous appellons piqueure ou douleur : de mesme le feu à des parties tellement figurées, & dans un tel mouvement qu'elles peuvent en nous touchant exciter le sentiment que l'on nomme chaleur. En un mot ce qu'on appelle qualité sensible se doit diversement considerer dans nous & dans les objets. Dans nous c'est une certaine agitation des esprits animaux contenus dans les nerfs qui

ſe communique juſqu'au cerveau. Dans les objets, c'eſt une certaine diſpoſition pour agiter ces eſprits de la ſorte. Or cette diſpoſition des objets, conſiſte dans la figure de leurs parties, & dans leurs mouvements. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on puſt determiner preciſément quelle eſt l'agitation des eſprits en chaque perception, & quels ſont les mouvements & les figures de l'objet qui la cauſe. Mais apres y avoir long-temps ſongé, on ne trouve que des conjectures fort incertaines, & l'on reconnoiſt qu'il eſt impoſſible d'aller plus avant; Car comme la figure & le mouvement ont des diverſitez infinies, ce qu'on explique par une de leurs eſpeces ſe peut expliquer par cent autres ſans qu'on

puiſſe jamais eſtre aſſuré qu'elle eſt la veritable.

Il ne faut point avoir de honte de confeſſer ſon ignorance en de ſemblables occaſions, il vaut bien mieux avoir dans ces matieres un doubte raiſonnable que d'embraſſer des erreurs manifeſtes. L'Eſprit humain à des bornes extremement étroittes au delà de qui l'on ne peut paſſer; cependant, il ne faut pas qu'on nous reproche que nous ne diſons rien plus que la Philoſophie ordinaire. Dans la maniere de raiſonner que j'établis, on connoiſt pour le moins en general, aſſez clairement, la maniere dont les ſentiments ſe font; au contraire, l'opinion commune l'enſevelit dans les tenebres. Il eſt cõſtant, comme je l'ay prouvé dans

mes diſcours, & comme je le monſtreray encor dans la ſuite, que l'Ame ſenſitive eſt un corps tres ſubtil, toûjours en mouvement, dont le reſervoir eſt dans le cerveau, & les nerfs qui en partent ſont autant de canaux qui en ſont remplis, diſperſes par tout le corps qui en eſt arrosé. Il n'eſt pas moins aſſuré que ces nerfs ſont frapez par les objets que nous reſſentons, & par une ſuite neceſſaire, la portion de l'Ame, ou les eſprits animaux renfermés dans ces nerfs ſont mis en mouvement, & ce mouvement ſe communique par continuité juſqu'à la plus conſiderable partie de l'Ame qui eſt dans le cerveau. Or comme la ſubſtance du cerveau eſt d'une conſiſtence propre à recevoir la

trace, le veſtige, ou le caractere de ce mouvement, quoy-que l'ame perde aisément l'impreſſion que l'objet fait ſur elle ; elle peut la reprendre en s'appliquant au veſtige tracé dans le cerveau, ſans qu'il ſoit beſoin d'une nouvelle impulſion. C'eſt dans ces mouvements de l'ame, & dans ces caracteres qui reſtent dans le cerveau, que conſiſtent les ſens tant internes qu'externes ; Il n'y a perſonne qui ne puiſſe aisément comprendre cette explication qui eſt fondée ſur le mouvement qu'un corps peut communiquer à un autre, ſuivant la loy generale de toute la nature. Mais qui a jamais pû concevoir ce que l'on dit dans l'opinion commune ? Connoiſt-on ces qualitez réelles qu'elle admet dans les

corps, ces especes impresses qui en partent & arrivent à l'organe des sens sans se mouvoir; Ces facultez de l'ame à qui elles servent d'instruments pour former les especes expresses, ou les images des objets? Peut-on expliquer comment ces images arrivent aux organes des sens internes, & comment ces sens s'en servent pour connoistre ces objets. Que l'on cesse donc de nous dire que nous n'adjoûtons rien à la Philosophie ordinaire.

Supposé comme j'ay dit, que l'ame recevant par le moyen des nerfs l'impression de l'objet, en à le sentiment, c'est une suite necessaire qu'il y ait des sentimens ou des perceptions differentes suivant la diverse structure de ces nerfs; & que mesme

il y ait des perceptions differentes par le moyen des mesmes nerfs, quand les objets qui les frapent sont differents en mouvement & en figure : Ainsi les particules ignées agitants les nerfs du toucher, font un sentiment de chaleur, les particules d'eau font au contraire un sentiment de froid. Si le corps que nous touchons nous resiste beaucoup, & que nous ne puissions écarter ses particules, parce qu'elles sont étroitement unies & en repos, nous sentons de la dureté. Si ces particules resistent peu, parce qu'elles sont en mouvement, & qu'il y a des vuides entr'elles, nous sentons de la fluidité. Si elles s'attachent à nous, le corps nous paroist humide comme l'eau, si elles ne s'attachent point

nous l'apperçevons ſimplement fluide comme l'air. Le toucher apperçoit auſſi, la figure, le mouvement, le repos, parce que les nerfs ſont autrement frapez, ſuivant que les corps ſont en mouvement, ou en repos, ronds ou quarrés, pyramidaux ou triangulaires.

CHAPITRE VI.

Du Sens qui ſert à l'amour.

LE toucher eſt univerſellement repandu dans toutes les parties du corps, où il y a des nerfs; mais il ſe trouve en certaines une ſtructure particuliere, qui fait qu'outre la perception commune elles en ont une propre. Ainſi dans les par-

ties qui ſervent à l'amour, outre la perception commune du froid, du chaud, du dur, du fluide; Il y a un ſentiment propre qui ne ſe rencontre dans aucune autre partie que l'on peut apeller le plaiſir de l'amour ou la volupté. Cette perception ſe fait par l'attouchement de la ſemence qui agite d'une maniere agreable les eſprits animaux contenus dans les nerfs diſtribués dans ces parties, & cette agitation ſe communique à l'âme qui en trace le veſtige dans le cerveau par la ſeule neceſſité du mouvement qu'elle a receu. C'eſt avec raiſon que je diſtingue ce ſens du toucher, & de tous les autres, puiſque ſon organe, ſon objet, & ſon ſentiment ſont differens de ceux des autres ſens.

CHAPITRE VII.

Des Sens qui ressentent la soif & la faim.

IL en va de mesme des Sens qui ressentent les besoins que nous avons de boire & de manger. La soif & la faim sont des perceptions diverses, l'orifice superieur de l'estomac est l'organe de la faim, & lœsophage ou le gossier, celuy de la soif. La faim est excitée par un suc acide qui agite les esprits contenus dans les nerfs de cet orifice, la soif est produite par des sucs amers ou salés qui causent dans les nerfs de lœsophage, une commotion particuliere. Outre cette perception dans chacun de ces sens ; Il

y en a une autre opposée ; Dans le ſens de la ſoif, il y a le plaiſir de l'eſteindre ; dans le ſens de la faim, celuy de la raſſaſier. Or ces perceptions de plaiſir, ſont tres differentes des ſaveurs que l'on gouſte dans le boire & dans le manger ; Car on peut également eſteindre la ſoif avec des liqueurs d'une ſaveur tres differente ; on peut de meſme raſſaſier la faim avec des viandes d'un tres different gouſt. Ainſi les plaiſirs d'éteindre la ſoif & de raſſaſier la faim, ſont des perceptions differentes des ſaveurs que l'on trouve dans le boire & dans le manger. En effet on boit avec plus de plaiſir une liqueur peu agreable quand on eſt fort alteré, qu'une tres exquiſe quand on ne l'eſt point : & l'on mange avec

plus de plaiſir une viande groſſiere quand on a faim, qu'un mets tres délicat quand on n'en n'a pas. Comme ces plaiſirs different des ſaveurs, la faim & la ſoif en different auſſi. Car encor que la faim ſoit, comme j'ay dit excitée par un ſuc acide, elle n'eſt pourtant pas un ſentiment d'aigreur, non plus que la ſoif un ſentiment d'amer ou de ſalé. Les meſmes corps peuvent exciter divers ſentimens dans differens organes. Or je ne puis comprendre comment on a confondu ces ſens avec les autres, ſi ce n'eſt parce qu'ils ont peu de perceptions differentes. Le ſens de l'amour n'a que la volupté. Les ſens de la ſoif & de la faim n'ont que ces deux perceptions, & les plaiſirs qui leur ſont opposés,

mais le gouſt à pluſieurs ſaveurs, l'odorat, pluſieurs odeurs, l'oüie pluſieurs ſons, la veuë pluſieurs couleurs.

CHAPITRE VIII.

Du gouſt, & par occaſion de la nature de l'Ame ſenſitive.

QUoy-que tous les ſentimens ſe faſſent par attouchement, il n'y en a point ou la choſe ſoit plus ſenſible que dans le gouſt; car les corps ſavoureux ne peuvent faire ſentir leur action à la langue, s'ils ne ſont immediatement appliqués deſſus. Il faut raiſonner des corps ſavoureux à l'égard du gouſt, comme des corps froids & chauds à l'égard du toucher; c'eſt à dire que

comme les corps froids & chauds n'ont point en eux la mesme passion ou perception qu'ils excitent en nous, mais seulement des mouvements & des figures propres pour la causer : ainsi les corps savoureux n'ont point en eux, ce qui dans nous s'apelle saveur, mais seulement des particules tellement figurées, que lorsqu'elles sont appliquées sur la langue elles produisent ce sentiment que nous appellons saveur.

Pour laisser sur la matiere que je traite moins d'obscurités que je pourray, & faire connoistre le plus clairement qu'il sera possible, la nature de l'Ame sensitive, & la maniere dont elle apperçoit differens objets par le moyen de differens organes. Je veux

veux expliquer la plus grande de toutes les difficultez qui ſe rencontrent ſur ce ſujet, & qui embaraſſe l'eſprit des plus éclairés Philoſophes.

On demande pourquoy les eſprits animaux agités par les objets qui frapent les nerfs ou ils ſont contenus, & l'ame par conſequent dont ils ſont une partie, ſentent l'objet qui a cauſé cette agitation, & pourquoy ce mouvement dans l'ame eſt une perception. On ne voit rien dans l'explication que je donne qu'un certain mouvement de matiere ſubtile contenuë dans les nerfs, dont le veſtige, la trace, ou le caractere demeure dans le cerveau. Or ſi la perception n'enfermoit autre choſe que ce mouvement de matiere, & ce cara-

ctere qui en reste, tous les corps seroient capables de pensée & de perception, comme de mouvement.

Quoyque cette difficulté paroisse tres-grande, elle n'est pourtant pas insurmontable. Il faut de necessité que l'Ame sensitive soit un corps tres subtil & tres delié, de la maniere que je l'ay dit, ou qu'elle soit une substance incorporelle, comme la foy nous enseigne de l'ame raisonnable; ou enfin que ce soit une forme corporelle comme veulent les Peripateticiens. Or l'Ame sensitive n'est point incorporelle, puisque toutes ses fonctions dépendent absolument du corps, & les bestes qui n'ont rien que de corporel ont une Ame sensitive, & nous donnent les mes-

mes marques de connoissance & de passions que fait un étranger dont nous n'entendons point la langue. On ne peut pas dire non plus que l'Ame sensitive soit une forme corporelle, ou un mode de la matiere, ce seroit trop ravilir sa nature & oster tous les moyens d'expliquer ses actions. Et on peut fort bien démonstrer, comme j'ay fait ailleurs, que les formes des Peripateticiens sont chimeriques. Il faut donc absolument conclure que l'Ame sensitive est un corps. Cependant le corps dans tous ces changements n'est capable que de suivre divers mouvements, & de si revestir de differentes figures, donc par une suite necessaire les perceptions & les passions consistent dans les divers mouvements

lib. 1. De principijs rerum.

de l'ame, & les diverses impressions qu'elle reçoit des objets. Il ne s'ensuît pas pour cela que tous les corps soient capables de pensée, ny que leurs mouvements & les impressions qui les suivent soient des perceptions. Il faut absolument ignorer les regles du raisonnement pour tirer cette consequence; Mais comme si je raportois ces regles, je serois obligé de me servir de termes barbares en nôtre Langue, J'aime mieux éclaircir la chose d'une autre maniere.

Tous les corps ne sont pas d'une mesme nature, & n'ont pas les mesmes proprietés, corps figure & mouvement à la verité ne sont que trois mots, mais ces trois mots signifient des choses

dont les diverſitez ſont infinies. C'eſt d'elles que naiſſent tous les corps de ce vaſte univers, dont les actions & les qualitez ſont tres differentes, & quoyque leur matiere ayt cela de commun qu'elle eſt étenduë impenetrable & capable de mouvement, elle n'eſt pas pourtant entierement la meſme. Ses atomes ont des figures differentes, & ceux qui ſont propres pour engendrer un corps ne ſont pas propres pour engendrer tous les autres; auſſi voyons nous par experience que quand un corps ſe change en un autre dont la difference eſt eſſentielle, il n'y a que certaines parties du corps qui perit qui entrent dans la compoſition de celuy qui s'engendre. Tout le bois ne ſe change pas en flame. Toute la ſe-

mence ne ſert pas à former l'animal ; toute la viande que nous mangeons ne ſe change pas en noſtre ſubſtance. Cela nous monſtre qu'il y a certaines particules ou atomes de la matiere propres à former un certain genre de corps, & d'autres qui ne le ſont pas ; D'autant qu'il faut qu'un corps d'une eſpece determinée ait des particules de telles figures, de tels mouvements, & arangées de telle ſorte, qu'on ne peut determiner, afin qu'il ait les proprietez qu'on y remarque. Ainſi toutes choſes ne ſont point en toutes, & ne ſe font point de toutes choſes. Un corps s'engendre quand ſes particules éparſes dans un autre viennent à ſe ramaſſer & à ſe ſeparer des autres qui ne peuvent entrer dans ſa

composition. Le feu paroist quand ses particules désunies & en repos dans le bois se mettent en mouvement & se rassemblent. Or comme il y a dans la nature des atomes propres pour former un corps qui ait les actions du feu, il y en a de propres pour former un corps qui face les actions de l'Ame sensitive ; quoyque les actions du feu ne dependent que de la figure & du mouvement de ses particules ; La figure pourtant, & les mouvements de tous les autres atomes ne font point les actions du feu, parce qu'il faut certaines figures & certains mouvements dans les atomes du feu qui ne se rencontrent point dans les autres atomes. De mesme, quoyque les actions ou perceptions de l'ame

ne dépendent que des mouvements & des figures des atomes qui la composent ; les mouvements & les figures des autres corps ne sont point des perceptions parce qu'ils ne sont pas de mesme nature. Quand le feu s'esteind ses particules se dissipent dans l'air & ne sont plus feu. Quand l'Ame sensitive meurt ses atomes se dispersent & ne sont plus une ame. Dans le bois, dont le feu s'entretient, il y a des atomes de feu : dans les alimens dont l'animal se nourrist, il y a des particules d'ame : comme celles du feu dans le bois ne sont point feu & n'en ont point les actions, celles de l'ame dans les aliments ne sont point ame & n'en ont point les proprietez. De tout ceci, il faut conclure que l'Ame sensiti-

ve eſt un corps d'une nature particuliere & differente des autres, dont les mouvements ſont des perceptions ou des paſſions; comme le feu eſt un corps d'une nature differente des autres dont les mouvements ſont la lumiere & la chaleur. On ne peut, je penſe, donner une idée plus claire de l'ame, ny mieux reſoudre la difficulté que j'ay proposée & qui arreſte l'eſprit de tant de gens.

Ces choſes ſuposées, il eſt aiſé de comprendre que la ſaveur dans l'animal ſe fait par une agitation des nerfs de la langue qui donne à l'ame une certaine impreſſion dont le caractere demeure dans le cerveau; apres meſme qu'elle la perduë, ce qui fait qu'elle peut ſe l'imaginer &

ſe reſſouvenir de l'avoir reſſentie, comme je diray en expliquant les Sens internes. Les ſaveurs ſont agreables ou facheuſes, ſuivant que les corps ſavoureux remuent les petites fibres des nerfs de la langue d'une maniere conforme ou oposée à leur ſtructure. Il y a un tres-grand nombre de ſaveurs differentes & toutes ſimples à l'égard du gouſt, car la perception d'un ſens ne peut eſtre composée d'autres perceptions du meſme ſens. Mais à l'égard des ſaveurs qui ſont dans les corps ſavoureux, c'eſt à dire des diſpoſitions qui doivent eſtre dans les corps qui par l'agitation des nerfs de la langue produiſent les ſaveurs; il y en a de ſimples & de composées : Les ſimples ſont deux

l'acre & lacide. Les composées ſont ou naturelles ou artificielles ; les naturelles ſont celles qui ſe rencontrent dans les aliments que la nature aſſaiſonne elle-méme comme dans les fruits. Les artificielles ſont celles des ragouſts. Ainſi les ſels, ſoit ſimples, ſoit composés produiſent les ſaveurs quand ils ſe diſſolvent ſur la langue. Comme je ne veux expliquer que la maniere de la perception ſans parler ny de la ſtructure de l'organe, ny exactement de l'objet qui la cauſe. Je ne veux point m'étendre ſur la nature des Sels, ny ſur leurs differences. Ce ſeroit une choſe avantageuſe ſi je develepois une matiere ſi neceſſaire & ſi embroüillée dans les Auteurs. Mais quoyqu'on puiſſe dire d'utile ou de

curieux, il ne peut eſtre agreable quand il ne vient point au ſujet que l'on traite.

CHAPITRE IX.

De l'Odorat.

QUand les fumées qui partent des corps odorants viennent fraper les nerfs de l odorat; par ce mouvement qui ſe continue jusqu au cerveau, ils excitent dans l'ame une perception que nous appellons odeur, differente de celle des autres Sens; elle eſt agreable ou fâcheuſe ſuivant la diſpoſition des fumées qui agitent les nerfs; c'eſt à dire, par le raport des mouvements & des figures des atomes de ces fumées à la ſtructure &

aux pores des nerfs de l'odorat, d'où n'aiſt une agitation dans les eſprits animaux contenus dans ces nerfs qui communiquée à l'ame, luy fait un ſentiment agreable ou déplaiſant. En un mot, il faut juger de la maniere dont la perception des odeurs ſe fait dans le cerveau par celle dont ſe fait la perception des ſaveurs; avec cette exception, que les corps ſavoureux doivent eſtre immediatement appliqués ſur l'organe du gouſt, & les corps odorans au contraire expirent des vapeurs par le mouvement deſquelles les odeurs ſe reſſentent, l'odorat & le gouſt n'aperçoivent que leurs objets propres, au lieu que le toucher & la veüe, outre leurs propres objets, diſcernent encor la gran-

deur, la figure, le mouvement, le repos.

CHAPITRE X.

De l'Oüie.

POur comprendre de quelle maniere les sons se forment & se font ressentir à l'ame par le moyen des nerfs qui aboutissent aux oreilles. Il faut demeurer d'accord que c'est l'air agité qui les produit, ou pour parler plus clairement, le son hors de nous n'est qu'une certaine agitation de l'air, & chez nous c'est l'impression que cet air agité fait sur l'ame en recevant les esprits animaux contenus dans les nerfs de l'oreille qui en est l'organe. Or tout mouvement de l'air ne fait

pas le ſon, il faut pour exciter le ſon que l'air dans ſon mouvement ſoit comprimé, & qu'il ſorte comme par vibration d'entre les corps qui le remuant le compriment. Ainſi l'air ſortant de la bouche d'un homme qui baaille ne fait point de ſon, parce qu'il en ſort ſans eſtre comprimé, & par raiſon contraire, il en fait dans un homme qui parle ou qui ſiffle. C'eſt que l'air agité ſans eſtre comprimé n'a point aſſez de force pour ébranler les nerfs & donner à l'ame, par le moyen des eſprits animaux l'impreſſion que nous appellons ſon, dont le veſtige reſte dans le cerveau. Il y a divers ſons à raiſon de la diverſité des pores des corps qui agitent l'air, & qui le compriment plus ou moins ſuivant

leur differente ſtructure. Il y a quantité de queſtions curieuſes ſur la nature des ſons, & leurs differences ; ſur la ſtructure de l'organe qui ſert à les former ; ſur la diverſité de cette ſtructure dans divers animaux & meſme dans ceux de meſme eſpece qui fait que l'air agité excite dans l'un un ſon agreable, & dans l'autre un fâcheux. Mais tout cela n'eſt pas de mon ſujet.

CHAPITRE XI.

De la Veuë.

LA veuë eſt le plus noble de tous les ſens externes, & le plus difficile à expliquer, c'eſt pourquoy, je n'en parle qu'apres avoir traité des autres, pour é-pargner

pargner au Lecteur la peine qu'il auroit euë si j'avois commencé par le plus mal-aisé. L'œil dans l'opinion de tout le monde est l'organe de la veuë, & la lumiere & les couleurs en sont les objets propres. Mais on ne convient pas en quelle partie de l'œil la vision se fait ; ny comment la lumiere & les couleurs s'aperçoivent. Pour décider la premiere question, il faut remarquer que je ne cherche pas en quel endroit est l'impression, le caractere, ou l'image qui est la perception de l'objet visible ; car il est certain par tout ce que j'ay déja dit, que cette perception est dans l'ame contenuë dans le cerveau : mais on demande en quelle partie se fait la premiere impression de l'objet d'où

elle ſe communique au cerveau, ou la principale partie de l'ame habite. Ce n'eſt point ſans doute dans la cornée ny dans aucune des trois humeurs contenuës dans le globe de l'œil ; parce que la cornée & ces trois humeurs ſont tranſparentes, & laiſſent par conſequent paſſer l'image de l'objet comme les autres corps diaphanes qui ſont hors de l'œil. Il faut donc que ce ſoit dans la retine qui eſt derriere les humeurs. En effet cette membrane n'eſt autre choſe que le nerf optique dilaté, & ainſi elle eſt pleine d'eſprits qui peuvent communiquer à l'ame dans le cerveau le caractere ou l'image dont ils ſont reveſtus, comme il arrive dans tous les autres ſens.

Pour ce qui eſt de la maniere

dont la perception ſe fait. Il me ſemble qu'on ne peut raiſonnablement admettre l'opinion de ceux qui pretendent que l'œil envoye quantité de rayons tres-ſubtils & tres mobiles vers les objets qui les reflechiſſent. Car la maniere d'apercevoir doit eſtre en ce point uniforme dans tous les ſens. Or il ne ſort rien de l'organe des autres ſens qui aille s'apliquer à leurs objets, au contraire ce ſont les objets mêſmes ou quelques particules qui en ſortent qui frapent ces organes. De plus on ne peut concevoir qu'il ſorte de l'œil une ſi grande abondance d'eſprits qu'il en faudroit chaque jour pour le grand nombre d'objets que nous voyons, ny comment ces eſprits pourroient arriver en un moment

à une ſi grande diſtance qu'il y a d'ici aux eſtoilles. Il faut donc conclure qu'il part quelque choſe des objets ; puiſqu'il ny a point d'action ſans attouchement. Mais ſans m'arreſter à redire les differentes opinions qui ſont ſur cette matiere, il ſuffit de donner mes conjectures.

Pour les établir, il faut faire obſerver que la lumiere & la couleur ſont la meſme choſe, puiſque toutes les couleurs periſſent, & ne ſe peuvent apercevoir en l'abſence de la lumiere. De plus nous voyons qu'on peut diſpoſer le verre en telle ſorte qu'on fait diverſes couleurs par la ſeule reflexion de la lumiere qui tombe deſſus : Ce qui fait conjecturer avec raiſon que toutes les diverſes couleurs ne ſont qne la lu-

miere differemment reflechie. Or cette lumiere eſt un corps puis qu'elle ſe meut & eſt reflechie par les corps dont les pores ne ſont pas diſposés de telle maniere qu'ils puiſſent la laiſſer paſſer. Ce corps n'eſt point ſimplement l'air agité ; car l'air ne peut penetrer le verre, ce que la lumiere fait facilement. C'eſt une ſubſtance bien plus ſubtile & qui ſe remuë avec bien plus de viteſſe. Lorſqu'elle frape directement la retine & que ce remuement ſe communique à l'ame, & le veſtige au cerveau, nous apercevons la lumiere. Quand au contraire elle tombe ſur un corps opaque qui la reflechit contre la retine, d'où l'impreſſion paſſe juſqu'à l'ame, & le caractere reſte dans le cerveau, nous apercevons la

couleur ; qui eſt differente ſuivant la diverſité des ſurfaces qui la renvoyent. Cette diverſité de ſurface n'eſt point ſenſible aux yeux ny au toucher. De deux marbres qui paroiſſent également polis, l'un eſt blanc, l autre noir. Mais ſi l'on ſe ſervoit du Microſcope on y trouveroit de la diverſité, ſans pourtant qu on puiſſe par ce moyent déterminer quel arangement de parties, quels angles, quelles éminences, doit avoir la ſurface d un corps opaque, pour faire en reflechiſſant la lumiere telle ou telle couleur. Or parce que la lumiere ne peut s'apliquer au corps, dont elle eſt reflechie ſans prendre ſa grandeur & ſa figure. Nous apercevons avec la couleur, la grandeur & la figure de l'objet colo-

ré, enquoy consiste toute son image dont l'Ame sensitive se revest par le moyen des esprits animaux contenus dans les nerfs de la retine, de mesme que j'ay dit de tous les autres sens.

Il est aisé d'expliquer dans ces principes pourquoy nous voyons mieux un objet éclairé par un flambeau qui est proche de luy, & éloigné de nous, que lors que le flambeau est prés de nous, & loin de l'objet; parce que plus le corps lumineux est proche de l'objet, la lumiere perd moins de son mouvement pour le rencontrer, & ainsi estant reflechie avec plus de force elle ébranle la retine plus fortement, & nous fait voir avec plus de clarté Or cette diversité ne se trouveroit pas, si la lumiere n'estoit qu'une

ſimple condition pour apercevoir la couleur comme on croit dans l'opinion commune.

Je pourrois aporter & expliquer quantité d'autres experiences fort curieuſes, & parler de l'uſage des humeurs pour les refractions : mais je n'ay eu deſſein que de donner une idée generale de la maniere dont l'ame ſenſitive que j'ay décrite, quoyque corporelle, peut pourtant avoir diverſes perceptions ou connoiſſances eſtant appliquée à differens organes, ſans m'engager à parler exactement de la nature des objets & de la ſtructure des organes qui ſervent à ces perceptions. L'ouvrage euſt eſté trop long, & je n'ay point aſſez de patience. Si mes Livres ſont utiles, on doit me ſçavoir gré, de ceux

ceux que je fais, ſans trouver mauvais, que je ne faſſe pas tous ceux que je pourrois faire.

CHAPITRE XII.

Des Sens internes.

SUivant l'opinion commune on appelle Sens internes, ceux dont les organes ſont cachez au dedans. Mais pour mieux dire c'eſt la principale portion de l'Ame ſenſitive contenuë dans le cerveau qui peut penſer à des objets qui ne frapent point actuellement les organes des Sens externes : on en diſtingue trois, le ſens commun, l'imagination, & la memoire. On appelle ſens commun un ſens interne, qui connoiſt la dif-

ference qui ſe rencontre entre les objets des ſens; par exemple, il diſcerne les couleurs d'avec les ſons, les ſaveurs d'avec les odeurs. Ce ſens dit-on travaille toûjours durant la veille, & eſt aſſoupi pendant le ſommeil : de façon qu'on définiſt la veille par le travail de ce ſens, & le ſommeil par ſon repos. L'imagination eſt un ſens interne qui peut penſer à des objets qui ne frapent point actuellement les organes des ſens externes, & qui ſouvent ne s'y ſont point preſentez ſous la figure qu'il les imagine. Ainſi, quoy-qu'il n'y ait point de liévres cornus, ce ſens peut s'en repreſenter. La memoire enfin, eſt un ſens interne qui fait reſſouvenir l'animal de ce qu'il a connu autrefois. Voilà ce qu'on

dit d'ordinaire, mais comme cela n'explique rien, il faut laiſſer les Auteurs avec leurs ſentiments, & r'entrer chez-nous pour voir ce qui s'y paſſe afin de l'expliquer ſuivant les principes que j'ay établis.

CHAPITRE XIII.

Du Sens Commun.

IL eſt certain que nous diſcernons la difference qu'il y a entre les objets des Sens : par exemple, nous ſentons en nous-meſmes que les ſaveurs & les odeurs ſont differentes. Nous pouvons auſſi penſer à des objets qui n'agiſſent point actuellement ſur les organes de nos ſens, & meſme nous pouvons nous

repreſenter des objets qui n'ont jamais eſté tels que nous les feignons, comme des hommes aiſlés. Enfin nous pouvons nous reſſouvenir d'avoir mangé une poire, flairé une roſe, &c. Voilà ce qu'il y a d'aſſuré, & ce qu'un chacun peut aisément éprouver en ſoy-meſme. Vray ſemblablement, les animaux ont les meſmes avantages, plus ou moins, parfaitement ſuivant leur degré de perfection; Car on ne peut expliquer tout ce qu'on leur voit faire ſans leur accorder ces privileges. Or pour comprendre comment cela ſe fait. Il faut ſe ſouvenir que le cerveau, comme j'ay dit ailleurs, eſt la ſource ou plûtoſt le reſervoir où l'ame eſt contenuë, & que delà elle découle dans tous les nerfs qui ſont

dispersez dans les organes des sens externes : de façon que nous apercevons la diversité des objets de ces sens, parce que par le moyen des nerfs où elle est contenuë, ils luy communiquent diverses impressions dont les traces, les vestiges ou les caracteres demeurent gravez dans le cerveau. Ainsi ce qu'on appelle la fonction du sens commun n'est point distinguée de ces impressions differentes causées dans l'ame par l'action des objets qui remuent actuellement les esprits animaux enfermez dans les nerfs, & continus à l'ame comme les ruisseaux à leur source.

CHAPITRE XIV.

De l'Imagination.

PArce que les vestiges des impressions que l'Ame sensitive reçoit des objets, restent dans le cerveau apres qu'elle en est dépoüillée, elle peut une autrefois penser à ces mesmes objets, sans qu'ils agissent de nouveau sur elle par le moyen des organes des sens : d'autant qu'elle pense à un objet, lorsqu'elle en a l'impression ou l'idée, & elle peut se revétir de cette idée en s'appliquant au vestige qui est demeuré dans le cerveau par la premiere action de l'objet.

Pour éclaircir ceci par une comparaison sensible, il faut faire

reflexion à ce qui se passe quand on fait des verres differemment figurez. L'air agité d'une certaine maniere par celuy qui souffle, imprime au verre une figure qui y reste, apres qu'il en est sorty, & quand il y rentre par quelque cause que ce soit, il se revest de la figure qu'il avoit en figurant le verre, quoyque ce ne soit point un homme qui luy donne les mesmes agitations : Ainsi l'ame qui est à l'égard du cerveau, comme l'air à l'égard du verre ; communique au cerveau le caractere de l'impression que l'objet luy donne, & quand elle rentre dans ce caractere ou dans ce vestige, quoyque l'objet ny soit plus, elle se modifie necessairement de la mesme façon quelle estoit, lorsque l'objet a-

ctuellement present produisoit en elle l'idée ou l'impression dont elle a communiqué le vestige au cerveau.

Par ce moyen l'ame peut penser non seulement aux objets absens, dont elle à autrefois receu l'idée par l'entremise des organes des sens externes ; mais elle peut encor se former une idée de choses qu'elle n'a jamais apperceuës par les sens. Ceci se fait en adjoûtant ou diminuant à ce qu'elle a vû. Elle peut se representer par exemple des liévres cornus en entrant en mesme-temps dans les vestiges de liévres & de cornes, autrefois tracez dans le cerveau par ces divers objets qui luy ont imprimé leur idée. Elle peut aussi se representer des liévres sans queüe

en ne s'apliquant point entierement au caractere gravé dans le cerveau par la premiere idée qu'elle a receüe du liévre. Toutes les autres chimeres que l'Ame sensitive peut se former, se font avec l'une ou l'autre de ces manieres. Or soit qu'elle pense aux objets absens, & qu'elle se les represente comme elle les a vûs, & comme ils sont en effet. Soit qu'elle forme d'autres idées que celles qu'elle a receuës par le moyen des Sens, on l'appelle imagination.



CHAPITRE XV.

De la Memoire.

Lorsque l'Ame se ressouvient d'avoir aperceu autrefois par les Sens les objets absens qu'elle se represente, on l'apelle Memoire. Cela se fait quand elle se revest de l'idée de l'objet de la maniere que je viens de dire dans l'Imagination, & en mesme temps de l'Idée du moins confuse du temps auquel la sensation s'est faite. Car la seule difference qu'il y a entre l'Imagination & la Memoire, c'est que l'Imagination est l'idée de la chose sans l'idée du temps, & du lieu, & la memoire est l'idée de la chose avec les idées

du temps & du lieu dans lesquels l'objet a esté connu la premiere fois ; & a gravé son caractere dans le cerveau par le moyen de l'impression qu'il a donnée à l'ame. Or la memoire est claire & distincte quand les vestiges de l'objet principal, du lieu & du temps ont esté également gravez dans le cerueau, & que l'ame y rentre également, & se revest des impressions ou des idées qui sont capables de luy redonner. Au contraire la Memoire est confuse, quand l'ame plus occupée de l'idée de l'objet que de celles du lieu & du temps en a plus profondément gravé le caractere par la necessité, de l'agitation qu'elle a receuë la premiere fois que l'objet l'a touchée ; parce que dans cette con-

jonĉture, il eſt plus facile à l'ame de reprendre l'impreſſion de l'objet que celles du lieu & du temps, dont les foibles traces ſuperficiellement imprimées au cerveau s'effacent aisement par la ſuite des jours. Suivant ces principes, on peut facilement expliquer l'oubli des choſes, & la neceſſité qu'il y a d'en renouveller de temps en temps l'idée par leur preſence.

Cette Philoſophie n'eſt pas commune. Il faut pour la comprendre, peu de lecture & beaucoup de méditation. Il eſt malaisé de concevoir comment le temps peut imprimer ſon idée à l'Ame ſenſitive, il ſemble qu'il ne frape point nos ſens, qu'on ne ſçait pas bien ce que c'eſt, & qu'il dépend de l'Eſprit. Cepen-

dant les reflexions font enfin comprendre comme la chose se fait. Car que faut-il, par exemple, afin qu'un berger se souvienne qu'un loup a pris sa brebis à soleil couchant, Il suffit qu'il ait en mesme moment l'idée du loup, de son action sur la brebis, & du soleil à un certain point de l'Horison. Or ces idées peuvent estre données à l'ame par le moyen de la veüe, & leurs caracteres rester dans le cerveau desquels elle puisse reprendre ses impressions. Il n'est pas necessaire de connoistre la nature du temps en general, & par abstraction, ny d'en sçavoir toutes les questions Metaphysiques qu'on en fait dans l'école. C'est assez qu'en particulier, il soit marqué comme il est, par des choses qui tombent sous les sens.

CHAPITRE XVI.

De la Veille & du Sommeil.

POur ne rien oublier de ce qui apartient à l'Ame ſenſitive, il faut dire quelque choſe de la veille, du ſommeil & des ſonges qui l'accompagnent. La veille n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition prochaine des Sens externes à faire leurs fonctions, ainſi l'animal veille quand les organes des ſens ſont en eſtat de recevoir l'impreſſion des objets, & la communiquer à l'ame contenuë dans le cerveau. Le ſommeil au contraire eſt un empeſchement des Sens externes qui fait leur ceſſation & leur repos. Or la veille provient de la force

de l'ame qui peut tenir le cerveau dilaté & les emboucheures des nerfs assez ouvertes pour y couler librement, & les emplir en sorte qu'ils puissent recevoir l'action des objets, & luy communiquer de la maniere que j'ay dit que la perception se fait. Le sommeil vient de sa foiblesse, & l'animal dort, quand l'ame n'a point assez de force pour tenir le cerveau en cet état; ce qui fait qu'il s'affaisse & comprime l'entrée des nerfs en sorte qu'elle ny peut couler assez abondamment pour les rendre propres à ressentir l'action des objets, & par ce moyen en recevoir l'impression elle-mesme. La force de l'ame dépend du nombre & du mouvement des particules qui la composent, de maniere qu'elle a beaucoup

de force quand il y a un grand nombre de ces particules dans le cerveau, & qu'elles se remuent avec une grande vitesse. Ainsi tout ce qui contribue à multiplier ces particules, ou à augmenter leurs mouvements augmente la force de l'ame, & fait veiller l'animal. Au contraire ce qui diminuë le nombre de ces particules comme les longues veilles, ou les embarasse dans leurs mouvements, comme l'excez du vin, & l'opium diminuë la force de l'ame, & fait dormir.



CHAPITRE XVII.

Des Songes.

DUrant le ſommeil l'ame n'eſt pas entierement en repos, autrement elle ſeroit morte, puiſque ſa vie conſiſte dans le mouvement. Elle ſe remuë donc toûjours, & ſe reveſt des idées de quantité d'objets en s'apliquant à leurs caracteres gravés dans le cerveau; c'eſt ce qui fait les ſonges. Or comme durant ce temps, elle eſt dans un état de foibleſſe, elle cede à tout ce qui la pouſſe, & le batement des arteres du cerveau l'agite de côté & d'autre, ſans qu'elle puiſſe y reſiſter. Ainſi elle prend indifferemment les idées de choſes tres-differen-

tes, & meſme fort éloignées de la nature l'une de l'autre, ſuivant qu'elle entre dans leurs veſtiges tracez dans le cerveau. Cela fait l'extravagance des ſonges qui ſont tantôt agreables, & tantôt fâcheux ſuivant la nature des objets qu'ils repreſentent. Et comme l'ame n'a point toute ſa force dans le ſommeil, les idées du bien & du mal font ſur elle toute l'impreſſion qu'elles peuvent y faire, ſans que par reflexion elle puiſſe la diminuer. De maniere qu'en cet état elle reſſent plus vivement que durant la veille, le plaiſir qui ſuit l'idée du bien, & la douleur qui ſuit l'idée du mal.

Voilà mes conjectures ſur la maniere des connoiſſances de l'Ame ſenſitive. Je ſçay par avance

les differents jugements qu'en feront nos ſçavants. Les uns en ſouſriant diront que cette explication eſt une imagination jolie. Je les prie de nous en donner une plus ſolide. Car il ne faut pas mépriſer les autres ſi l'on n'eſt capable de faire mieux : les plus impetueux crieront qu'elle eſt extravagante. Et je ſuis preſt de faire voir que toutes les leurs ſont impertinentes. Les plus malicieux enfin, publieront avec un viſage grave & ſerieux qu'elle eſt dangereuſe, & qu'on pourroit bien dire la meſme choſe de l'Ame raiſonnable. Tant pis pour ceux qui ſont ſi peu fermes dans leur religion que d'en abandonner la certitude pour des raiſonnemens douteux. Ce n'eſt pas mon deſſein qu'ils le faſſent, puiſ-

que je serois fort fasché de le faire. Mais en ceci, je ne dis rien qui puisse plûtost engager personne à tirer une consequence dangereuse en matiere de foy, que ce qu'ils prononcent eux-mesmes de la nature de l'Ame sensitive. Ils sont Peripateticiens, & assurent par consequent que cette ame est une forme substantielle tirée de la matiere à qui ils attribuent la vertu de faire toutes les fonctions des Sens externes & internes, que j'ay expliqués méchaniquement par le mouvement d'un corps tres-subtil d'une nature particuliere & differente des autres corps de l'univers, que je dis estre l'Ame sensitive. Or s'ils pretendent que par ce qu'un corps est capable de faire ces fonctions des Sens,

on peut inferer qu'un autre corps plus parfait ſera auſſi capable de faire les fonctions de l'Ame raiſonnable. On leur dira de meſme, que ſi une forme ſubſtantielle tirée de la matiere peut faire les fonctions qu'on voit dans l'Ame ſenſitive; Une autre forme plus parfaite auſſi tirée de la matiere, pourra auſſi faire celles de l'Ame raiſonnable. Ainſi mon opinion n'eſt en ce point pas pl... dangereuſe que la leur. Mais la difference qu'il y a dans nôtre maniere de Philoſopher en ce point, & en tous les autres; c'eſt qu'ils aſſurent les choſes poſitivement, & moy je n'avance rien que comme vrai ſemblable: Ce qui fait que ceux qui ſuivront mes principes n'auront jamais rien à débatre avec les propoſi-

tions de foy à qui ils ſoûmettront toûjours leur vray ſemblable, & leur aparence ; puiſque meſme ils ne voudroient pas pour la défence de leurs opinions rompre avec leurs amis. Mais ces Meſſieurs qui en toutes choſes penſent voir la verité toute nuë ſacrifient tout pour ſoûtenir leurs pretenduës démonſtrations.





SECONDE PARTIE

DES PASSIONS

CHAPITRE I.

Ce que c'est que Passion en general, & qu'el en est l'organe.



PRES avoir décrit la maniere dont l'Ame sensitive connoist ses objets, l'ordre m'oblige d'expliquer les mouvements qui suivent ses connoissances, & que vulgairement on apelle passions. Mon dessein n'est pas d'en écrire exactement, & de ne rien

oublier de ce qu'on peut en dire ; Je veux ſeulement faire connoiſtre leur nature, & monſtrer comment un corps tel que j'ay dit eſtre l'Ame ſenſitive, enfermé dans un autre composé de divers organes peut les reſſentir. Or pour le concevoir, il faut ſe conſulter ſoy-meſme & obſerver autant qu'il eſt poſſible, ce qui ſe paſſe chez nous dans les paſſions. On y remarque, en y faiſant reflexion, un mouvement extraordinaire dans les arteres & dans le cœur, un changement dans les yeux & dans la couleur du viſage, & chacun reſſent un je ne ſçai quoy dans chaque paſſion, ſans pouvoir precisément déterminer où ſe fait ce ſentiment. Cependant il eſt vrai ſemblable que c'eſt dans le cœur, &

mesme dans les passions violentes les plus idiots le determinent en monstrant l'endroit de la poictrine ou ils sentent plus d'agitation. En effet tous les changements externes & sensibles qui nous marquent les passions procedent du cœur, comme de leur source ; ce qui nous donne une conjecture assez forte pour establir que c'est l'organe, par le moyen de qui l'ame les ressent. Les passions donc sont de veritables sentimens qui sont propres au cœur, comme les couleurs aux yeux, les saveurs à la langue, les sons aux oreilles ; nostre langue dont les expressions sont fort naturelles confirme ma pensée : Elle exprime souvent les passions par le mot de sentir, & le

mot de ſentiment ſert pour explipuer la pensée & la paſſion. On dit à un homme que l'on conſulte quels ſont vos ſentimens ſur le ſujet que je vous propoſe. On dit de meſme à une perſonne dont on doute de l'affection, je ſerois bien-aiſe de ſçavoir, ſi vous avez pour moy un veritable ſentiment d'amour. On dit auſſi, je ſens que je vous aime, j'ay un ſentiment de pitié pour les miſerables : Je me ſens pouſſé d'un violent deſir, &c. Mais ſans avoir recours aux expreſſions de noſtre langue, ſi chacun fait reflexion ſur l'état ou il ſe trouve, quand il dit ſincerement j'aime, ou je ſuis en colere ; on tombera d'accord de ce que j'avance ; parce qu'on a en ſoy-meſme de cer-

tains sentimens qu'on exprime par ces paroles. De plus, tous les mouvements qui ne sont point des sentimens, peuvent estre conceus par ceux qui n'en sont point capables, ainsi quoy-que nous ne puissions voler comme les oiseaux : nous comprenons pourtant aisément ce que c'est que voler. Mais les mouvements qui sont des sentimens, ne peuvent estre clairement compris que par ceux qui les ont éprouvés en eux-mesmes, par exemple, un aveugle né, quoy qu'on puisse luy dire ne comprend point ce que c'est que couleur. D'où il faut conclure que les passions sont des sentimens, puisqu'on ne peut les faire concevoir à ceux qui ne les ont jamais ressenties. Par

exemple, on ne peut jamais enſeigner à un autre, ce que c'eſt que l'amour, s'il n'a jamais aimé, non plus que luy faire concevoir ce que c'eſt que voir, s'il n'a jamais vû. On peut bien luy faire entendre que lorſqu'on a de l'amour pour une perſonne, on y penſe toûjours, on la cherche en tout lieux, on taſche de luy plaire, on craint de l'offencer, on la prefere à toutes choſes. Mais ce n'eſt point luy faire ſentir ce que c'eſt qu'aimer. Ce n'eſt point luy donner ce mouvement interieur d'amour, qui precede & qui cauſe tous ceux que je viens de dire.



CHAPITRE II.

Comment se font les Passions.

LES Passions estants des sentiments dont le cœur est l'organe, comme le ventricule l'est de la faim, la langue du goust. Pourvû qu'on ait bien compris la maniere dont les sentimens qui sont des connoissances, se produisent dans l'ame par le moyen des organes des sens externes, Il ne sera pas difficile de concevoir comment les passions qui sont des sentiments d'une autre espece peuvent y estre excités par le moyen du cœur. Voicy, suivant mes conjectures, comment la chose peut se passer. Quand l'Ame

ſenſitive a receu l'idée d'un objet agreable, elle eſt déterminée à couler en abondance dans le cœur par les nerfs, & cette détermination vient apparemment de la ſtructure de la machine, dont nous ne pouvons déméler les reſſorts. Si nous avions des moyens pour découvrir entierement la ſtructure du corps, nous ne ſerions point étonnez des divers mouvements de l'ame, nous verrions la neceſſité de ces déterminations: Mais parce qu'il y a une infinité de conduits & de reſſorts qui ſe dérobent à noſtre veüe, nous ſommes ſurpris, & il faut perdre l'eſperance de pouvoir rien déterminer en particulier ſur ce ſujet. C'eſt pour cela que je ne parle que du general des choſes

ſans m'embaraſſer dans le détail, ou l'erreur eſt inévitable. C'eſt donc par conjecture que je dis que l'ame reveſtuë de l'idée d'un objet agreable eſt déterminée à couler dans le cœur qu'elle dilate plus qu'a l'ordinaire, qu'elle rarefie le ſang contenu dans ſes ventricules, augmente ſon mouvement, & en exalte la couleur : Ce qui fait que les yeux brillent davantage, & que le teint eſt plus éclatant. Au contraire quand l'ame à l'idée d'un objet facheux, elle coule moins dans le cœur que dans un eſtat d'indifference, ce qui fait que le cœur ſe reſſerre, & cela cauſe un ſentiment douloureux.

CHAPITRE III.

Comment les Objets agissent sur le Cœur.

COmme il est necessaire pour apercevoir les objets, qu'ils agissent sur les organes des sens, & que leur action se communique par le moyen des esprits animaux qui sont des émanations ou des ruisseaux de l'ame contenus dans les nerfs, jusques à l'ame mesme qui est dans le cerveau ; Il faut de mesme pour sentir une passion pour un objet, qu'il agisse sur le cœur, & que cette action se communique à l'ame contenuë dans le cerveau. Il ne faut point estre surpris de ce que les objets, sui-

vant mon opinion, agiſſent Phyſiquement ſur le cœur. Pour en eſtre convaincu, il n'y a qu'a conſiderer ces promptes émotions qui arrivent aux Amans quand ils s'abordent. Le cœur leur bat avec violence, & le feu qui en ſort leur monte en un moment ſur le viſage. Cela ſe remarque auſſi aiſément à la rencontre de deux ennemis, dans la colere & dans toutes les paſſions violentes, & quoyqu'on s'en aperçoive moins quand elles ſont moderées, ou qu'on taſche de les cacher; Il faut pourtant que dans toutes, les objets agiſſent phyſiquement ſur le cœur, ſoit en y pouſſant l'ame ou les eſprits quand ils ſont agreables, ſoit en les retirant quand ils ſont facheux.

CHAPITRE IV.

Preuve du precedent.

POur mieux établir l'opinion que je viens de proposer, il faut observer que les objets pour qui nous sentons des passions, sont actuellement presens à nos sens, où ne le sont qu'a nostre souvenir. Lorsqu'ils frapent actuellement nos sens, Il n'est pas difficile de concevoir comment ils peuvent agir physiquement sur nostre cœur, puis qu'il est aisé de comprendre que les esprits contenus dans les organes des sens agités par les objets, communiquent cette agitation à l'ame, dont elles sont une partie, & suivant que l'i-

dée ou l'impreſſion qu'elle reçoit par ce moyen, eſt agreable ou facheuſe, elle eſt déterminée à couler plus abondamment dans le cœur, ou à s'en retirer en partie : Et ainſi il eſt évident que l'action de l'objet ſur l'organe ſe continuë juſqu'au cœur. Mais quand l'objet n'eſt plus preſent à nos ſens, il ſemble qu'il ſoit plus difficile de concevoir comment il peut agir phyſiquement ſur noſtre cœur : Cependant, ſi l'on conſidere qu'en agiſſant la premiere fois ſur l'ame, il a par le moyen de l'impreſſion qu'il luy a donnée, gravé dans le cerveau un caractere ou un veſtige qui redonne à l'ame, quand elle s'y applique, la meſme idée qu'elle en a receuë quand il a frapé les ſens, & que l'ame ayant

cette idée, à les mesmes déterminations à couler vers le cœur, ou s'en retirer : Si l'on se remet dis-je, en memoire, la maniere dont l'ame pense aux objets absens, On pourra comprendre leur action physique sur le cœur; parce que l'impression que l'ame fait sur luy, quand elle a l'idée d'un objet absent, est un effet du vestige qu'il a laissé dans le cerveau, & ce vestige doit passer pour la vertu de l'objet qui la produit. Et ainsi l'objet est la premiere cause de tous les mouvements qui naissent par détermination de ce vestige. Je dis par détermination, d'autant que n'ayant point de mouvement, il ne peut point en donner : mais l'ame estant toûjours en mouvement, il peut par sa rencontre

la déterminer à aller plûtost d'un costé que d'un autre.

CHAPITRE V.

Enquoy differe l'opinion proposée au precedent chapitre de l'opinion commune.

DE tout ceci, il faut conclure premierement, que mon opinion differe de la commune, en ce que j'admets une action physique de la faculté qu'on appelle imagination, sur celle qu'on nomme apetit sensitif: Car l'imagination n'est autre chose que l'ame qui peut penser à des objets absens, en s'appliquant aux vestiges qu'ils ont laissez dans le cerveau où elle est contenuë, & l'apetit sensitif

n'eſt autre choſe que l'ame, qui par le moyen du cœur à certains ſentiments qui la portent vers les objets ou l'en détournent. Or l'ame contenue dans le cerveau meut phyſiquement les eſprits, & la propre ſubſtance du cœur, & cette impreſſion qu'elle fait ſur le cœur retourne, comme j'ay dit, à elle-meſme dans le cerveau : Car ſans cela nous ne ſçaurions pas que nous aimons, ou que nous hayſſons. Et nous ne pourrions nous ſouvenir d'avoir aimé ou hay, ſi l'impreſſion ſur le cœur ne gravoit ſon caractere dans le cerveau, comme l'impreſſion des corps ſavoureux ſur la langue y marque le ſien. Dans l'opinion commune au contraire, l'imagination n'agit que moralement

ſur l'apetit, en luy repreſentant les objets, qui eſt une façon d'expliquer tres confuſe ; car ceux de ce party avoüent que l'apetit eſt aveugle, & ne ſe ſouviennent pas d'un proverbe fort trivial, qui aſſure qu'il eſt inutile de porter un flambeau devant un aveugle. Je ſçai leurs détours ſur ce ſujet, mais ils ne meritent pas d'eſtre refutez, & de plus ce ſeroit aller au delà de mon deſſein, qui n'eſt que d'établir mes conjectures.

La ſeconde choſe qu'il faut conclure de mon opinion, eſt que comme on dit que l'ame voit avec les yeux, flaire avec le nez, gouſte avec la langue; Il faut dire de meſme qu'elle aime, qu'elle haiſt, qu'elle déſire, qu'elle eſpere, avec le cœur.

CHAPITRE VI.

Du nombre des Passions.

COmme je ne suis pas d'accord avec l'opinion commune touchant la nature des passions, je n'y suis pas non plus touchant leur nombre. Je ne veux pourtant pas m'estendre beaucoup sur cette matiere qui n'est pas absolument du sujet que je traite, puisque mon dessein n'est que de donner une idée de la maniere dont les passions en general naissent dans l'ame par le moyen du cœur qui en est l'organe ; ce qui peut servir de principe pour les expliquer touttes en particulier. Je dis donc seulement qu'il y a sept

sortes

sortes de passions simples, l'amour, l'aversion, la joie, la tristesse, le desir, la crainte, & l'esperance. Quand l'ame aperçoit un objet plaisant, elle sent de l'amour; quand il est facheux elle a de l'aversion. Ces deux passions sont les premieres, & pour ainsi dire les racines d'où les autres naissent. Lorsque l'ame ressent ce premier mouvement qui la porte vers un objet agreable, & que je nomme amour ou inclination, elle demeure autant qu'elle peut revestuë de l'idée qu'elle en a, & si par une autre idée elle aperçoit qu'il soit en sa puissance elle a un sentiment de joie qui accompagne le premier. Si par une autre pensée elle aperçoit qu'il n'y soit pas, & qu'il luy paroisse

qu'elle peut l'obtenir, elle reſſent en meſme-temps deux mouvements differents & inſeparables l'un de l'autre, qu'on appelle le deſir & l'eſperance. Au contraire, quand l'ame aperçoit un objet facheux elle conçoit de l'averſion. Si ce mal luy paroiſt arrivé, elle a de la triſteſſe, ſi elle connoiſt qu'il ſoit abſent & qu'il la menace, elle a de la crainte. Or preſque toutes ces paſſions naiſſent ſouvent enſemble à l'occaſion d'un meſme objet par divers raports. Ainſi quand on aime une belle perſonne on ſe réjoüit d'en eſtre aimé. On ſouhaite que ſon amour dure, & on l'eſpere. On craint ſon inconſtance. On a de l'averſion pour les rivaux, on a de la triſteſſe, ſi elle leur dit

ſeulement une parole obligeante, ou qu'elle jette ſur eux un regard favorable, ce mélange de paſſions diverſes dans une violente amour, fait les tourments dont les amans ſe pleignent : Ils les reſſentent en effet par les mouvements oppoſez qui ſe font dans leur cœur ; mais pas ſi grands je penſe comme ils les exagerent.

CHAPITRE VII.

Ce qui a trompé les Philoſophes dans le dénombrement des Paſſions.

IL me ſemble déja voir tout le peuple Latin irrité de ce que je n'ay point parlé de la colere, de la haine, de la hardieſ-

ſe, du deſeſpoir; mais s'il eſt capable d'eſtre appaiſé par la raiſon, il eſt facile de l'adoucir. La colere n'eſt qu'un violent deſir de repouſſer un mal dont on peut tirer la vengeance; hayr eſt ſouhaiter du mal à un autre, la hardieſſe eſt un deſir d'affronter le peril qui n'aiſt de l'amour qu'on a pour la gloire qui ſuit cette action, ou pour quelque autre avantage qui en revient. Le deſeſpoir eſt un excez de triſteſſe.

La pluſpart des Philoſophes ſe trompent faute de reflexion; ils ſe ſuivent comme des moutons ſans examiner ſi leur conducteur ne les égare pas. Ils ſe ſont abuſez dans le dénombrement des paſſions, parce qu'ils ont crû qu'il en falloit mettre autant de

genres, qu'il y a de mouvements differens dans l'ame, & comme la colere & la haine, par exemple, sont de divers mouvements, ils ont crû qu'il ne falloit pas les mettre souz le mesme genre, Mais s'ils vouloient en user de la sorte, ils devoient en conter autant qu'il y a d'objets divers qui les font naistre, & chercher des noms pour les exprimer. Ils n'ont fait qu'une passion de l'amour en general, & en ont fait plusieurs du desir, puisque la haine, la colere, la hardiesse sont de veritables desirs, dont les mouvements ne se ressemblent pas en tout, à cause de la diversité des objets qui les excitent. Or l'amour en general en tant que c'est une inclination vers le bien à ces mesmes di-

verſitez, quoy qu'il ait toûjours le meſme nom. L'amour qu'on a pour les belles fleurs eſt d'une autre nature que celuy qu'on a pour le beau ſexe, & cette amour du ſexe ne reſſemble point à celuy qu'on a pour les bons fruits. De meſme l'averſion qu'on a pour les fruits corrompus differe de celle qu'on a pour les laides femmes, ou pour les fleurs fanées. Je fais donc ici ſeulement un dénombrement des genres des paſſions ſimples, & non pas des eſpeces que l'on ne peut conter.



CHAPITRE VIII.

De l'Amour.

COmme l'amour qu'un sexe à pour l'autre, est la plus violente & la plus commune de toutes les passions qui portent ce nom; Je veux l'expliquer ici avec les six autres passions qui peuvent naistre à son occasion. La premiere amour à pour l'ordinaire beaucoup de force, parce qu'on n'en sçait point encor les suites, & que communement elle arrive dans un age peu avancé, & incapable des reflexions qui peuvent en diminuer la violence. C'est assez souvent le hazard qui la fait naistre, & la rencontre imprevuë d'une

personne qui plaist dés le premier abord. On sent un certain mouvement de surprise agreable à la premiere veuë de l'objet qui engage le cœur, & ce sentiment est accompagné d'une dilatation extraordinaire du cœur, avec un batement plus fort & plus frequent que de coûtume, qui se communique à la grosse artere, & à toutes ses branches : Ce qui fait que le poulx change, & ainsi il n'est pas impossible de reconnoistre, en touchant l'artere, la personne aimée; si elle se presente inopinement à la personne qui l'aime. Or ces mouvemens arrivent au cœur, & ensuite aux arteres, parce que le teint, les traits, la taille, l'air, & les manieres de la personne qui plaist, pro-

produiſent par le moyen de la lumiere & des eſprits animaux contenus dans les nerfs optiques une idée agreable dans l'ame qui la détermine neceſſairement à couler dans le cœur avec abondance, & y fait une impreſſion qui retournant vers elle dans le cerveau, fait ce ſentiment que l'on appelle amour, dont le veſtige reſte, comme j'ay dit, en parlant des Paſſions en general. Et parce que l'ame ou les eſprits qui coulent dans le cœur, & y font l'impreſſion que ie viens de dire rarefient auſſi le ſang, ils dilatent par ce moyen les ventricules qui le contiennent, & les arteres par où il coule, cela fait qu'on reſſent dans la poitrine une chaleur tres douce qui ſe communique meſme à

tout le corps, & donne un brillant aux yeux & un éclat au visage qu'on n'y aperçoit pas dans un autre temps. Ce premier sentiment d'amour est tres doux & tres agreable, mais souvent les suites en sont tres ameres & tres facheuses; de maniere qu'il semble estre un apas, qui attire une jeunesse imprudente dans des peines qu'elle ne peut prévoir. Il ne faut pourtant pas accuser la nature des maux qui suivent l'amour. Si la fortune, l'ambition, les loix, les coustumes ne la traversoient point, elle auroit presque toûjours beaucoup de douceurs, & feroit le plus grand de tous les biens sensibles quand elle est mutuelle. Aussi voyons nous que malgré les peines qui l'accompagnent

d'ordinaire, & qui naiſſent des obſtacles que ie viens de dire, peu de gens de quelque profeſſion qu'ils ſoient peuvent s'en défendre, tant les hommes auſſi-bien que les autres animaux, par la diſpoſition de la nature ont du panchant pour cette paſſion.

CHAPITRE IX.

Du Déſir, de l'Eſperance, & de la Crainte.

J'Ay dit Phyſiquement ce que c'eſt que l'amour dans ſa naiſſance, il faut maintenant voir comment elle ſe nourrit, s'augmente, perſevere & finit. Dans cette explication, on trouvera celles de toutes les autres paſſions, parce que l'amour n'eſt

pas une passion qui soit long-temps seule ; elle a bien-tost la plus grande partie des autres à sa suite. Dés le moment qu'un sexe se sent touché pour l'autre, il souhaite de s'en faire aimer, & ce souhait ou ce désir n'est autre chose qu'une certaine impression qui se fait ur le cœur, ou l'ame coule en abondance estant poussée vers cette partie par le sentiment qu'elle a de son amour. Or cette impression qui altere le poulx & le rend plus frequent, se communique par le moyen des esprits contenus dans les nerfs, à l'ame qui est dans le cerveau, & c'est ce qui luy donne ce sentiment que nous nommons desir. Or ce sentiment l'oblige à se remuer sans cesse, & à se revétir de diver-

ſes idées, juſqu'à ce qu'elle en ait trouvé qui luy repreſentent les moyens de ſe faire aimer, & lors qu'elle en a trouvé qui luy paroiſſent propres pour venir à bout de ſes ſouhaits, tant qu'elle eſt reveſtué de cette idée, elle eſt excitée à couler dans le cœur avec abondance, où elle fait une impreſſion particuliere qui retourne vers elle dans le cerveau, par le moyen des nerfs, & lüy imprime ce ſentiment que noüs nommons eſperance, qui n'abandonne jamais le deſir. Mais comme il ne peut ſe faire que l'ame ſe remuant ſur differens veſtiges d'objets tracez dans le cerveau, pour prendre les idées qui luy repreſentent les moyens de ſe faire aimer, elle n'en trouve qui luy monſtrent

des obſtacles à ſon amour, & à ſes deſirs, elle ceſſe de ſe mouvoir avec tant de viſteſſe ; au contraire pour ainſi dire, elle s'affaiſſe & ne coule plus ſi abondamment vers le cœur ; ce qui fait ſur luy une impreſſion particuliere, dont le caractere ſe communique au cerveau, & ſe fait reſſentir à l'ame, & c'eſt ce ſentiment que nous appellons crainte. Or comme l'ame de moment en moment change ces idées opposées, & que dans l'un elle a celles qui luy font voir les moyens de ſe faire aimer, & dans l'autre celles qui luy repreſentent des obſtacles à ſes ſouhaits ; dans un moment elle eſpere, & dans l'autre elle craint. C'eſt dans ſes divers mouvements que conſiſte l'inquietude

& la peine ; c'eſt ce qui met de l'inégalité dans le poulx qui bat plus viſte & plus fortement quand le cœur a le ſentiment d'eſperance , & quand il a le ſentiment de crainte, il bat avec plus de lenteur & de foibleſſe. C'eſt auſſi ce qui fait les prompts & continuels changements qu'on remarque dans les yeux , & ſur le viſage des perſonnes qui ſont agitées de ces paſſions : Parce que ſuivant que l'ame eſt plus ou moins en mouvement , & qu'elle coule avec plus ou moins d'abondance vers le cœur , elle exalte ou precipite la couleur du ſang.

CHAPITRE X.

De la Tristesse, de la Ioye, & de l'Aversion.

VOila les divers mouvements qui se rencontrent dés la naissance de l'amour. Dans la suite de sa durée, il y en a d'autres qui s'y mélent, quand la personne qui aime s'aperçoit que l'autre n'est pas disposé à répondre à son amour ou qu'elle en est traittée avec rigueur, l'ame occupée de cette facheuse idée ne se meut que foiblement & cesse de couler vers le cœur comme de coûtume, d'où vient qu'il se resserre, & qu'on y sent comme des chaisnes. Cette impression se communiquant à l'a-

me dans le cerveau, par le moyen des nerfs produit le ſentiment que nous appellons triſteſſe. Au contraire, quand la perſonne aimée reçoit favorablement celle qui l'aime, quand ſes yeux n'ont rien d'ennemi, quand elle la prefere aux autres, en un mot quand toutes ſes manieres ſont obligeantes, l'ame ſe remuë avec une grande viteſſe, & ſe répand abondamment dans toutes les parties du corps, & principalement dans le cœur, qui par conſequent ſe dilate beaucoup, & le ſang qu'il contient ſe rarefie, & coulant par les arteres, fait un changement dans tout le corps qui paroiſt principalement dans les yeux, & ſur le viſage, & qui fait aſſez connoiſtre le plaiſir que l'ame

reſſent. En effet cette impreſſion que les eſprits font ſur le cœur ſe communiquant à l'ame contenuë dans le cerveau, luy donne un ſentiment que nous appellons joie, qui eſt ſans doute le plus doux, & le plus agreable de tous ceux qu'elle peut avoir. C'eſt pour lors que l'amour eſt dans ſon excez & dans ſa vigueur. C'eſt pour lors que l'ame ennivrée de plaiſirs oublie tous autres ſoins, & ne s'occupe que de l'idée de l'objet qu'elle aime, & dont elle eſt aimée. Apres la poſſeſſion, l'amour ne demeure pas long-temps dans ſa force, ſes deſirs commencent bien-toſt à ſe rallentir, & par une neceſſité commune à toutes les choſes qui commencent, elle finit ſouvent avec auſſi peu de raiſon

comme elle a commencé, quelquefois mesme elle se change en aversion. Et comme durant l'amour, l'ame se mouvoit avec plus de vitesse, & couloit plus abondamment dans le cœur à la rencontre de la personne aimée, ce qui produisoit un sentiment agreable; Quand par un estrange changement, l'aversion vient à naistre, cette mesme rencontre reprime le mouvement de l'ame, l'empesche de couler dans le cœur, & par ce moyen fait sur luy une impression qui se communiquant à l'ame dans le cerveau, fait un sentiment fatiguant & facheux, qu'on appelle aversion, qui quelquefois est suivi de la haine.

Il y a bien d'autres especes de passions, soit simples, soit com-

posées qui se rencontrent avec celles que l'on appelle amour, comme la colere, la hardiesse, la jalousie, la pitié. Mais comme je n'ay eu dessein que de parler d'une des especes contenuës sous chacun des sept genres de passions simples que j'ay établis; Il n'est pas necessaire d'en dire davantage.

CHAPITRE XI.

Pourquoy les Passions finissent.

DE toutes les jeunes personnes qui aiment pour la premiere fois, il n'y en a pas une qui ne jurast par tout ce qu'elle estime davantage que son amour ne finira jamais, & qu'elle durera autant que sa vie. En effet,

elles le croyent, & parce qu'elles s'imaginent qu'elles sont libres d'aimer, & que dans l'amour elles trouvent beaucoup de douceur, elles se persuadent aisément qu'elles voudront toûjours les gouster. Au contraire, celles qui ont esté mal-traitées de l'amour, & qui reviennent dans un estat d'indifference, assurent hardiment qu'elles n'aimeront plus. Tout cela arrive faute d'experience & de reflexion, sur l'inconstance de nôtre naturel. Nous ne pouvons non plus assurer de la durée de nos passions, que de l'estat ou se trouve un Cocq sur un clocher. Car comme celui-ci se tourne vers differens endroits, suivant la diversité des vents qui l'émeuvent, & qui ne dépendent point

de luy ; de mesme l'Ame sensitive à diverses passions suivant la diversité des objets qui la frapent, dont la rencontre ne dépend point d'elle. Et quoyque la raison puisse resister aux passions, & que l'homme par le moyen de l'ame raisonnable, superieure à la sensitive, soit libre comme la foy l'enseigne, de suivre ses passions, ou de ne les suivre pas, la passion, cependant pour l'ordinaire, entraisne la raison. C'est pourquoy les personnes prudentes ne répondent point des sentiments qu'ils auront à l'avenir sur des choses indifferentes. J'ai vû plusieurs de mes amis exagerer mille fois avec moy les incommoditez du mariage qui s'y sont precipitez un mois apres, souvent mesme

nous avons des inclinations opposées dans un mesme jour, & quelquefois dans une mesme heure. Or tous ces changements arrivent, non seulement p.rce que les objets changent, mais aussi, parce que l'ame sensitive change elle mesme de moment en moment, en perdant quelques-unes de ses particules, & en recevant de nouvelles qu'elle tire de l'air que l'homme respire, & des aliments dont il se nourrit. C'est pourquoy suivant que l'air est serain ou pluvieux, froid ou chaud, nous avons diverses dispositions au plaisir ou au chagrin, de mesme apres le vin on est autrement disposé qu'avant que de boire, & on a d'autres resolutions.

Quoyque mon dessein ait esté

d'expliquer les fonctions de l'Ame ſenſitive en general ; c'eſt à dire en tant qu'elles ſont communes à l'homme & aux beſtes, je me ſuis pourtant principalement attaché à celles de l'homme, parce que nous ſçavons mieux ce qui ſe paſſe en nous-meſmes que dans les animaux, & qu'il eſt aisé de juger de ce qui ſe paſſe chez eux par comparaiſon.

CHAPITRE XII.

Concluſion.

CE qu'il y a donc de moins douteux & de moins obſcur touchant la nature des paſſions, eſt que ce ſont des ſentiments dont le cœur eſt l'organe, qui y ſont

produits par le moyen des objets que l'ame aperçoit avec les sens externes, & qui la déterminent à couler plus ou moins abondamment vers le cœur, ſuivant que l'idée qu'elle reçoit eſt agreable ou facheuſe, & l'on peut aſſurer vrai-ſemblablement que dans l'amour, la joie, le deſir, & l'eſperance, l'ame coule promptement, & avec abondance dans le cœur. Dans l'averſion, dans la triſteſſe, & dans la crainte, elle s'en retire ou n'y coule que foiblement. Mais il n'eſt pas poſſible, ce me ſemble de déterminer, quels ſont preciſément les mouvements du cœur dans chaque paſſion en particulier. Car encor que dans l'amour, la joie, le deſir & l'eſperance. L'ame coule dans le cœur avec plus

d'abondance que lors qu'elle eſt ſans ces paſſions, il eſt certain que les manieres d'y couler, & les impreſſions qu'elle y fait doivent eſtre differentes, puiſque dans ces paſſions nous éprouvons divers ſentiments, à qui nous donnons differens noms. Il en eſt de meſme de l'averſion, de la triſteſſe, & de la crainte qui conviennent en ce que l'ame les reſſent par un retour des eſprits vers le cerveau, d'où n'aiſt une impreſſion dans le cœur qui ſe communique à l'ame, mais ce retour & cette impreſſion ne ſont pas ſemblables. Je ſçai que ces Philoſophes qui reglent la nature ſuivant leur imagination pourront déterminer les diverſes manieres dont l'ame ſe remuë dans diverſes paſſions, je leur laiſſe la

liberté de le faire, & aux autres de les croire. Mais pour moy qui ne croit pas qu'une chose doive passer pour bien établie dés qu'elle est bien imaginée ; J'aime mieux demeurer dans le doute, que d'assurer une chose incertaine. Ainsi, je ne détermine point quels sont precisément les mouvements de l'ame en chaque passion ; quels sont les nerfs par où les esprits font impression sur le cœur, ny quels sont ceux par où cette impression se communique à l'ame dans le cerveau. Ce que j'ay dit suffit pour faire concevoir comment l'Ame sensitive estant un corps subtil, & toûjours en mouvement contenu dans un autre grossier & sensible, composé d'un tres-grand nombre de divers organes, peut

voir, oüir, gouſter, imaginer, ſe reſſouvenir, aimer, haïr, craindre, eſperer; en un mot reſſentir tout ce que reſſent un animal, & ainſi, j'ay ſatisfait au deſſein que j'avois ſur cette matiere.





TROISIE'ME PARTIE DU MOUVEMENT VOLONTAIRE.

CHAPITRE I.

De la difficulté de l'expliquer.

LEs pensées de l'Ame ſenſitive ſe font, comme j'ay dit, par des mouvements cachés au dedans d'elle-meſme, qu'on ne peut connoiſtre ſi elle ne veut les déclarer par des ſignes externes. Les paſſions qui en naiſſent

ſont auſſi des mouvements internes, dont on voit quelques marques au dehors, malgré l'ame meſme quand elles ſont violentes. Le mouvement de tout l'animal ou de quelqu'une de ſes parties externes qui les accompagne ou les ſuit preſque toûjours, eſt ſenſible aux yeux de tout le monde. Cependant, il eſt beaucoup moins difficile de donner une idée de la maniere dont les penſées & les paſſions ſe font, que d'expliquer ce mouvement qu'on nomme Volontaire. On ſçait bien que les muſcles en ſont les organes, mais il eſt mal-aiſé de dire comment ils agiſſent, & ce qui les fait agir. Il n'eſt pas plus facile de déterminer quels ſont les muſcles qui ſervent à tel & tel

mouvement, & dans beaucoup de rencontres, il eſt abſolument impoſſible, malgré la hardieſſe ou plûtoſt la temerité des Auteurs qui en décident abſolument. Pour trouver quelque jour dans cette matiere, il faudroit avoir le loiſir & l'inclination de diſſequer un tres-grand nombre d'animaux en vie pour obſerver les diverſes figures que prennent les muſcles dans divers mouvements des parties ſans pouvoir pourtant par cette voye s'aſſurer entierement de tous. Mes affaires ne me laiſſent point aſſez de temps pour cela, & meſme je n'ay point aſſez de patience. D'ailleurs quoyque je n'aye pas l'ame aſſez foible pour avoir une folle tendreſſe pour les animaux, je n'ay pas

auſſi l'humeur aſſez cruelle pour les diſſequer ſi ſouvent tout en vie. Quand j'aurois autant de vanité ou de préoccupation que ceux qui pretendent par un droit naturel eſtre leurs ſouverains ; je n'en uſerois pas de la ſorte. Ce n'eſt pas agir en Roy, mais en tyran, que d'immoler avec d'horribles ſupplices tant d'innocens ſujets à ſa curioſité. Pour ne faire donc rien qui ſoit contraire à mon inclination, je m'abſtiendray de ces barbares experiences, & ſans décendre dans le particulier, je diray ſeulement ce qu'on peut établir de vray ſemblable ſur le mouvement des muſcles en general, & ie ferai voir que comme les pensées naiſſent phyſiquement des objets, les paſſions de meſme des pen-

pensées ; ainsi le mouvement volontaire de l'animal est une suite de ses passions, de façon que si l'on veut remonter à la source, la premiere cause de ce mouvement est l'objet qui frape les sens.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que Muscle.

COmme les muscles sont les organes du mouvement volontaire. Il faut avant que de l'expliquer d'écrire leur structure. Ce sont des parties composées de fibres, de chairs, d'arteres, de veines de nerfs, de tendons, & de membranes qui les envelopent, dont l'une est propre à chaque muscle, & l'autre

commune. J'ay toûjours crû que le corps ou la chair du muſcle étoit un amas ou un tiſſu de veines, d'arteres, & de nerfs capillaires; c'eſt à dire ſelon ma penſée, que la veine ſenſible qu'on trouve dans le muſcle ſe diviſe en pluſieurs petites veines inſenſibles. Ainſi l'artere, & de meſme les nerfs: De façon que le muſcle eſt l'aſſemblage de tous ces filaments de veine, d'artere, & de nerf, couvert d'une membrane. J'ay penſé auſſi que le corps du tendon, eſtoit la réünion de tous les filaments du nerf extremément preſſez les uns contre les autres, qui diſperſés dans le muſcle, en ſont les fibres. Je ne ſuis point encor éloigné de cette opinion; Cependant comme on ne peut la démon-

ſtrer clairement aux yeux, par la diſſection, Je n'engage perſonne à la ſuivre. Je veux pourtant faire voir que ce n'eſt pas une imagination ſans fondement, & qu'il y a des raiſons pour la ſoûtenir. Il eſt certain que la chair du muſcle eſt un amas de fibres charnuës, où l'on trouve du ſang. Car on en voit ſortir en quelque partie qu'on la pique, quoy-qu'il n'y ait, ny veine, ny artere ſenſible. Or par tout, où il y a du ſang, qui n'eſt point épanché; il y a des veines ou des arteres qui le contiennent; donc dans chaque partie ſenſible du muſcle, il y a des veines ou des arteres inſenſibles, ou un tiſſu des unes & des autres. Ce ne peuvent eſtre ny toutes veines inſenſibles, ny

toutes arteres, car le nombre des arteres doit répondre a peu prés à celuy des veines, afin que le mouvement du sang, qu'on appelle circulation se puisse faire. Par consequent, ces fibres charnuës, d'où le sang sort quand on les pique, sont un tissu de veines & d'arteres insensibles.

On ne peut aussi piquer le corps du muscle, en quelque endroit que ce soit, qu'il ne ressente de la douleur, quoyqu'il n'y ait point de nerf manifeste. Cependant il n'y a point de sentiment sans nerfs : Il faut donc conclure qu'en chaque partie sensible du muscle, il y a quelque filament de nerf. Ainsi l'on peut dire que chaque partie sensible du muscle est composée de veines, d'arteres & de nerfs ca-

pillaires, & par consequent, tout le corps du muscle. Ce qui me confirme encor dans cette opinion, est qu'on m'a fait voir des rates d'hommes & de divers animaux, dont on avoit exprimé le sang avec adresse, qui pourtant gardoient leurs figures, & n'estoient plus qu'un composé d'un grand nombre de rameaux sensibles, de veines, d'arteres, & de nerfs qu'on pouvoit d'écouvrir dans ces rates, avant d'en exprimer le sang, & d'un autre nombre beaucoup plus considerable de petits rameaux de veines, d'arteres & de nerfs, qui sortoient des plus grands, & qu'on n'auroit jamais pû remarquer sans cette expression. Chose fort curieuse & agreable à voir. Cela, dis-je, me confirme

dans mon opinion, & me fait conjecturer que les muſcles ont une ſtructure à peu prés pareille. En effet, quand ils ſont deſeichés, ils ne paroiſſent preſque plus qu'une ſimple m'embrane; car ces fibres de veines & d'arteres ſont vuides, & affaiſſées les unes contre les autres.

Pour ce qui eſt du tendon que je pretends eſtre l'aſſemblage des fibres nerveuſes qui eſtoient diſtribuées dans le corps du muſcle, & qui ſont réünies dans ſon extremité. Je conjecture qu'il eſt ainſi composé, parce que s'il reçoit une bleſſure, les convulſions ſurviennent, ce qui n'arrive que dans les parties nerveuſes.

CHAPITRE III.

De la diversité des Muscles, & de leur changement dans les mouvements.

IL y a des muscles de diverse grandeur & de differente figure; Il y en a de grands, de petits, de mediocres. Il y en a de ronds, de longs, de triangulaires, &c. Tant qu'ils conservent leur grandeur & leur figure, la partie qu'ils doivent remuer est en repos; s'ils en changent, il faut absolument qu'elle se remuë. Par exemple, si un muscle long, attaché d'un côté à un os immobile, & de l'autre à un os qui puisse estre mû, s'acourcist, Il faut necessairement

que l'os mobile, avec la partie qu'il soûtient, soit remué, car le muscle ne peut estre racourci sans tirer l'os vers le principe du muscle. On demeure aisément d'accord de ceci, mais on ne convient pas de la cause qui fait changer la figure du muscle. Je ne raporterai point l'opinion commune des Medecins, qui pretendent que l'ame envoye par le moyen des esprits Je ne sçay quelle faculté dans les muscles, qui les oblige d'exécuter son commandement. Ces explications ne plaisent point à ceux qui veulent concevoir les opinions qu'ils suivent.



CHAPITRE IV.

Refutation de l'opinion qui explique le mouvement des muſcles par une fermentation.

ENtre les modernes qui expliquent le mouvement des muſcles d'une maniere méchanique. Il y en a qui penſent que le muſcle ſe gonfle & change de figure, à cauſe d'une fermentation qui s'y fait par le mélange de differents eſprits, ou de diverſes liqueurs qui s'y rencontrent. C'eſt à dire, quils veulent qu'il y ait toûjours dans chaque muſcle un eſprit ou une liqueur propre à ſe fermenter avec les eſprits animaux qui y coulent par l'impulſion de l'ame.

Ces Auteurs ne conviennent pas les uns avec les autres de la nature de ces esprits ou de ces liqueurs. Je ne veux point m'étendre sur la diversité de leurs opinions, on peut la voir dans leurs livres. J'ay une raison commune contr'eux pour monstrer qu'il n'est pas vray semblable que le muscle se puisse gonfler par la fermentation de quelques esprits ou liqueurs, de la maniere qui seroit necessaire pour le mouvement Volontaire.

Quand deux esprits ou deux liqueurs capables de se fermenter l'une avec l'autre, sont une fois meslées, il n'est plus possible de faire cesser leur fermentation sans le mélange de quelque autre substance qui puisse arrester leur mouvement. Or tous

les Auteurs qui ont expliqué le mouvement des muſcles par une fermentation, n'ont point imaginé de ſubſtance, qui ſe mélant avec les eſprits ou les liqueurs peuſt faire ceſſer la fermentation. Et en effet ce ſeroit une imagination ſans fondement qui les euſt jettés dans d'autres peines, & ainſi cette fermentation eſtant une fois commencée, devroit toûjours continuer juſqu'à ce qu'elle s'apaiſaſt d'elle-meſme. Or ſi cela eſtoit, il ne dépendroit plus de l'ame d'empeſcher un mouvement qu'elle à une fois commencé, il faudroit qu'il duraſt juſqu'à ce que la fermentation fuſt finie, & que dans ce temps, il fut achevé malgré elle. Nous voyons pourtant qu'il dépend abſolument de l'ame de

continuer un mouvement, ou de l'arrester ſuivant les diverſes paſſions dont elle eſt agitée, & par conſequent le gonflement du muſcle qui ſert au mouvement volontaire, ne provient pas de la fermentation de differens eſprits ou de diverſes liqueurs. En effet, comment eſt-il poſſible de concevoir qu'en un moment il ſe face tant de fermentations differentes dans les muſcles d'un homme qui danſe ou qui joüe du luth. D'un poiſſon qui nage, d'un liévre qui court, d'un oiſeau qui vole. Il faut pour ces mouvements une cauſe plus prompte, & qui ſe remuë preſque auſſi viſte que la lumiere. Quand il n'y auroit pas d'impoſſibilité dans leur opinion, on ne pourroit toûjours y trouver de

certitude, puisque leurs divers esprits ou leurs diverses liqueurs qui peuvent se fermenter ensemble, sont de pures supositions. Aussi ils ne conviennent pas de leur nature, chacun les feint comme bon luy semble.

CHAPITRE V.

De la cause du mouvement des Muscles.

POur comprẽdre avec moins de peine l'opinion que je vas établir. Il faut remarquer avec combien de vitesse à l'occasion d'une passion de l'ame, les membres se remuent, combien de differents mouvements se font, combien de divers muscles doivent se gonfler. De cet-

te reflexion dépend la connoiſſance de la neceſſité qu'il y a d'admettre un corps tres-ſubtil, tres-mobile, & preſque auſſi prompt dans ſon mouvement que l'éclair ou la lumiere. Ces corps ſont les eſprits animaux qui ſont autant de rayons de l'Ame ſenſitive contenuë dans le cerveau. Tous ces divers rayons ſe répandent univerſellement, par le moyen des nerfs, dans toutes les petites fibres des muſcles qui ſont comme j'ay dit des rameaux de ces nerfs, & il y a toûjours dans ces parties autant de ces eſprits, qu'il en faut pour les animer, & les tenir en l'eſtat qu'elles doivent eſtre, durant que l'animal eſt en vie, & en repos. Mais le corps ou la machine de chaque animal en particu-

lier eſt tellement formée, qu'à l'occaſion de certaines paſſions que l'ame reſſent par le moyen du cœur, & qui naiſſent des idées causées par les objets; elle eſt déterminée à couler par certains nerfs dans certains muſcles, & de s'y répandre plus abondamment que lors qu'elle n'a point ces paſſions, ce qui fait que ces muſcles en ſe gonflant changent de figure, & remuent l'os ou aboutit leur tendon, & par une ſuite neceſſaire, la partie qui en eſt ſoûtenuë. Quand par un autre ſentiment ou paſſion, l'ame eſt obligée de couler dans d'autres muſcles, & qu'elle ne fait plus d'effort pour ſe répandre dans les premiers, les fibres de ceux-cy trop tenduës ſe relâchent & renvoyent les eſprits

qui les étendoient vers leur source. C'est de la sorte que les muscles se gonflent, & se désemplissent successivement dans les divers mouvements qui se remarquent dans les animaux.

CHAPITRE VI.

Preuve du precedent.

J'Ay assez prouvé que les esprits sont des corps tres-subtils & tres prompts à se mouvoir, & qu'ils coulent du cerveau par les nerfs, puisque le nerf estant bouché ou coupé, le muscle perd son mouvement, ce qui arrive par le deffaut des esprits qui ne peuvent plus y couler. Ainsi, il n'y a que deux choses qui paroissent obscures dans l'explication

tion que j'ay aportée. La premiere est la détermination de l'ame à couler dans un muscle plûtost que dans un autre, à l'occasion d'une passion dont elle est agitée. La seconde, est ce relâchement des fibres trop tenduës, qui oblige les esprits d'en sortir, & de retourner vers leur source.

Pour ce qui regarde la détermination de l'ame, c'est une necessité de l'admettre, puisque nous voyons qu'elle se fait. La frayeur nous fait faire des mouvements sans cónoissance & sans dessein formé de les vouloir faire; ce qui n'arriveroit pas si l'Ame sensitive à l'occasion d'une certaine passion, n'estoit obligée à couler dans des muscles plûtost que dans d'autres, & que

la machine de nôtre corps ne fut diſposée, en ſorte que l'ame occupée de cette paſſion, à un mouvement qui la détermine à couler dans un muſcle plûtoſt que dans un autre. Dans toutes les paſſions, c'eſt la meſme choſe. Et comme, il y en a quelquefois d'opposées, la plus forte détermine l'ame. Or, quoy-que cette détermination ſoit neceſſaire dans les animaux, elle eſt pourtant volontaire; c'eſt à dire qu'elle n'eſt pas forcée, parce qu'elle eſt conforme à la nature de l'ame, & aux organes du corps où elle eſt contenuë.

Pour ce qui eſt du relâchement des fibres ou de leur retour à leur état naturel, ce n'eſt pas une choſe difficile à concevoir, puis qu'il eſt certain qu'el-

les ont une vertu élaſtique, ou de reſſort qui fait que ſi on les étend ou que l'on les racourciſſe plus qu'il ne faut, elles reprennent leur premiere grandeur, dés le moment que la cauſe qui leur a oſtée ceſſe d'agir. Or quand l'ame ne ſe porte plus avec impetuoſité dans leurs cavités, la cauſe qui les dilate & les racourciſt dans le gonflement ceſſe d'agir, & ainſi elles retournent à leur premier état, & font ſortir les eſprits qui les dilatoient, & qui ne ſont plus ſoûtenus de l'impulſion de l'ame. On connoiſt cette vertu élaſtique dans les fibres nerveuſes, par experience. Car ſi on en prend de ſenſibles, & qu'on les tire vers des endroits opposés, elles s'alongent, & quand on ceſſe de

les tirer, elles reprennent leur premiere grandeur. Il eſt vray ſemblable que la meſme choſe arrive par la meſme vertu de reſſort, quand les eſprits les racourciſſent en les gonfiant, & qu'enſuite l'ame ceſſe de pouſſer ces eſprits. Or pour ſçavoir enquoy conſiſte cette vertu élaſtique, cela dépend de l'explication de la nature du reſſort en general, dont j'ay parlé dans mon Livre des Principes des choſes naturelles.

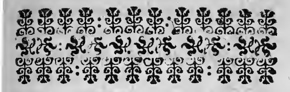
CHAPITRE VII.

Conclusion de tout l'Ouvrage.

DAns tout le cours de ce petit Ouvrage, j'ay pris indifferemment les mots d'ame & d'esprits, ce qui ne doit point faire de confusion ; car c'est la mesme chose. Je me suis plus souvent servi du mot d'Esprits pour signifier la portion de l'Ame contenuë dans les nerfs, & du mot Dame pour signifier les esprits contenus dans le cerveau. Au reste, si on considere la difficulté de la matiere que j'ay traitée, si l'on fait reflexion que je n'ay rien pris dans les Auteurs, & que si je me rencontre de mesme sentiment avec

quelques uns ; c'est par hazard, on me fera la justice d'excuser les obscuritez qui peuvent rester sur ce sujet, qui de soy-méme est plein de tenebres.





Discours sur la generation du Laict.

En faisant publiquement mes discours Anatomiques, j'avois donné mes conjectures sur la generation du Laict, & ce que j'en avois dit estoit écrit dans le troisiéme de mes discours, cependant, quoy qu'on ait imprimé tout le reste, & qu'il se trouve marqué au commencement de ce troisiéme discours que je dois parler du Laict sur la fin, on a oublié cet article, pour corriger ce défaut, qu'on ne doit pas m'imputer, puisque je

n'estois pas sur les lieux. Je donneray ici en peu de mots un discours separé sur cette matiere.

PLus j'étudie la nature, plus je reconnois les bornes étroittes de l'esprit de l'homme, & l'obscurité des causes qui produisent les effets les plus sensibles, & les plus communs. Les Philosophes, comme je croy, sont des gens sans affaires, qui s'occupent à considerer les differents ouvrages, qu'ils peuvent apercevoir dans ce vaste Univers, & qui se tourmentent inutilement pour en découvrir les ressorts. Tout l'avantage que je retire d'estre de leur nombre, est la satisfaction que j'ay d'estre délivré de l'estime, & de l'admiration que la plus-part

part des gens ſans étude ont pour les Sciences, & de la fole preſomption que les faux ſçavans ont de leur merite. Le chemin ou j'ay entré en commençant d'étudier eſtoit un labyrinthe, ou j'ay couru durant ſeize ans entiers, par cent routes diverſes, pour en trouver la fin, & apres toutes ces fatigues, je me ſuis retrouvé au meſme lieu d'où j'eſtois parti. J'eſtois avant mes études dans l'ignorance des manieres dont les differens effets que je voi ſont produits; J'ay parcouru tous les ſentiers que les Philoſophes de diverſes ſortes ont ſuivi, pour s'en éloigner; j'ay voulu meſme en chercher de nouveaux. Cependant, je ſuis encor à preſent dans le méme état à peu prés ou j'eſtois a-

vant mes études, sans esperance de pouvoir en sortir. Si je rentre donc quelquefois dans ce chemin, ce n'est pas comme un voyageur qui court pour en trouver le bout; mais comme un homme qui y marche pour se promener. Je dis ceci pour inspirer la mesme moderation à ceux qui liront ce que j'escris, & afin qu'ils ne prennent pas mes sentimens pour un plus grand prix que celuy que j'y mets moy-mesme.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir du laict dans les femmes, & personne ne s'en estonne, parce qu'on y est accoûtumé dés l'enfance. Cependant quand on vient à rechercher la cause qui le produit, & la matiere dont il est fait, il n'y a rien

de plus difficile à déterminer. Quelques Medecins ont pensé que le ſang qui s'évacuë tous les mois par les parties naturelles des femmes, eſt la matiere dont le laict eſt produit, & que pour cette raiſon les nourrices n'ont point ces ſortes dévacuations. Mais cette opinion ne peut-eſtre ſoûtenuë, puiſqu'une nourrice donne incomparablement plus de laict à ſon enfant durant un mois qu'elle ne pert de ſang dans ſes purgations, & de plus on voit aſſez ſouvent des nourrices ſans perdre leur laict, avoir ces ſortes dêvacuations.

Ceux qui ont aperceu cette difficulté, ont dit univerſellement que le ſang qui ſe porte aux mammelles, eſt la matiere du laict, & qu'il eſt changé de

la ſorte par la chaleur des mammelles qui le cuit & le blanchit. Ce qui favoriſe cette opinion, eſt qu'on ne trouve point dans les mammelles d'autres vaiſſeaux que des veines & des arteres pleines de ſang, & ainſi il ſemble qu'il n'y a point lieu de douter que le ſang ſoit des veines, ſoit des arteres, ne ſoit la matiere du laiɛ̃t. Cependant il y a tant de raiſons à opoſer à cette opinion que lors qu'on l'examine, il eſt impoſſible de la ſuivre. Car quelle apparence qu'une nourrice puſt vivre en perdant tous les jours autant de ſang comme elle donne de laiɛ̃t. Et comment peut-on dire que la chaleur convertiſſe le ſang en laiɛ̃t, puiſque le laiɛ̃t eſt beaucoup moins chaud que le ſang,

& les mammelles beaucoup moins chaudes que le cœur. De plus, par tout ou il se fait des coctions, & des changements de la sorte, il y a des cavites sensibles, dans lesquelles l'action se fait, & ces generations laissent necessairement des excrements. Ainsi nous voyons que la coction des aliments que nous prenons par la bouche, se fait dans une cavité manifeste, qui est le ventricule, & les excrements de ce premier changement sont connus de tout le monde. Ainsi dans le cœur ou le chyle se cuit & se convertit en sang, il y a des cavites qui sont les deux ventricules, & cette coction laisse pareillement divers excrements connus des Medecins. Or nous ne voyons aucune cavité

dans les mammelles ou le sang se puisse cuire & se convertir en laict. Nous n'apercevons aucuns excrements de cette coction, ce qui seroit absolument necessaire. Car, il est impossible qu'un corps se change en un autre, dont il differe essentiellement, sans qu'il demeure quelques parties qui ne peuvent y estre changées, comme on peut remarquer dans toutes les generations qui se font dans la nature : & si l'on répond que le sang differe si peu du laict qu'ils sont composez des mesmes parties, & ne different que par un divers arangement, il est facile de monstrer le contraire. Car si cette reponse étoit veritable, quand le laict qu'un enfant suce redevient sang, il ne faudroit pas qu'il souffrit tant

de changements comme il souffre, ny qu'il s'en separast aucuns excrements : Cependant tous les Medecins sçavent bien, qu'afin que le laict se convertisse en sang, il doit recevoir differentes alterations, & laisser beaucoup d'excrements. Voilà les plus fortes raisons qu'on puisse aporter pour détruire l'opinion commune. Il y en a encor beaucoup d'autres, mais comme on les trouve par tout dans les Auteurs, je ne veux point les redire.

Comme il est absolument necessaire que le laict soit produit ou de sang ou de chyle, & que j'ay prouvé qu'il ne se fait pas de sang, on doit conclure qu'il est engendré de chyle. En effet, il y a bien plus d'aparence, puisque le chyle comme on observe

eſt peu different du laict, que le laict retient la qualité des aliments ou des remedes que la nourrice prend, de ſorte que s'ils ont une ſaveur ou une odeur forte on la reconnoiſt dans le laict : Or cela n'arriveroit pas s'il ſe faiſoit beaucoup de changements avant que les aliments ſe convertiſſent en laict, car le ſang meſme ne retient pas, du moins ſi manifeſtement, les qualitez des aliments qui pourtant devroient y eſtre plus ſenſibles, ſi le laict en eſtoit produit; puiſqu'il devroit ſe faire une nouvelle alteration qui détruiroit ou obſcurciroit davantage ces qualitez ſenſibles des aliments. De plus les mammelles des nourrices ſe rempliſſent de laict, peu apres qu'elles ont bû & mangé,

ce qu'on ne peut bien expliquer qu'en disant que le laict est immediatement produit de chyle, puisqu'il faudroit beaucoup plus de temps pour les remplir, si par diverses coctions en differentes parties, les aliments devoient estre convertis en chyle, le chyle, en sang, & le sang en laict.

Or, quoy-que cette opinion soit tres vrai-semblable, elle n'est pas sans difficultés. Les Partisans de l'opinion commune en forment plusieurs entre lesquelles il y en a de tres-foibles pour ne pas dire tout à fait vaines, & sans aucun poids. Ils disent, par exemple, qu'un enfant sortant du ventre de sa mere est tendre & délicat, & qu'estant accoûtumé à estre nourri de sang. Il

ne pourroit pas estre nourri d'un aliment crud, comme le chyle. Cette objection est à mon advis fort mal conceuë, puisque la maniere dont l'enfant se nourrist dans le ventre de la mere, est tres-differente de celle dont il se nourrist quand il en est sorti: Mais s'il estoit permis de raisonner par ces sortes de convenances, on diroit avec beaucoup plus de justesse que l'enfant dans le ventre de sa mere estant nourri de sang, devenu plus fort quand il en est sorti, doit prendre un autre aliment tel qu'est le chyle ou le laict qui puisse facilement se convertir en sang, de mesme que nous voyons que lors qu'il est avancé en age il prend un aliment plus fort que le chyle, ou le laict, comme sont nos ali-

ments ordinaires, qui peut pourtant immediatement estre changé en chyle : de maniere que par un juste progrés l'enfant commencant de vivre se nourrisse de sang ; immediatement apres sa naissance, il prenne du laict ou du chyle qui est la matiere du sang, & enfin quand il est avancé en âge, il use de nos aliments ordinaires, qui sont la matiere du chyle ou du laict.

Ils font une objection plus considerable, lors qu'ils disent, que l'on a trouvé du laict dans les mammelles de nourrices qui avoient assez long-temps esté sans manger, pour persuader que tout le chyle estoit entierement changé en sang ; Ce qu'on a remarqué dans des villes assiegées, ou la disette de vivres faisoit que

les repas estoient fort éloignés les uns des autres, en sorte que les aliments devoient estre convertis en sang, long-temps avant qu'on en prist de nouveaux. Ces observations sont assez douteuses, on pourroit en faire de plus certaines dans les vaches & dans les autres animaux domestiques qui donnent du laict. Aussi quelques Auteurs qui pretendent les avoir faites, assurent que si les femelles des animaux apres avoir donné leur laict ne prennent de nouvelle nourriture, elles n'en donnent plus ; quoy-que pourtant elles ayent beaucoup de sang ; ce qui confirme mon opinion. Mais quand les observations contraires seroient vrayes, on pourroit les expliquer par les principes que j'établiray dans la suite.

La plus pressante de toutes les difficultez que l'on peut opposer, & à laquelle il faut s'arrester uniquement, est que l'on ne trouve aucuns vaisseaux qui portent le chyle aux mammelles. Car jusqu'ici, l'on n'a point découvert de conduits qui aillent du ventricule, des intestins, des veines lactées, ou du canal thorachique se décharger dans les mammelles. Quelques-uns pensent que le chyle s'éleve en forme de vapeur jusque dans ces parties, & qu'ensuite il s'y condense & acquiert la consistence de laict ; mais cela n'est point vray semblable, puisqu'il n'est pas moins besoin de vaisseaux pour porter le chyle aux mammelles que pour le porter dans le cœur. Or nous voyons que

le chyle coule dans le cœur par des vaisseaux qui le contiennent. Il en faut donc aussi pour le porter dans les mammelles. D'autres croyent qu'il y a en effet des canaux particuliers par où le chyle coule dans les mammelles, quoy-qu'on ne les ait pas encore découverts, & que le temps les fera connoistre. Et pour confirmer leur opinion, ils disent qu'on n'a trouvé que depuis peu d'années les veines lactées, & le canal thorachique, qui pourtant ont esté de tout temps. Qu'ainsi, puisqu'on est convaincu par de bonnes raisons, que le laict n'est autre chose que du chyle, il faut conclure qu'il y a des vaisseaux par où il se porte aux mammelles, quoy-qu'on ne les ait pas jusqu'ici reconnus.

Cependant, encore que cette opinion ne soit pas éloignée du bon sens, on ne doit pas, je pense, la suivre. Il n'en va pas de mesme des vaisseaux qu'ils suposent pour cet usage, comme des veines lactées, & du canal thorachique. On a esté long-temps sans découvrir ceux-ci; parce qu'on ne les cherchoit pas, & qu'on n'avoit aucun soubçon qu'il deust y en avoir; ce qui fait que l'on doit au hazard la rencontre qu'on en a faite. Au contraire, plusieurs Anatomistes modernes, habiles & curieux ont cherché avec beaucoup de soins & de peines, des vaisseaux par ou le chyle pust couler dans les mammelles, sur la conjecture qu'ils avoient qu'on devoit en trouver; mais aucun d'eux n'a

pû en découvrir, & leur recherche, quoy-que tres loüable, a esté infructeuse. Or puisque malgré leurs soins, l'adresse de leurs mains & l'aplication de leurs yeux, ils n'ont pû en trouver, on peut vray semblablement conclure qu'il n'y en a point. Car comme il se porte, par exemple, dans les vaches que l'on peut dissequer en tout temps une grande quantité de laict aux mammelles, il faudroit que les vaisseaux par où il coule fussent, ou si gros, où en si grand nombre qu'il seroit moralement impossible qu'ils eussent échapé aux yeux de tant d'habiles gens qui les ont cherchés.

Comme on ne peut donc trouver de vaisseaux particuliers par où le chyle se porte aux mammelles,

melles, il faut examiner s'il ne se pourroit pas faire qu'il y coulast par les arteres qui s'y rencontrent en assez grand nombre, aussi-bien que les veines. C'est assurement l'unique chemin qu'on puisse déterminer. Pour concevoir cette opinion, il faut se ressouvenir de ce que j'ay dit du cœur dans mes discours Anatomiques, & de la maniere que le Chyle y coule, & se mesle avec le sang. Ce Chyle ny séjourne que tres peu puisqu'il n'y demeure que durant une seule pulsation; Il y entre dans la dilatation, & en sort dans la contraction. Or il n'y a point d'aparence qu'en si peu de temps, il puisse changer de nature, & se convertir en sang: Car le Chyle n'est pas

moins éloigné de la nature du sang, que les aliments que nous prenõs le font du Chyle: Or nous voyons que ces aliments demeurent long-temps dans le ventricule avant que d'y estre changez en Chyle : Par consequent le Chyle, ce semble, ne demande pas moins de temps pour estre converti en sang dans le cœur. Cependant il ne reste, comme j'ay dit, que durant une pulsation ; & ainsi, il ne peut-estre converti en sang dés la premiere fois; au contraire, il doit vrai semblablement y passer plusieurs fois avant que d'acquerir la nature du sang ; C'est à dire que les temps interrompus, durant lesquels il demeure dans le cœur en y passant successivement beaucoup de fois avec le sang, doi-

vent égaler à peu prés le temps continu, durant lequel les aliments demeurent dans le ventricule pour estre convertis en Chyle, de sorte qu'il fait un tres-grand nombre de circulations, où plûtost de tours & de retours avec le sang avant que d'en prendre la nature. Cela étant supposé, il n'est pas malaisé de concevoir comment les arteres qui se portent aux mammelles contiennent du Chyle, & comme ces mammelles sont des corps glanduleux d'une nature particuliere, il est vrai semblable que dans le temps que le laict vient aux femmes leurs pores se dilatent & se figurent en telle sorte que le chyle meslé parmi le sang contenu dans les arteres, peut pour ainsi dire, s'y

cribler, & y demeurer contenu comme de l'eau dans un éponge. En un mot, cette ſeparation du chyle d'avec le ſang ſe fait dans les mammelles à peu prés de la meſme maniere, & par la meſme raiſon que les differentes liqueurs contenuës dans le ſang, comme la bile, la ſeroſité, & les autres dont j'ay parlé dans mes diſcours Anatomiques ſe ſeparent en diverſes parties du corps les uns d'avec les autres. Ainſi l'on peut dire que comme les pores des reins ſont figurez de maniere qu'ils peuvent recevoir la ſeroſité du ſang, dont les particules s'accommodent à leurs ouvertures. De méme les glandes des mammelles ont des pores conformes aux particules du chyle, à qui ils don-

nent un passage libre. Or ce chyle qui s'est meslé avec le sang, & qui a passé plusieurs fois avec luy dans le cœur, pert l'aigreur qu'il avoit dans le ventricule, & acquiert une douceur agreable : Ce n'est pas que son aigreur s'aneantisse, mais elle s'adoucist par le moyen de quelque autre liqueur, avec qui le chyle se mesle, à peu prés de la mesme maniere que le sel du vinaigre acide & tres piquant, meslé avec le plomb, compose un autre sel à qui pour sa douceur on donne le nom de sucre de Saturne.

Avec cette opinion on peut expliquer certains faits qui d'ailleurs sont assez difficiles ; on peut rendre raison pourquoy les hommes & les filles peuvent avoir du laict suivant les observations que

plusieurs Auteurs en ont faites ; comment les femmes peuuent le perdre par les parties naturelles, du moins, si ce qu'elles disent sur cette matiere est veritable, pourquoy un enfant qui suce avec avidité une nourrice seiche, tire quelquefois jusqu'au sang. Pourquoy long-temps apres que les aliments sont changez dans le ventricule, & que tout le chyle est entré successivement dans le cœur, une nourrice peut avoir du laict, comme quelques Medecins l'ont observé dans des Villes assiegées. Pourquoy certains medicaments qui resserrent les pores des mammelles font perdre le laict. En un mot il n'y a point de faits constans sur ce sujet qu'on ne puisse expliquer aisément par les principes

que j'ay établis, ſi on aporte un peu d'application. Cependant je ne conſeille point aux Anatomiſtes adroits & curieux de perdre l'eſperance qu'ils peuvent avoir de trouver des conduits particuliers, au contraire, je les exhorte d'y travailler, afin que s'ils ne peuvent en trouver ils s'affermiſſent dans l'opinion que j'ay établie, & que s'ils en rencontrent de manifeſtes on puiſſe ſortir du doute, où l'on eſt ſur cette matiere.





DISSERTATION contre la nouvelle opinion, qui prétend que tous les Animaux ſont engendrés d'un œuf.

SI la préoccupation qu'on trouve dans pluſieurs gens d'étude, pour les anciens Autheurs, & l'averſion pour toutes les opinions nouvelles, ſont de grands obſtacles à la recherche de la verité ; la précipitation à ſuivre tous les ſentimens des modernes, & l'exceſſive chaleur qu'on voit dans quel-

ques-

ques-uns à les deffendre, n'en ſont pas de moindres. Ce ſont deux écueils qu'un Philoſophe doit éviter également pour arriver ſans faire naufrage au port qu'il ſe propoſe. La verité des opinions ne dépend point du temps de leur naiſſance ny de la qualité de ceux qui les ont conceües; c'eſt pourquoy avant que de les embraſſer, il faut les examiner en elles-meſmes, ſans avoir égard à leur durée ny à leurs Auteurs. Cependant, preſque tous nos Sçavants ſont à preſent de l'une ou de l'autre de ces deux ſectes. Les uns ſoûtiennent avec opiniaſtreté les ſentiments de ces anciens Philoſophes, dont les noms ont eſté reverés depuis pluſieurs ſiécles, pour s'attirer le meſme hon-

neur ; Les autres s'enteſtent de toutes les opinions des modernes , pour partager la gloire de leur invention. Ils ſe la diſputent meſme , & s'accuſent de pillage les uns les autres , comme s'il s'agiſſoit d'un grand bien. Quelques-uns à Paris, pour faire valoir leur merite, débitent avec impudence les découvertes des Eſtrangers comme les leurs propres ; & parce qu'ils parlent devant de jeunes gens, ou devant des perſonnes qui ne font point profeſſion des Sciences , & qui n'ont jamais lû les Livres des Anglois & des Holandois , ils leur font croire que ce qu'ils diſent, où ce qu'ils monſtrent eſt de leur invention. Ils n'ont pas meſme de peine à perſuader des fauſſetez parce que leurs Audi-

teurs attachés pour la plufpart à d'autres chofes par l'eftat de leur fortune, n'examinent point ce qu'on leur dit touchant des matieres qui ne leur font d'aucun ufage. Comme je fuis fincere, & que la vanité me déplaift, leur procedé m'eft infupportable ; & s'ils valoient la peine qu'on écrivift contr'eux, je les corrigerois bien de l'infolence qu'ils ont de s'ériger au deffus des autres, fous pretexte d'une mediocre adreffe à diffequer. Je ferois voir aisément qu'ils ne font que fuivre les traces que les Auteurs étrangers leurs ont marquées, qu'ils font dignes de risée, de vouloir effacer la gloire des anciens Anatomiftes qui nous ont décrit les principales parties du Corps,

dont la connoiſſance eſt abſolument neceſſaire pour la Medecine, & de ſe preferer à eux, parce qu'ils monſtrent des curioſitez inutiles que ces Anciens n'ont pas découvertes. Qu'enfin leur temerité va dans un excez incroyable, de publier par tout qu'on ne peut eſtre bon Medecin ſans ſçavoir toutes ces minuties Anatomiques; dans un temps principalement où ils ont encor le viſage tout bleſme de maladies qu'ils ont gardées durant dix-huit mois, malgré l'exacte connoiſſance qu'ils pretendent avoir de l'Anatomie, leſquelles d'autres qui ne ſe ſoucient point de cette exactitude, en fait de pratique pourroient facilement guerir en quinze jours. Mais en verité c'eſt trop parler

d'eux, je les abandonne à leur imprudente vanité, pour expliquer ici l'opinion des Medecins modernes qui pretendent dans les Livres qu'ils ont donnez au public, que tous les Animaux ſont engendrez d'un œuf, & pour aporter enſuite les raiſons qui m'empeſchent de la ſuivre.

Harvée dans ſon Livre de la Generation des Animaux, prétend qu'ils ſont tous produits d'un œuf, & que la difference qui ſe rencontre entre ceux qui font des œufs, comme les oiſeaux, & ceux qui n'en font pas comme la femme, & la pluſpart des femelles des animaux à quatre pieds, ne conſiſte qu'en ce que les oiſeaux couvent leurs œufs hors d'eux meſmes, & les autres animaux qui engendrent

en vie, les couvent en eux-mêmes jusqu'à ce que les petits soient éclos.

Plusieurs raisons m'éloignent de l'opinion de ce Medecin d'ailleurs fort estimable pour les soins qu'il a pris, & les découvertes qu'il a faites. La premiere est qu'il ne veut pas que l'œuf dont un animal est engendré, soit un mélange des semences des deux sexes, & qu'il prétend que l'humeur que le masle jette dans l'accouplement ne sert de rien pour la generation. Cependant les femmes sont assurées de n'avoir point conceu, quand la semence s'écoule peu à pres qu'elles l'ont receuë, comme au contraire, c'est un signe certain de la conception quand la semence est retenuë dans la

matrice. Hypocrate n'en eut point d'autre pour s'en aſſurer dans cette fille à qui il procura un écoulement, & qu'il empeſcha par ce moyen de dévenir groſſe. Or ſi le corps de la ſemence ne ſervoit de rien, & que la matrice fuſt renduë feconde & capable de produire un œuf, comme il prétend par le ſimple attouchement de la ſemence du maſle ou par quelques eſprits qui s'en détachent, cet écoulement du corps de la ſemence n'empeſcheroit point la conception.

La ſeconde raiſon, eſt qu'on ne rencontre jamais d'œufs, comme il l'avoüe luy-meſme, dans les femelles des animaux, qui produiſent leurs petits en vie avant leur accouplement

avec le masle, & qu'on en trouve dans les poules, & dans plusieurs femelles d'autres oiseaux: Ce qui fait voir que leur maniere de generation est tres-differente.

La troisiéme, enfin, est qu'au lieu déclaircir le sujet dont il traite, il y met de la confusion: Car afin que son opinion fut évidente, il faudroit qu'on trouvast dans la matrice de tous les animaux du moins apres la conception de veritables œufs, d'où leurs petits pussent éclore. Or il ne s'y en rencontre point. On y trouve, il est vrai, un corps semblable à un œuf qui n'a point de coquille, mais cette ressemblance ne suffit pas pour avancer que c'est un œuf, & je pretens que ce n'en est point sui-

vant l'opinion receuë de tout le monde, avant Harvée & tres conforme à la verité, l'œuf eſt un corps qui contient les principes de la generation d'un animal, & dequoy le nourrir juſqu'à ce qu'il ſoit éclos; comme on peut le remarquer dans les œufs de tous les oiſeaux, qu'on a ainſi nommez avec raiſon; parce qu'ils conviennent tous en cela. Mais ce qu'on trouve apres la conception dans la matrice des femelles qui engendrent leurs petits en vie, quoyque ſemblable en figure à un œuf, ne contient pas dequoy nourrir l'animal qui en eſt formé juſqu'à ce qu'il ſoit éclos: ce qui fait qu'il a indiſpenſablement beſoin de recevoir du ſang de ſa mere, par la veine ombi-

licale jusqu'au moment de sa naissance. Et ainsi c'est abuser du mot, & par cet abus confondre les diverses manieres de generations des animaux, que d'établir universellement qu'ils sont tous engendrez d'un œuf. Les noms, je sçay bien, dans leur premiere imposition sont arbitraires; mais il n'est pas permis à un particulier de changer ou d'estendre leur signification receuë depuis long-temps, pour s'acquerir chez les ignorans la gloire d'avoir inventé quelque chose. C'est ce que font aujourd'huy avec bien moins de retenuë qu'Harvée nos modernes contre qui principalement j'ay dessein décrire dans ce traité. Ils étendent en telle maniere la signification du mot d'œuf, qu'il

convient non seulement aux semences de tous les animaux, mais encore à celles des plantes. De façon que si quelqu'un de ces Messieurs devenoit Pape pour confirmer son opinion, il défendroit comme les autres œufs, les poids & les febves en Caresme. S'il est permis d'en user de la sorte, Je pense avoir sur les mots autant d'autorité qu'eux, & ainsi je diray par exemple, qu'un poisson est un corps capable de sentiment & de mouvement, de sorte que les bœufs, les moutons, les oiseaux seront contenus sous ce genre, & nous n'aurons plus apres cela de jours maigres qu'à discretion.

Mais laissons la dispute du mot, & abandonnons l'opinion d'Harvée de qui je n'ay parlé

que par occaſion, pour examiner celle des modernes. Ceux-cy pretendent comme Harvée que tous les animaux ſont engendrez d'un œuf ; mais ils ne s'expliquent pas de là meſme maniere. Harvée a crû qu'il n'y a point d'œuf dans la matrice avant l'accouplement n'y dans les teſticules des femelles qui produiſent leurs petits en vie, & que comme un arbre produiſt ſon fruit, la matrice de meſme produiſt un œuf apres avoir eſté renduë fœconde par l'attouchement de la ſemence du maſle, laquelle loin de demeurer dans la matrice, n'entre pas dans ſa capacité. De ſorte, que ſelon cet Auteur, la matrice acquiert la fœcondité ou la puiſſance de produire un œuf, par un ſimple

attouchement, ſans qu'apres l'accouplement aucun agent corporel viſible reſte dans ſa capacité ou dans ſa ſubſtance, à peu prés de la meſme maniere que le fer touché par l'aimant acquiert la vertu d'attirer d'autre fer.

Les modernes, au contraire, trouvent dans ces meſmes femelles des ovaires pleins d'œufs, meſme avant l'accouplement; des conduits par ou l'eſprit de la ſemence monte dans ces ovaires, pour donner la fecondité aux œufs; & par ou ces meſmes œufs rendus fœconds, & détachez de lovaire deſcendent dans la matrice.

Avant que d'expliquer plus au long leur opinion, je veux faire obſerver qu'ils ſont trop temeraires dans la conſequence qu'ils

tirent, & qu'ils ignorent entierement les regles de bien raisonner. Ils ont dissequé un petit nombre d'animaux dans cinq ou six especes differentes contenuës sous le genre de ceux qui sortent vivans du ventre de leur mere; & parce que dans ceux-là ils ont trouvé ou crû trouver des œufs, ils concluent universellement qu'il y en a dans tous les autres. Or je soûtiens que quand ce qu'ils supolent seroit veritable, & qu'ils auroient trouvé des œufs dans les femmes, dans les vaches, dans les brebis, dans les femelles des lapins, & des rats dans toutes celles enfin qu'ils ont dissequez; Ils ne pourroient pas conclure que tous les animaux qui sortent vivans du ventre de leur mere, sont engendrez d'un

œuf. Car un Logicien de deux mois n'ignore pas que pour tirer une conclusion universelle, il faut avoir fait une induction de toutes les especes contenuës sous le genre, & que loin de la pouvoir inferer d'une induction de cinq ou six, elle ne seroit pas certaine si de deux cents mille on en oublioit une ; parce que cette espece qu'on n'auroit pas examinée pourroit estre exceptée de la regle generale qu'on voudroit établir pour toutes. Pour faire comprendre ce que je dis à ceux qui n'entendent pas les termes de Logique, je veux aporter une comparaison qui leur fasse concevoir. Nous voyons que les femelles des chiens, des chats, des chevaux, des asnes, des taureaux, des beliers, des

pourceaux, des boucs, des dains, des cerfs, des liévres, des lapins, des loups, des renards, des ſangliers, des lions, des ours, des tigres, des élephans, des ſinges, & d'un tres-grand nombre d'autres animanx à quatre pieds produiſent leurs petits vivans ſans pondre d'œufs. Cependant on concluroit fauſſement que tous les animaux à quatre pieds ſortent vivans du ventre de leur mere ; puiſque le Crocodile qui eſt de ce nombre eſt eſclos d'un œuf hors du ventre de ſa mere. de meſme quand dans les eſpeces d'animaux que ces Auteurs ont diſſequez, les femelles auroient des œufs qu'elles couveroient & feroient éclore dans leur matrice, on ne pourroit pas conclure certainement que tous

les animaux ſont engendrez d'un œuf ; parce qu'on pourroit en trouver une ou pluſieurs eſpeces inconnuës, dont la generation ne ſe feroit pas de la ſorte.

Pour éviter l'erreur qui peut toûjours ſe rencontrer en pareille matiere dans une propoſition generale, & pour faire connoiſtre que je ne veux pas détruire cette opinion par des ſubtilitez : Je veux venir au fonds de la queſtion, & attaquer les Partiſans de cette nouveauté dans leurs retranchemens. Pour cela je veux m'attacher à une eſpece particuliere d'animaux, dont les femelles produiſent leurs petits vivans, & examiner ſi elles ont des œufs contenus dans des ovaires, d'où ils puiſſent ſortir ; s'il y a des conduits par ou ces

œufs pretendus puiſſent recevoir la plus ſubtile partie ou l'eſprit de la ſemence du maſle, pour dévenir fœconds, & décendre dans la matrice qui eſt le lieu, où les Auteurs contre qui j'écris, pretendent qu'ils ſont couvez juſqu'a ce que l'animal ſoit éclos. Or comme nous ſommes obligez de nous connoiſtre plus parfaitement, que nous ne connoiſſons les autres animaux, & de ſçavoir autant qu'il eſt poſſible ce qui regarde nôtre origine, nôtre durée, & nôtre fin, je trouve à propos de paſſer ſous ſilence la maniere dont les autres animaux ſont produits, & d'examiner ſeulement ſi les hommes ſont engendrez d'un œuf.

Afin de ne point redire pluſieurs fois la meſme choſe, &

de ne plus diſputer du nom, je dirai ſimplement le fait, ſans examiner ſi les veſicules qu'on trouve dans les teſticules des femmes, doivent eſtre appellez des œufs. Il eſt certain qu'on y en trouve pluſieurs rondes, & à peu prés de la groſſeur d'un poids; on peut les ſeparer du teſticulé, & les unes des autres: Elles ſont pleines d'une liqueur aſſez claire, que l'on peut d'ordinaire faire endurcir par la coction; on en rencontre pourtant qui ne changent point de conſiſtence; quoy-qu'on les faſſe boüillir dans de l'eau, j'en ay vû de pareilles hors du teſticule attachées par un petit ligament rond aux cornes ou trompes de la matrice, ou à la membrane qui eſt entr'elles & le te-

ſticule ; on en trouve également dans les filles & dans les femmes ; dans les jeunes qui ſont en age d'avoir des enfans , & dans les vieilles qui ne peuvent plus en avoir. Cela eſt conſtant , je l'ay vû pluſieurs fois, parce que j'en ay la facilité ; Et comme je taſche de ne me pas tromper, & que je n'ay jamais eu deſſein de tromper perſonne , on peut me croire. Or ſur ce fait conſtant , qui n'a pas eſté inconnu aux anciens Anatomiſtes , comme on peut le remarquer dans leurs Livres , quelques modernes ont établi la plus étrange & la plus inconcevable de toutes les opinions qu'on ait jamais inventées. Ils veulent que ces veſicules ou œufs pretendus ſoient rendus fœconds , & deviennent

principes de la generation de l'homme, par le moyen de la plus ſubtile partie ou de l'eſprit de la ſemence du maſle, qui monte par les cornes ou trompes de la matrice dans les teſticules. Que pour l'ordinaire, il n'y a qu'une de ces veſicules qui acquiert la fecondité, quelquefois d'eux, rarement pluſieurs qu'eſtant devenuë feconde, elle ſort du teſticule & entre dans une des cornes par l'extremité flotante, & par-là deſcent dans la capacité de la matrice, où les principes de generation qu'elle contient excitez par la chaleur de ce lieu ſe dévelopent, ſe mettent en mouvement & forment le fœtus, les membranes, & la maſſe charnuë qui s'attache à la matrice, & ſert d'apuy aux vaiſ-

ſeaux ombilicaux. De ſorte, que ſuivant l'opinion de ces Anatomiſtes, les veſicules ſont des œufs ; les teſticules, des ovaires, les cornes ou trompes de la matrice, des conduits qui ont le meſme uſage dans la femme, que ce qu'on appelle l'entonnoir dans la poule, & enfin la matrice eſt le lieu ou cet œuf pretendu décend, & eſt couvé juſqu'à ce que l'enfant vienne au monde.

Or ſi l'on veut prendre la peine de lire les Livres de ces Auteurs, on trouvera que tout ce qu'ils avancent eſt une imagination ſans fondement, & je ſuis extremement ſurpris, qu'ils ayent osé la publier ſans aporter aucune vray ſemblable conjecture. Ils citent une ou deux hi-

ſtoires qui aſſurent qu'on a trouvé des enfans formez dans les trompes ou cornes de la matrice. Mais qu'ont de commun ces advantures extraordinaires avec leur chimerique opinion ? Ne peut-on pas les expliquer plus aiſément dans le ſentiment des autres Medecins, & dire que les ſemences des deux ſexes ſe ſont jettées dans ces trompes dilatées par hazard plus qu'à l'ordinaire; c'eſt à dire par une cauſe que nous ignorons : De meſme qu'ils veulent que leur œuf pretendu ſi ſoit arreſté par hazard & n'ait point décendu dans la matrice. Quand ils expliquent de la ſorte ces hiſtoires par leur ſyſteme, ils ſupoſent ce qui eſt en queſtion, & ne donnent point par ce moyen la moindre aparence de ve-

rité à leur ſentiment. C'eſt pourtant l'unique raiſon dont ils ſe ſervent pour établir que la generation dans les femmes ſe fait par le moyen d'un œuf.

Non ſeulement ils n'ont point de raiſon pour appuyer l'idée qu'ils veulent donner de la generation de l'homme, & détruire le ſentiment de tous les autres Medecins ſur ce ſujet; mais ce qui paroiſtra plus étrange, eſt que de leur propre confeſſion, leur opinion à des difficultez inſurmontables, & qu'ils ſont obligez d'avoir recours à la providence & aux miracles, pour faire décendre ces pretendus œufs du teſticule dans la matrice. On n'a qu'à lire Graaf & Suammerdan ſur cette matiere, pour eſtre convaincu de ce que je dis. Certaine-

tainement depuis que j'étudie & que j'examine les pensées des Philoſophes, je n'en ay jamais vû comme ceux cy démentir les autres, la raiſon, les ſens, & l'experience pour introduire une explication inconcevable d'une choſe que tous les gens d'eſprit peuvent expliquer d'une maniere tres-vray ſemblable. Si l'on veut lire dans mes diſcours Anatomiques les conjectures que je donne ſur le fait de la generation, on verra qu'il n'y a point d'embaras, où pour le moins que j'en donne une idée auſſi claire que celles qu'on peut ſe former de tous les autres effets Phyſiques, par le moyen du raiſonnement. L'experience monſtre que la femme ne fourniſt point un œuf, mais une verita-

ble ſemence en liqueur comme l'homme: qu'elle l'a répand quelquefois comme luy avec plaiſir dans les ſonges, ou par des manieres criminelles; que dans l'accouplement, la meſme effuſion arrive, ſur tout quand il doit eſtre fecond; que les humeurs de l'un & de l'autre ſexe qui ſont leurs ſemences ne ſortent point de la matrice de la femme, ſi elle doit concevoir; que quand elles en ſortent elle ne conçoit point. Qu'eſt il donc neceſſaire d'abandonner le jour, pour marcher dans les tenebres, & de recourir à des cauſes obſcures, quand on en voit de manifeſtes!

Mais puiſque ces Auteurs, pour donner un peu de jour à leur opinion, recherchent des confor-

mitez entre les parties qui contiennent & reçoivent les œufs dans les poules ; & celles qu'ils pretendent eſtre dans la femme pour le meſme uſage ; Qu'ils nous diſent de grace pourquoy la femme, qui pour l'ordinaire n'a qu'un œuf fecond apres l'accouplement, à pourtant d'eux ovaires, & que la poule qui a pluſieurs œufs rendus fœconds par un ſeul commerce avec le Cocq, n'en a qu'un. Pourquoy les vieilles femmes que l'age rend ſteriles, ont encor des ovaires ou teſticules, & des œufs, & que dans les poules qui ne pondent plus, lovaire & l'entonnoir s'effacent, & ne laiſſent preſque aucun veſtige que l'on puiſſe reconnoiſtre ? Ils ſont obligez dans leur maniere de raiſonner par la

cause finale de me répondre à ces questions, & dans toute sorte de Physique, ils doivent donner la cause qui force la plus subtile partie ou l'esprit de la semence de l'homme, à quitter la plus grossiere ou l'humeur qui le contient. Ils doivent aussi dire pourquoy cet esprit separé de l'humeur, va chercher les détroits des trompes ou cornes de la matrice, & ne demeure pas plûtost dans sa cavité, qui est assez capable de le contenir ; où enfin s'y estant separé de l'humeur qui l'envelopoit, il doit abandonner le corps de la matrice, pourquoy il ne sort pas par son orifice qui est capable d'une grande dilatation. Qu'ils disent encor ce que devient l'humeur sensible & grossiere de la semen-

ce qui ne s'écoule point dans les femmes qui doivent concevoir. Ces difficultez sont assez pressantes ce me semble, pour embarasser l'esprit de ces Auteurs, & faire du moins suspendre le jugement de ceux qui examinent bien les choses, & qui ne parlent qu'avec moderation : cependant, il ne faut pas s'étonner s'y malgré ces raisons les Partisans de cette nouveauté s'opiniastrent dans leur sentiment, puis qu'ils y demeurent malgré une impossibilité évidente aux yeux de tout le monde. Oüy, il n'est pas plus impossible que les rivieres remontent vers leur source sans trouver d'obstacle qui empesche leurs cours ; ou que les rochers se détachent de terre & s'élevent en l'air ; qu'il

eſt impoſſible que les pretendus œufs ſe détachent des teſticules où ils ſont contenus, qu'ils en ſortent & qu'ils entrent dans les trompes ou cornes de la matrice. La ſimple veuë de la ſtructure & de la ſituation de ces parties, prouve ce que j'avance; c'eſt pourquoy les Lecteurs doivent avoir la curioſité de les examiner, & j'offre à ceux qui ſont à Paris de leur en faciliter les moyens. Ces veſicules ou œufs ſont attachez de tous coſtez par leurs membranes au corps du teſticule, de ſorte qu'il faut une tres-grande addreſſe pour les en ſeparer. Je ſçai que la membrane dont l'enfant eſt envelopé tapiſſe de meſme les parois de la matrice interieurement, & qu'elle s'en détache

pourtant dans l'accouchement : mais ce détachement à des causes manifestes qui sont les mouvements de l'enfant dans sa sortie, & les efforts de la mere ; Il n'en est pas de mesme du détachement des vesicules ou œufs; on ne voit point de cause qui puisse le procurer. On ne peut pas dire qu'ils tombent comme un fruit mur qui quite l'arbre, car le fruit tombe faute de l'aliment qui continue son union avec l'arbre, & par son propre poids. Or le poids des vesicules n'a point d'action dans le testicule où elles sont contenuës & pressées les unes contre les autres.

Quand mesme on apporteroit des causes qui pussent procurer le détachement de ces œufs pretendus ; il seroit toûjours im-

poſſible qu'ils ſortiſſent du teſticule ; puiſq'il n'y a point d'ouverture, & que les corps ne peuvent ſe penetrer. C'eſt ici une queſtion de fait qui décide abſolument la choſe, & ainſi pour eſtre convaincu de la fauſſeté de l'opinion de ces Auteurs ; il faut dans un cadavre obſerver ce que je dis, & pour ne ſe point laiſſer tromper, il faut ſe ſervir d'un Anatomiſte adroit, qui ne ſoit prévenu ny pour ny contre l'opinion des œufs, & qui cherche de bonne foy. Car la pluſpart de ces Meſſieurs les Modernes préoccupez de leurs opinions, font pour les ſoûtenir, des trous, des valvules, des vaiſſeaux, comme bon leur ſemble, & ſouvent ceux qui les écoutent & les regardent travailler, pour ne pas

paroiſtre aveugles confeſſent qu'ils voyent ce que ces gens veulent leur faire voir ; parce que ſouvent ils ſont prevenus de leur merite, ébloüis de leur faux éclat, & penſent qu'on ne les contredit que par envie ou que par veneration pour l'antiquité. Il faut eſtre exempt de paſſion quand on étudie, & prendre garde de prés, autrement on s'abuſe fort facilement. Graf qui a prevû la difficulté que je viens de dire, taſche de la ſurmonter par un plaiſant artifice. Il dit qu'on cherche en vain ce trou dans les teſticules, & qu'il ne ſe rencontre qu'immediatement avant ou apres l'expulſion de l'œuf. Voilà un faux fuyant bien groſſier pour un homme qui ſe meſle d'écrire : n'y-a-il

qu'à proposer une experience impossible à faire pour faire valoir les chimeres qu'on se met dans l'esprit. Comment veut-il qu'on épie ce moment pour rencontrer cette ouverture ? Cela est entierement impossible dans les femmes, puisque les loix, ny la nature ne pourroient souffrir ces barbares experiences. Et combien faudroit-il tuer de bestes avant que d'arriver à cet heureux moment. S'il estoit permis de raisonner de la sorte, il seroit aisé de renverser les choses de fait, les plus constantes, en proposant pour prouver le contraire des experiences qu'on ne peut faire. Cependant si nous voulons le croire, il a esté assez heureux pour trouver cette ouverture, & il assure que dans les

vaches, elle eſt aſſez grande pour y mettre un ſtilet, & dans les femelles des lapins une ſoye de pourceau. Il l'a feinte, je penſe, ſi petite pour perſuader plus aisément que hors de ce temps, elle peut entierement s'effacer : Autrement, à quoy bon mentir à demy, & ne point lever la difficulté tout d'un coup; car la petiteſſe de cette ouverture laiſſe encor l'impoſſibilité de la ſortie de l'œuf, puiſque ſelon luy les œufs des vaches ſont gros comme des ceriſes, & qu'il n'eſt pas poſſible qu'un corps de cette groſſeur ſorte par une ouverture qui n'eſt capable que de contenir un ſtilet. De plus, ſi l'on fait reflexion que Graf n'eſtoit pas un grand Seigneur; qu'il ne travailloit point

aux dépens d'un Prince ny d'une Republique ; on aura peine à se persuader qu'il ait pû immoler à sa curiosité assez de vaches pour s'éclaircir sur ce sujet, & pour assurer la chose avec tant de hardiesse.

Il aporte une comparaison pour rendre sa pensée vray-semblable, touchant la dilatation surprenante, qui seroit necessaire pour donner passage à l'œuf. L'orifice de la matrice, dit-il, quoyque tres étroit, se dilate ensorte que l'enfant peut y passer : Par consequent le trou du testicule à qui il ne faut pas une dilatation si considerable à proportion pourra aussi s'agrandir pour la sortie de l'œuf. Il y a deux défauts dans cette compa-

raiſon. Le premier eſt que l'orifice de la matrice eſt eſtroit hors le temps de la ſortie de l'enfant, mais aſſez large quand elle arrive. Au contraire l'ouverture du teſticule ne paroiſt plus, comme Graf le confeſſe, hors le temps de la ſortie de l'œuf; & dans le temps de ſa plus grande dilatation, qui arrive lorſque l'œuf doit ſortir, il n'y a point de proportion entre la groſſeur de l'œuf & l'ouverture; puiſque comme il aſſure, l'œuf d'une vache eſt gros comme une ceriſe, & l'ouverture du teſticule qu'on ne trouve ſelon luy qu'immediatement avant & apres la ſortie, ne peut recevoir qu'un ſtilet. Je m'étonne que Graf ayant eſté aſſez fortuné pour faire juſte les experiences qu'il

dit avoir faites touchant ceci, & pour rencontrer ces heureux moments qui precedent & ſuivent la ſortie de l'œuf; il n'en ait pû trouver un beaucoup plus heureux qui euſt eſté celuy de la ſortie meſme; c'eſt à dire qu'il n'ait pû rencontrer un œuf au paſſage, certainement cela manque encor à ſa fiction.

Le ſecond défaut eſt que nous n'avons aucune marque de la dilatation du teſticule dans les femmes, & que nous en avons de ſenſibles de l'orifice de la matrice. Cependant comme la femme reſſent des douleurs dans l'accouchement, à cauſe de la dilatation qui ſe fait, qui en ſont des ſignes certains, elle devroit en reſſentir de meſme dans la ſortie de l'œuf qui ſeroient des

conjectures aſſurées de la conception ; puiſque les teſticules n'ont pas un ſentiment moins exquis que la matrice. Or les femmes ne ſe pleignent point de ces douleurs, & les accidents qui leur arrivent, comme le dégouſt, le vomiſſement, le déſir de manger autre choſe que les aliments ordinaires, n'ont rien de commun avec la dilatation du teſticule.

Enfin quand meſme les œufs pretendus pourroient ſe détacher du teſticule ; qu'il y auroit un trou pour leur ſortie capable de dilatation, & qu'on pourroit imaginer une cauſe pour la procurer ; Il ſeroit toûjours abſolument impoſſible qu'ils entraſſent dans les cornes ou trompes pour deſcendre dans la matrice. C'eſt

encor ici une queſtion de fait que la veuë ſeule peut décider. Mais pour faire concevoir ce que j'avance. Il faut remarquer que la matrice, comme j'ay dit dans mes diſcours Anatomiques, eſt de la figure d'une phiole ronde, & que de chaque coſté de ſon fonds, il y a un corps rond, long, creux, aſſez étroit, à peu prés de la figure de la circonference d'un ſegment de cercle, bordant une membrane fort mince d'une largeur conſiderable, il eſt manifeſtement ouvert dans la matrice; Son autre extremité plus groſſe que ſon origine n'eſt point pour l'ordinaire attachée à aucune partie : elle a auſſi une ouverture toûjours bouchée par de petits filaments en forme de frange qui s'affaiſſent les uns ſur

ſur les autres : l'ouverture eſt beaucoup plus grande de ce coſté que de celuy de la matrice, car ce conduit s'étreſiſt de telle ſorte qu'il faut beaucoup d'addreſſe pour y faire paſſer une ſoye de pourceau, au lieu que dans ſon extremité flotante on introduit facilement un ſtilet d'une groſſeur conſiderable. Le teſticule eſt ſitué proche la matrice de l'autre coſté de la membrane dont j'ay parlé, de maniere que cette membrane ſepare de toute ſa largeur le corps, rond long que je viens de d'écrire d'avec le teſticule. Or comme ce teſticule à beaucoup moins de longueur que ce corps rond long qu'on nomme trompe ou corne de la matrice, l'extremité flotante de cette trompe eſt éloignée à peu

pres de trois travers de doigt de l'extremité du testicule. Il faut encor observer que le testicule borde en partie l'extremité de la membrane à qui il est uni ; que la membrane s'étend beaucoup plus loin que luy, puis qu'elle accompagne toûjours la trompe; que la figure du testicule est à peu prés semblable à celle d'une febve haricot, & que c'est au milieu de sa partie concave du costé de la membrane que nos modernes s'imaginent le trou par ou l'œuf doit sortir. Cette d'escription supposée tres conforme à la chose qui estoit devant mes yeux quand je l'ay faite, il est manifestement impossible que l'extremité flotante de la trompe puisse s'appliquer à la pretenduë ouverture du testicu-

le pour y porter la plus ſubtile partie de la ſemence, & recevoir enſuite l'œuf rendu fœcond par ſon moyen ; car on ne voit point de cauſe qui puiſſe approcher du teſticule l'extremité flotante de la trompe, & quand il y en auroit une fort intelligente, elle ne pourroit avec quelque adreſſe que ce fut l'unir à l'endroit ou les modernes pretendent que le teſticule eſt percé : puiſque la membrane qui y eſt attachée l'empeſche abſolument : & ainſi quand meſme les veſicules pourroient ſe détacher, quand il y auroit un trou au teſticule pour leur donner paſſage, elles tomberoient neceſſairement dans la capacité du ventre, & jamais ne pourroient décendre dans la matrice par les trompes.

Par la mesme raison, il est impossible que la semence de l'homme arrive par les cornes de la matrice au testicule ou à l'ovaire pretendu de la femme, pour rendre fœconds les œufs qu'on dit y estre contenus. En verité c'est trop abuser du loisir des gens de lettres, de leur proposer des imaginations de la sorte, que l'on ne sçauroit concevoir. Car comment comprendre que les extremitez flotantes des trompes que l'on trouve en tout temps éloignées du testicule de trois travers de doigt s'y appliquent tout exprés dans le temps de l'accouplement pour y porter la semence, & au moment de la chute de l'œuf pour le recevoir. C'est leur donner bien de l'esprit de les faire agir avec tant

de justesse. Je voudrois bien demander à ces Auteurs, si le testicule à autant de prudence pour ouvrir dans ce mesme moment le pretendu trou qu'ils imaginent, & donner passage à la semence pour la fecondité des œufs dont il est rempli. Il faut que cela se fasse, autrement la semence de l'homme n'arroseroit que la surface externe de la membrane du testicule, ce qui semble ne pas suffire pour rendre les œufs fœconds. Je dis qu'ils doivent accorder de l'esprit, & de la prudence à ces parties pour executer ces commissions; car il n'y a point de cause qui puisse contraindre le testicule à s'ouvrir pour recevoir la semence, n'y la trompe à s'appliquer au testicule pour l'y por-

ter. Aussi Graf avoüe qu'il n'est ouvert qu'immediatement devant ou apres la sortie de l'œuf, & ainsi il ne l'est pas dans le temps de la reception de la semence.

Cet Auteur me surprend dans la conjecture qu'il a que le grand chatoüillement, où l'excessive volupté que les femmes ressentent dans l'action de l'amour, est causée par l'entrée de la semence dans les cornes de la matrice. Vray-semblablement il n'a pas eu la curiosité de les interroger sur ce point. Car quoyque ce plaisir se répande par tout le corps, elles n'en marquent pourtant pas l'endroit principal ou la source au lieu ou les cornes de la matrice sont situées.

Depuis cette dissertation a-

chevée. Je fis ouvrir, il y a quelque-temps une jeune femme, par Monsieur Mery Chirurgien de l'Hostel-Dieu, qui dissèque avec une adresse singuliere, & une patience infatigable ; de sorte qu'il a les plus beaux & les plus curieux ouvrages Anatomiques que l'on puisse voir : Et ce qui le rend encor plus recommandable, est que son merite ne luy donne point de vanité, & qu'il cherche les faits Anatomiques sans préoccupation. J'ay toûjours emprunté ses mains pour m'éclaircir sur les choses douteuses ; & quoy qu'il m'eust assez fait voir de matrices désaichées qu'il conserve avec leurs moindres parties, & beaucoup d'autres aussi dans le temps méme qu'il les dissequoit ; Je vou-

lois encor en voir une dans sa situation, & negliger toutes les autres parties pour m'attacher uniquement à celle-là. Le hazard fit plus pour nous que toute la prudence humaine n'auroit pû faire. Nous trouvasmes le pavillon ou l'extremité de la trompe droite de la matrice unie au peritoine, deux doigts à costé de l'intestin droit, en telle sorte qu'en soufflant dans la matrice cette trompe s'enfloit sans que l'air pust en sortir. La trompe du costé gauche avoit une structure extraordinaire. Au lieu de sa figure accoûtumée, elle serpentoit dés son origine, & apres quelques circonflexions, son pavillon où son extremité finissoit vers le fonds de la matrice à qui elle estoit attachée par un liga-

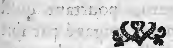
ligament membraneux, qui étoit une continuité du peritoine, de ſorte qu'il euſt eſté impoſſible de l'éloigner de la matrice ſans rompre cette membrane. Le teſticule de ce meſme coſté eſtoit enfermé dans une poche produite du peritoine, de ſorte qu'on ne pouvoit l'apercevoir que par une ſeule ouverture, où il eſtoit abſolument impoſſible d'apliquer avec les mains meſme, l'extremité de la trompe à cauſe de l'attache que je viens de dire. J'envoyay chercher pluſieurs de mes amis pour leur faire voir une choſe ſi rare, Monſieur Morin Medecin de l'Hoſtel-Dieu, & Mr de Sainctyon Medecin du Roy s'y trouverent, tous Meſſieurs les Medecins de l'Hôtel-Dieu l'a virent le lende-

main, dans la ſuite, on la monſtrée à pluſieurs Curieux, & on la fera voir à tous ceux qui le ſouhaitteront; car on a eu ſoin de la ſeparer avec ſes attaches, & de la conſerver. Il y avoit donc dans cette femme une impoſſibilité Phyſique d'avoir des enfans, par le moyen des œufs, puiſque du coſté droit l'air méme ne pouvoit pas ſortir par le pavillon ou l'extremité de la trompe, & que du coſté gauche le pavillon eſtoit attaché à la matrice par une membrane qu'il euſt fallu rompre pour l'en éloigner & l'aprocher du teſticule, qui eſtoit comme j'ay dit enfermée dans une poche formée du peritoine. Cependant cette femme avoit eu des enfans, & avant que de l'ouvrir, & ſans

ſoubçonner rien de ce que nous trouvâmes, nous le reconnûmes par des marques certaines. Madame la Marche Maiſtreſſe Sage Femme de l'Hoſtel-Dieu y étoit preſente. Elle a une capacité ſinguliere dans ſa Profeſſion, & beaucoup d'eſprit & de diſcernement pour toutes choſes. Je luy demandé ſa pensée ſur beaucoup de queſtions, touchant les marques de virginité; je voulus ſçavoir à quoy elle avoit connu d'abord, que cette femme que nous allions ouvrir, avoit eu des enfans. Elle me fit obſerver les plis du ventre, & comme je luy répliqué qu'il ſe pouvoit faire qu'elle euſt eſté hydropique, ou qu'elle eut eu le ventre enflé par d'autres cauſes que par la groſſeſſe, & que les meſmes plis

fuſſent reſtez. Pour me convaincre, elle me fit voir & à toute la compagnie, ce que les Sages-femmes appellent entr'elles le déchirement de la fourchete, qui eſt une dilaceration de l'entrée de l'orifice externe vers l'anus qui ſe fait toûjours à la ſortie du premier enfant, & qui par conſequent eſt une marque indubitable de l'accouchement qui a precedé. Je ne me ſoucie guere qu'on croye ou qu'on ne croye pas ce que je dis. J'aſſure en homme d'honneur qu'il eſt vrai, & que ce fait m'a tellement confirmé dans mon opinion que je croirois plûtoſt aux reveriës de l'Alcoran qu'au ſentiment que je refute. J'ay horreur du menſonge & du déguiſement en toutes choſes. Si j'écrivois ſur

la pratique de la Medecine, on devroit bien estimer mes Livres; car je n'enfermerois point sous des termes obscurs les remedes particuliers que je puis avoir, comme ont fait les Chymistes, & je ne donnerois pas comme les Galenistes des receptes inutiles. Avant que j'eusse l'usage de la Medecine, je pensois tout guerir en lisant leurs Livres: mais il s'en faut beaucoup que l'évenement n'ait répondu à mon attente, si je n'eusse trouvé par mon étude & mon application une autre maniere de traiter les malades que celle que nos Livres prescrivent, j'aurois assurément abandonné la Medecine.



REPONSE AUX raisons, par lesquelles le Sieur Galatheau prétend établir l'Empire de l'Homme sur tout l'Univers.

QUoy-que je n'aye point l'honneur de connoître Monsieur Galatheau, & qu'il n'y ait aucunes raisons qui m'engagent à menager sa reputation; Je souhaitterois pourtant qu'il ne m'eust point engagé par son Livre, à monstrer à tout le mon-

de la foibleſſe de ſes raiſonnements, & la faute qu'il a faite d'écrire ſur une matiere qu'il ne comprend pas. Comme il étoit à Paris, il eut mieux fait de me voir pour s'éclaircir de ſes difficultez, je luy aurois dit les choſes de tant de manieres que peut-eſtre, il les eut enfin entenduës. S'il en eut usé de la ſorte, il ſe ſeroit épargné quelques chagrins, & m'auroit exempté de la fatigue de répondre à un Ouvrage qui n'a point de ſuite. Cependant, il faut franchir le pas, & pour le payer des honneſtetez qu'il me fait au commencement de ſa diſſertation, chercher dans nôtre Langue les termes les plus doux pour exprimer les étranges égarements où il eſt tombé. J'ay lû & relû cent

fois son Livre pour voir si je pourrois y apporter quelque ordre, mais j'ay inutilement travaillé, & je suis obligé de le suivre page à page pour le refuter.

Si je n'estois amy de la paix, & que je ne fusse bien-aise d'éteindre les querelles que quelques-uns de mes Confreres m'ont forcé d'avoir avec eux, je prendrois un grand plaisir à retoucher les portraits qu'il en a faits. Mais je veux les passer sous silence, pour ne m'engager pas dans une seconde guerre. Je ne puis pourtant m'empescher de témoigner en passant la surprise où je suis, de voir que Mr Galatheau en faisant le portrait de Monsieur Blondel * ait fait son Oraison funebre, quoyqu'il soit grace à Dieu plein de vie & de santé.

*Il dit de luy Bene vixit quia bene latuit.

Je ne ſuis pas d'humeur à laiſſer de la ſorte le portrait qu'il fait de luy-meſme. Il s'encenſe agreablement, & s'aplaudiſt de l'addreſſe qu'il prétend avoir à diſſequer que perſonne ne peut luy conteſter comme il aſſure, parce qu'il a appris de Riolan, & qu'il a eu des conferences avec Stenon. Je ne ſçay ſi la conſequence qu'il tire eſt auſſi bonne qu'elle luy eſt favorable, mais ſupoſons que cela ſoit, peut-il ſur ce fondement s'établir comme il fait, l'Arbitre des differens de Monſieur Creſſé & de moy ? Ce n'eſt pas ſur le fait de la diſſection que nous avons eu nos diſputes, les queſtions que nous avons débatuës n'ont aucun raport avec l'addreſſe de diſſequer. Je ne puis compren-

dre avec quelle presomption il s'érige en juge, & je suis assuré que Monsieur Cressé ne le reçoit pas; encore qu'il décide en sa faveur.

Or pour faire voir qu'il n'a point les qualitez necessaires pour estre nôtre Arbitre, il faut faire observer qu'il n'a point compris nôtre different. Il entre en matiere par un contresens si estrange que je ne sçay comment un homme de son âge qui dit avoir tant étudié a pû y tomber. J'ay avancé, comme il raporte, que le sentiment que j'allois établir étoit tres conforme à la Religion; & pour monstrer que j'ay tort en cela, il dit, que personne ne peut se persuader que la doctrine Dépicure soit conforme à la Religion, & s'é-

tendant ſur cette matiere, il fait voir qu'elle y eſt fort opposée. En bonne foy devroit-on permettre à des gens d'écrire quand ils raiſonnent de la ſorte. Avant que d'établir mon opinion dans mon ſecond diſcours ; j'ay raporté celle Dépicure, & j'ay fait remarquer en termes exprés qu'elle eſt contraire à la Religion, je me plains dans mes reflexions de ceux qui m'attribuent les ſentimens de ce Philoſophe ; Cependant Monſieur Galatheau veut que mon opinion ſoit oposée à la Religion, parce que celle Dépicure y eſt contraire. Quelle confuſion ? Faut-il redire cent mille fois la meſme choſe, pour faire comprendre à des Docteurs de ſoixante ans ce que j'ay fait concevoir aiſément à de

jeunes gens de dix-huit ou vingt. Je ne ſuy touchant la maniere de raiſonner de l'uſage des parties, ny Galien, ny Ariſtote, ny Epicure. Aucun de ces Philoſophes ne s'accordent avec nôtre Religion. Et je ne ſçay pourquoy Monſieur Galatheau avance que la Philoſophie d'Ariſtote luy ſert de fondement. Comment ce Philoſophe avec ſon opinion de l'éternité du monde, peut-il s'accorder avec la Geneſe, & paſſer pour un Apoſtre ? Comment Galien de meſme paſſeroit-il pour un Pere de l'Egliſe avec ce qu'il a écrit contre les Livres de Moyſe ? Cependant ce ſont les moindres tiltres qu'ils meritent ſur les éloges de Monſieur Galatheau (*C'eſt entreprendre*, dit-il, *contre la Theologie Chre-*

ſtienne, de ne croire pas que la Philoſophie d'Ariſtote luy ſert de fondement? Qui ne ſçait que c'eſt à Platon & à Ariſtote qu'appartient la gloire d'avoir fourni des armes à tous les Peres de l'Egliſe pour la deffenſe de la Foy?) En verité on ne peut en dire davantage des Evangeliſtes ou des Apoſtres, & j'avois toûjours crû juſqu'ici que leurs Ecrits & ceux de l'Ancien Teſtament eſtoient les fondements de la Theologie Chreſtienne, & fourniſſoient des armes pour la défenſe de la Foy.

Je ne veux point faire une longue reflexion ſur ce qu'il dit des humeurs qu'Ariſtote a receuës en divers ſiecles. Mais je ne puis paſſer ſous ſilence le peu d'érudition qu'il a, & l'ignoran-

ce où il est des differentes fortunes qu'Aristote a courruës
P. 6. depuis le troisiéme siecle, dit-il, on n'en n'a vû pas un où ce Philosophe n'ait receu des marques d'honneur. Je dis au contraire jusqu'à la fin du douziéme siecle, la Philosophie d'Aristote à toûjours esté dans l'infamie parmi les Chrestiens. Tous les Peres & tous les Docteurs de l'Eglise l'ont considerée comme la source de toutes les Heresies, & de toutes les impietez. Il ne faut que lire le Livre de Monsieur de Launoy sur ce sujet.

lib. De varia Aristotelis fortuna.

Clement Alexandrin accuse Aristote d'avoir borné la providence de Dieu, & de

Usque ad lunam ejus definit providentiam deinde mun-

luy avoir ostée à l'égard des choses sublunaires, d'avoir crû méme que le monde estoit Dieu.

Tertulien se déchaîne contre sa Dialectique, & dit que S. Paul parle d'elle quand il avertist les Collossiens de prẽdre garde qu'on ne les trompe par une vaine Philosophie.

dum Deum esse existimat, *Inadmonitione ad gentiles.*

Miserum Aristotelem qui illis id est hæreticis Dialecticam instituit artificem struendi & destruẽdi versipellem in sententiis Coactam; in cõjecturis duram, in argumentis operariam contentionem, molestam etiam sibi ipsi omnia retractantem nequid omnino tractaverit. Hinc illæ fabulæ, & Genealogiæ interminabiles, & quæstiones infructuosæ & sermones serpentes velut Cancer a quibus nos Apostolus refrænans nominatim contestatur Philosophiam caveri oportere, scribens ad collossenses videte nequis vos circonveniat per Philosophiam & inanem seductionem. *lib.* de præscriptione hæreticorum. *c.* 7.

Origene dit que sa morale fait plus de cas que toute autre secte, des biens que les hommes estiment beaucoup, & par consequent elle les attache à des choses que le Christianisme ordonne de mépriser.

Peripatetica secta plusquam aliæ tribuit bonis quæ magni fiunt apud homines. *lib.* I. contra Celsum.

Lactance le met aurang de ceux qui ont nié la providence, & dit qu'au lieu que les Stoiciens ont atttibué la production des animaux à la sagesse de Dieu, Aristote au contraire, pour se délivrer de peine a assuré que le monde a toûjours esté, & qu'il durera toû-

ij. Maxime fuerunt in ea sententia qui esse providentiam negant nam stoici animantium fabricam divinæ solertiæ tribuunt. Aristoteles autem labore se ac molestia liberavit dicens semper mundum fuisse itaque

toûjours, & qu'ainsi les hommes & les autres choses qu'il contient n'ont point eu de commencement, & n'auront point de fin.

& humanum genus & cætera quæ in eo sunt initium non habere sed fuisse semper ac semper fore *l.* 2. cōtra gentiles. *c.* 11.

Eusebe de Cesarée accuse les Heretiques de son temps, de corrompre le sens de l'Ecriture par les subtilitez de la Philosophie d'Aristote.

Aristoteles & Theophrastus in summa habentur veneratione Galenum etiam fortasse nonnulli summe venerantur.

Hi ergo tum infidelium artibus ad erroris sui sententiam roborandam abutuntur tum solerti impiorū astutia & subtilitate simplicem ac sinceram divinarum scripturarum fidem adulterant *l.* 5. Historiæ Ecclesiasticæ. *c.* 27.

Epiphane reprend certains Heretiques d'avoir tout ſuccé le poiſon d'Ariſtote, & d'avoir pour le ſuivre & les autres Dialecticiens abandonné la douceur & l'humilité que Dieu recommande dans ſon Evangile.

Ariſtotelis virus omne in ſeipſis expreſſerunt & innocentem Spiritusſancti ſimplicitatem benegnitatemque reliqueruntmanſuetudine relicta calliditatem, potius amplexi ſunt ſeque ad Ariſtotelem & cæteros hujus mundi dialecticos accommodare maluerunt *l.* 2. *hæreſi.* 69.

Saint Jerôme aſſure que l'hereſie d'Arius puiſe ſes raiſons dans la ſource d'Ariſtote.

Accedit ad hoc quod Ariana Hæreſis magis cum ſapientia ſæculi facit & argumentationum rivos de fontibus Ariſtotelis mutuatur *in dialogo contra luciferanos* 3.

Saint Augustin reproche à Julien, contre qui il écrit, qu'il combat les Peres par les categories de ce Philosophe, & dans un autre Livre, il dit, que les saints Prelats de l'Eglise de Dieu ne se sont point rendus recommandables par les sciences de Platon, d'Aristote, ny de Zenon.

Quæ tibi argumenta succurent? Quæ Aristotelis Categoriæ quibus ut in nos velut artifex disputator insilias videri apetis elimatus *l.* 1. Contra Jul. *c.* 4.

Sanctos & in sancta Ecclesia, Illustres antistites Dei non Platonicis Aristotelicis & Zenonicis aliisque hujuscemodi Græcis vel Latinis verum omnes Sacris Litteris eruditos nominatim expressi *lib.* 2. contra Jul. *c.* 10.

Je n'aurois jamais fait si je voulois raporter de suite tous les plus illustres Peres & Docteurs de l'Eglise qui ont crû la Philosophie d'Aristote tres perni-

cieuſe & tres contraire à nôtre Religion. C'eſt pourquoy je veux finir cette matiere, en faiſant faire au Lecteur une reflexion de tres-grande conſequence.

Les Peres de l'Egliſe n'ont point crû qu'il faluſt ſe ſervir de Philoſophie pour établir la Religion, ny pour la défendre. Elle ne doit s'étendre qu'à l'explication des choſes naturelles, ſans s'éforcer de penetrer, & de faire concevoir les myſteres de la Religion, qui ſont incomprehenſibles. Comme elle n'a point aſſez de force pour les établir, elle en a encore moins pour les détruire ; & ainſi la Philoſophie & la Religion ſont deux choſes, dont les prin-

cipes ſont entierement diffe-rens.

Le premier pas pour devenir fidele & Chreſtien, eſt de croire ſans chercher de raiſon, le premier pas pour devenir Philoſophe, eſt de douter juſqu'à ce qu'on ait trouvé une raiſon évidente. C'eſt la doctrine que j'ay ſoûtenuë dans mes reflexions à la fin de mes diſcours Anatomiques : Je l'ay puiſée dans les Peres, & je m'étonne qu'on s'en eſt ſi fort éloigné dans les derniers ſiecles. Or pour monſtrer que je n'avance rien ſans bonne preuve, je veux ici raporter quelques-uns de leurs paſſages.

Num Aristotelis aut Chrysippi syllogismis opus est, ut eum perdiscamus qui ingenitus est, neque a seipso, neque ab alio genitum, nec priorem esse nec posteriorem seipso. Basilius *lib.* 1. contra Eunomium.

Basile Evesque de Capadoce reprend Eunomius de ce qu'il se sert des Syllogismes d'Aristote & de Chrysipe, & assure qu'on peut s'en passer facilement. Qu'est-il besoin, dit ce Pere, des Syllogismes d'Aristote ou de Chrysipe, pour aprendre que celuy qui n'est point engendré, n'a esté produit, ny par soy-méme ny par un autre, & qu'il n'est ny devant ny apres soy-méme.

Alias contrâ exiguo ingenio est &

Gregoire de Nazianze dit qu'il n'est

pas necessaire qu'un Chrestien ait un esprit sublime ; qu'au contraire, il ne sçait point les fleurs de Retorique, les sentences & les enigmes des Sages, les manieres de douter de Pyrrhon, les solutions des Syllogismes de Chrysipe, l'artifice des mechantes sciences d'Aristote, ny les præstiges de l'éloquence de Platon ; qui sont des pestes qui ont infecté l'Eglise, comparables aux playes que Dieu fist ressentir à l'Egypte.

lingua pauper nec verborum flexus & captiones novit, nec sapientum dicta & ænigmata, nec Pyrrhonis instantias aut assensus, retentiones aut oppositiones, nec Syllogismorum Chrysippi solutiones aut Pravum artium Aristotelicarum artificium, aut Platonicæ eloquentiæ præstigias, quæ velut ægyptiacæ quædam plagæ in Ecclesiam nostram irrepserunt.

Voyez dit S. Jean Chryſoſtome, quel danger il y a de commettre les choſes de la foy aux raiſons humaines, & non à la foy-meſme, & dans un autre Livre. Il n'y a rien de plus dangereux de ſous-mettre les choſes ſpirituelles aux raiſons humaines. Nous nous apellons fideles, parce qu'en mépriſant leur verité (aparente) nous nous élevons à la foy.

Vide quantum ſit periculum Res fidei permittere humanis rationibus & non fidei in pſalmos cap. cxv

Nihil pejus eſt quam humanis rationibus ſpiritualia ſubjicere. Ideo nos fideles apellamur ut humanarum cogitationum veritate cōtempta ad fidei altitudinem evadamus hom. xxiv. in Joannem.

Cet Argument eſt tortu, dit ſaint Jerôme contre les Pelagiens, & embaraſſe la ſimplicité de l'Egliſe dans

Hæc argumentatio eſt tortuoſa Eccleſiaſticam ſimplicitatem inter Philoſo-

dans les buissons des Philosophes. Quel raport ou quel commerce d'Aristote avec S. Paul, ou de Platon avec saint Pierre ? Et dans un autre endroit, ta dispute ne vient point de la source de la verité ny de la simplicité Chrestienne, mais des minuties, & de l'artifice des Philosophes.

Ce mesme Auteur dans un autre Livre, dit en parlant à celuy contre qui il écrit, abandonne je te prie les arguments des Philosophes, & parle avec la simplicité Chre-

phorum spineta concludens. Quid Aristoteli & Paulo ? Quid Platoni & Petro. l. 1. contra Pelagianos.

Disputatio tua non ex fontibus veritatis & Christiana simplicitate sed ex Philosophorum minutiis & artè descendit.

Oro te ut Philosophorum argumētatione deposita Christiana mecum simplicitate loquaris si tamen dialecticos non sequeris sed piscatores; adver-

stienne, si tu n'aime mieux suivre les Dialecticiens que les pescheurs. Et contre Heluidius nous ne cherchons point les fleurs de Rhetorique, ny les piéges des Dialecticiens, ny les embaras d'Aristote. Il faut se servir des paroles méme de l'Ecriture.

sus lucifera-nos.

Non Rhetorici Campum desideramus eloquij non dialecticorũ tendiculas nec Aristotelis spineta conquirimus, ipsa scripturarum verba ponenda sunt.

Tu pense estre bien sçavant, avec ta Dialectique, dit saint Augustin à Julian, contre qui il écrit, ce n'est pas Aristote dont tu sçais folement les Categories, mais saint Paul qui dit que par un seul homme le pe-

Magnum aliquid te Dialectica docuit &c. Non enim Aristoteles cujus Categorias insipienter sapis sed Apostolus dicit per unum hominẽ peccatum intravit in mundũ l. 5. contra Ju-

ché eſt entré dans le monde.

lianum c. 4.

L'aſſemblée des Eveſques de Pont s'exprime ainſi dans une lettre, nous vous avons parlé en peu de mots comme des Peſcheurs, & non pas à la maniere des Partiſans d'Ariſtote.

Hæc breviviter piſcatorie & nõ Ariſtotelice ſuggeſſimus. In epiſtola ad Leonẽ Thracem imp. parte 3. Calchedonenſis Cõcilij cap. 52.

Il eſt donc vrai, ſuivant le ſentiment des Peres, que, la Religion & la Philoſophie, ne doivent point avoir de commerce; que la raiſon des hommes toûjours foible & douteuſe ne doit point ſervir pour établir la foy, mais qu'il faut avoir recours à l'Ecriture Sainte, qui ſeule en contient les fondements.

Je sçai qu'on peut trouver des Peres de l'Eglise qui se sont servis des raisonnements des Philosophes, mais si l'on prend garde comme ils s'en servent, on trouvera que c'est pour détruire les erreurs des Payens, & renverser leurs Divinitez par leurs propres Principes, sans qu'ils ayent jamais pretendu élever ny affermir la Foy sur ces fondements. Quand donc Monsieur Galatheau fait un parallele de la Philosophie de Platon & d'Aristote, avec celle d'Epicure pour ce qui regarde la foy, il ne sçait ce qu'il dit; puisque toutes les Philosophies des Payens ont de tres-grandes contrarietez avec la Foy. Sur tout celle d'Aristote en a d'infinies, comme on peut aisément le remarquer dans

le recueil qu'en a fait Patricius qui professoit la Philosophie à Rome, sous le Pontificat de Gregoire XIV. Et dans la reflexion qu'on peut faire sur Pomponace Vaninus, & tous les Athées des derniers temps qui ont tous esté sectateurs d'Aristote.

Depuis, tous les Docteurs que j'ay citez, & plusieurs autres qui sont venus dans la suite des siécles, & ont detesté la doctrine d'Aristote, comme pernicieuse; Il y eut au commencement du douziéme siecle un Concile Provincial assemblé à Paris, qui commanda de brûler tous les Livres d'Aristote qu'on y enseignoit, & défendit à tout le monde, sous peine d'excommunication, de les écrire ou de les lire, parce qu'ils avoient donné oc-

casion à l'heresie d'Almaricus, & qu'ils étoient capables d'en faire naistre encore de nouvelles. Voilà qu'el fut l'honneur que l'on rendit en ce temps-là à l'Apostre de Monsieur Galatheau, qu'il prétend avoir esté le maistre des Chrestiens de tous les siecles, & en avoir esté toûjours honoré depuis le troisiéme.

In diebus illis legebantur libelli quidam de Aristotele ut dicebantur compositi qui docebant Metaphysicam delatis de novo à Constãtinopoli, & A græco in Latinum translati qui quoniam non solũ hæresi sententiis subtilibus prebebãt occasionem Immo & aliis nondum inventis præbere poterant jussi sunt omnes Comburi & sub pœna excommunicationis cautum est in eodem Concilio, nequis eos de cætero scribere & legere præsumeret vel quocumque modo habere. Rigordus in vita Philippi Augusti.

Environ six ans apres ce Concile, le Legat du Pape qui re-

forma l'Université de Paris, s'éloignant un peu du sentiment des Peres & du Concile, permist qu'on enseignast la Logique d'Aristote; mais il reïtera les deffenses de lire sa Physique, ny sa Metaphysique.

Seize ans apres, Gregoire IX. fit encor deffenses, sous peine d'excommunication, de lire les mesmes Livres, jusqu'à ce qu'on les eust examinez, & qu'on les eust purgez de toutes leurs erreurs.

Peu à peu les autres Livres furent receus : mais il faut remarquer que ceux que Monsieur Galatheau loüe davantage ont eu beaucoup plus de peine à estre introduits que les autres, tant il est sçavant dans l'histoire, & capable d'un juste discernement.

Les Cardinaux qui de temps en temps, ſous l'autorité des Papes, ont reformé l'Univerſité de paris, ont peu à peu fait enſeigner tous les Livres d'Ariſtote; de façon, que malgré tous les efforts de ceux qui tenoient le parti des Peres & du Concile dont j'ai parlé, la Philoſophie d'Ariſtote à non ſeulement eſté permiſe; mais elle eſtoit ſi abſolument maiſtreſſe dans le dernier ſiecle, & au commencement de celui-cy, que pour elle on a banni toutes les autres; & comme au temps des ſaints Peres, dans la pureté du Chriſtianiſme, on la déteſtoit comme pernicieuſe; dans ces derniers temps on la reverée juſqu'à l'Idolâtrie: Et la chaleur de ſes Partiſans a eſté ſi exceſſive, que

pour vanger l'injure qu'on avoit faite autrefois aux Livres d'Aristote en les brûlant, ils auroient s'ils eussent pû, fait brûler les hommes mesme qui enseignoient une autre doctrine; du moins il est certain, que pour adoucir leur importune fureur, on a esté obligé de bannir quelques-uns de leurs adversaires, & de deffendre d'enseigner une autre doctrine, à peine de la vie. Estrange changemant, capable de surprendre tous ceux qui n'ont pas remarqué dans les diverses histoires de tous les peuples, les grands changements qui sont arrivez de temps en temps dans leurs Religions, dans leurs mœurs, dans leur maniere de gouvernement, dans leur doctrine, dans leur fortune, en un mot dans toutes choses.

Monsieur Galatheau ne s'est souvenu que de ce dernier siecle, ou Aristote a esté honoré, & par une figure de Rethorique jusqu'ici inoüie dans l'histoire, il a fait remonter cet honneur jusqu'au troisiéme. J'aurois passé sous silence cette grossiere erreur, si je n'avois envie de donner à son portrait tous les traits necessaires ; mais comme il a commencé de se peindre, je veux l'achever, sans pourtant chercher d'autres couleurs que celles qu'il m'a fournies dans son Livre.

Mais quand ce qu'il dit du prétendu honneur qu'on a fait à Aristote seroit vray, sa Philosophie n'en vaudroit pas mieux. Tous les honneurs que mille peuples divers rendent à Ma-

homet, ne font pas sa religion meilleure. Comme en fait de Religion, on doit se regler sur la sainte Ecriture, sans prendre garde au nombre des Sectateurs; en fait de Philosophie, on doit se regler sur la raison & sur l'experience, sans conter les partisans de chaque secte. Nous sommes maintenant dans un temps où il est permis à chaque Philosophe de dire sa pensée, quand elle n'est point contraire à la Religion ny au bien de l'Estat: le party d'Aristote est affoibly, il n'a plus que de maigres honneurs dans les Colleges: s'il étoit encor dans sa vigueur, je n'aurois pas eu l'imprudence d'écrire ny de m'exposer à la fureur de gens qui voilent leurs emportements en des choses indif-

ferentes, d'un faux zele de religion. Je loüe un homme qui ſe ſacrifie pour la deffenſe de la Foy, parce qu'apres ſa mort il en eſpere la récompenſe. Mais je ne puis excuſer la folie de ceux qui s'expoſent à des peines pour ſoûtenir une opinion, puiſqu'il n'y a point de Paradis particulier pour les Martyrs de Philoſophie, & qu'en parlant comme les autres quand on y eſt forcé, on a toûjours la liberté de penſer comme l'on veut.

Monſieur Galatheau apres avoir donné à Ariſtote des loüanges qui ne ſervoient de rien à ſon ſujet, ſemble vouloir entrer en matiere, mais d'une maniere ſi embroüillée, qu'en verité j'ay peine à l'éclaircir avec toute l'application que j'y apporte. Il

demande par quels avantages les animaux peuvent contrebalancer ceux que l'homme à receus dans la grace du second Adam. A quel propos fait-il cette question ? Ay-je jamais comparé l'homme en grace avec les animaux : qui ne sçait que tous les avantages des animaux unis ensemble, ne sont point comparables au moindre de ceux que l'homme retire de la grace. Quand j'ay fait un parallele de l'homme & des animaux, je l'ay consideré en Philosophe avec ses avantages & ses deffauts naturels, & c'est en cet estat que je l'ay dépoüillé du tiltre de maistre de l'Univers. Je sçay que l'homme ne s'est jamais trouvé dans un estat purement naturel à l'égard de l'ame ; nos premiers

parens furent produits en grace, & tous leurs décendans ſont nez dans le peché : Mais Dieu pouvoit produire l'homme avec les ſeules qualitez attachées à ſa nature, ſans qu'il fuſt abſolument neceſſaire qu'il fuſt en eſtat de grace, ou en eſtat de peché comme les Theologiens en demeurent d'accord. Or il eſt à preſent dans cet eſtat, pour ce qui regarde les choſes purement naturelles d'autant que par ſon peché, il eſt décheu des avantages que Dieu luy avoit accordés par grace en le formant ; & à perdu par ſa déſobeïſſance l'exemption de la mort & des ſouffrances qui luy arrivent de la part des principes qui le compoſent, ou des autres corps de l'Univers. Monſieur Galatheau ne

peut comprendre, dit-il, en plusieurs lieux ce que j'entens par pure grace, il faut donc luy expliquer pour tascher de luy faire concevoir.

On ne peut douter que toutes les perfections qui sont dans l'homme ne viennent de Dieu; puisqu'il en est l'autheur. Elles ne sont pourtant pas toutes de pures graces, il y en a sans lesquelles l'homme ne pouvoit absolument estre, comme sont celles d'avoir un corps & une ame. Il y en a sans lesquelles il pouvoit absolument estre, mais qu'il devoit pourtant avoir, pour estre accompli dans sa nature, conformément à l'idée que Dieu en a; comme d'avoir deux yeux, deux pieds, &c. Ces perfections dans l'opinion des Theologiens

& des Philoſophes ne doivent point eſtre appellées de pures graces : mais les avantages ſans leſquels l'homme peut-eſtre accompli dans ſa nature, comme le pouvoir d'exciter les vents, ou de les appaiſer. De marcher ſurement parmi des Lions & des Tigres, comme parmi des moutons, de calmer les flots d'une mer agitée, de diviſer ſes eaux & paſſer au travers ſans en eſtre ſubmergé : de faire changer de place aux élements, d'eſteindre le Soleil, d'obſcurcir la Lune & les Eſtoiles ſuivant ſon vouloir. Ces perfeᶜtions, dis-je, ſeroient de pures graces, abſolument independantes de la nature de l'homme qui le rendroient, s'il les avoit, maiſtre de l'Univers. Voilà

donc

la diſtinction qu'il faut faire ; Si Monſieur Galatheau la conçoit, toutes ſes difficultez ſont levées; s'il ne l'a comprend pas, je prie Dieu qu'il diſſipe par une pure grace les tenebres de ſon eſprit, & qu'il luy face entendre. Aſſurément, je ne puis parler plus clairement que j'ay fait dans mes reflexions : J'ay honte pour la nature humaine, qu'elle ait des ſujets de ſi dure conception, & qu'il faille trouver des raiſons pour leur perſuader, ce qu'ils voyent devant leurs yeux, & ce qu'ils reſſentent en eux-meſmes. Cependant, puiſque j'y ſuis contraint, j'aporteray de ſi fortes preuves, que j'aurois lieu d'eſperer ſans l'amour propre qui aveugle tout le monde ; qu'un jour la poſterité s'é-

tonneroit qu'il y euſt eu des hommes aſſez inſenſez, pour ſe croire maiſtres de l'Univers, & qui euſſent pensé poſſeder un ſi chimerique Empire.

Je ne puis me reſoudre à me ſervir de l'eſtrange maniere de parler de Monſieur Galatheau, ny à reciter les termes de Dialectique qu'il employe mal à propos. Je me contenteray de donner à ſes pensées tout le jour & toute la force qu'elles peuvent avoir. L'homme, dit-il, a eſté fait à l'Image de Dieu; cette Image, ſuivant les ſaints Peres, conſiſte dans la Juſtice, qui ſoûmet les paſſions à la raiſon, & la raiſon à Dieu, & dans l'Empire & l'autorité derivée du tout Puiſſant pour la domination des Creatures. Par con-

P. 10. & ſuivantes

ſequent l'homme, ſuivant les ſaints Peres, eſt le maiſtre des Creatures : s'il avoit diſposé ſon argument de la ſorte, il euſt eſté tolerable, quoy qu'il n'euſt pû rien conclure; car ſuposé ce qu'il dit de l'opinion des Saints Peres, qui ſont bien embaraſſez à expliquer enquoy conſiſte cette Image ou reſſemblance. Je demande à Monſieur Galatheau, & à tous ceux de ſon party, s'il entend parler de l'homme en general, ou d'Adam le premier de tous. S'il entend parler de l'homme en general, ſa propoſition eſt fauſſe, car l'homme en general ne fut pas produit, mais Adam. Et s'il ſe contente de dire, qu'il entend Adam, comme il doit l'entendre, comment d'une propoſition particuliere

peut-il tirer une conſequence generale ? Maintenant ſi cette reſſemblance de l'homme avec Dieu conſiſtoit en ce qu'il dit, elle a eſté effacée par ſon peché, puiſqu'apres avoir peché, il n'a plus eu cette juſtice qui ſoûmet les paſſions à la raiſon, & la raiſon à Dieu, & que cette ſoûmiſſion ne s'obtient qu'avec une grace efficace. Il a encore beaucoup moins conſervé l'autorité ou l'Empire ſur les Creatures.

Il veut ce ſemble confirmer ſon raiſonnement, quand il dit que la nature humaine a eſté plus élevée dans la grace du ſecond Adam, qu'elle n'a eſté abaiſſée dans la chute du premier. Cela eſt vrai, pour ce qui regarde les avantages ſurnaturels qui viennent de la grace

ſanctifiante, mais non pas pour ce qui regarde les avantages naturels ; car nous ne ſommes pas exempts des maladies & de la mort dans la grace du ſecond Adam, comme on l'eut eſté dans celle du premier.

Je comprens bien par les écrits de Monſieur Galatheau qu'il ne ſçait pas aſſez de Theologie pour entendre ceci ; c'eſt pourquoy je veux l'expliquer en ſa faveur, pour ne laiſſer, ſi je puis, aucune obſcurité dans ce que j'avance. On doit diviſer les avantages que Dieu peut donner à l'homme au deſſus de ſa nature en grace ſanctifiante, & grace que j'apelleray faveur. La grace ſanctifiante apellée par des Theologiens *Gratia gratum faciens*, nettoye l'homme de pe-

ché, & le rend agreable à Dieu. La grace que j'apelle faveur est un avantage qui ne luy est point dû selon sa nature, comme le pouvoir de faire des miracles, l'exemption du froid & du chaud, des maladies & de la mort. Cette grace est apellée par les Theologiens *Gratia gratis data*, & se peut rencontrer dans un homme qui est en estat de peché. Or il est certain que la grace sanctifiante est plus abondante dans l'estat ou nous sommes que dans celuy ou estoit Adam ; mais pour les graces que j'apelle faveurs, elles ont esté perduës pour le commun des hommes par le peché. L'Empire de l'homme sur l'Univers est de ce genre, & par consequent il n'est plus. En effet, puisque nous sommes tous

décendus d'Adam selon la chair, il est juste que nous ressentions les defauts ou le corps est sujet : Et comme nous sommes spirituellement engendrez par le second Adam. Nous participons aux biens de sa grace, quand nous nous rendons dignes d'estre ses enfants. Je demande pardon aux Theologiens, si j'entre sur leurs terres, ce n'est pas pour les désoler, mais je suis forcé d'aller par ou l'on me mene.

Je ne m'arresteray pas à faire observer toutes les fautes qui se rencontrent dans la dissertation de Monsieur Galatheau. Je parleray seulement de celles où il paroist quelque ombre de raisonnement. L'Homme, dit-il, fut creé maistre des animaux

comme on le voit dans la Geneſe, & cette propoſition peut-eſtre changée, en diſant le maiſtre crée des animaux eſt l'homme, donc l'homme eſt le maiſtre des animaux. En verité c'eſt avec peine que je fais voir les contradictions de Monſieur Galatheau, avec la raiſon & avec ſoy-meſme. L'Homme, c'eſt à dire Adam, fut creé maiſtre des animaux donc l'homme en general eſt le maiſtre des animaux, voilà un habile Logicien. Sans m'arreſter à monſtrer les défauts ſurprenants, de ce raiſonnement en marquant les regles des Syllogiſmes, qui ne ſont pas entenduës de tout le monde; J'aime mieux par une comparaiſon inconteſtable le rendre ridicule. L'Homme fut creé blond de che-

chevelure, donc universellement l'homme est blond ; Seroit-ce bien conclure ! Monsieur Galatheau raisonne de mesme ; car comme l'homme peut-estre blond & ne l'estre pas, il peut aussi estre maistre des animaux, & ne l'estre pas. Il n'est pas mieux d'accord avec soy-mesme qu'avec la raison ; puisque dans la page 13. il avoüe l'5. que l'Empire, dont il s'agist est au dessus de la nature de l'homme, & l. 27. Il conclut qu'il est inseparablement joint à sa nature. Millefois j'abandonne ma plume pour ne m'occuper pas inutilement à refuter des écrits qui se détruisent d'eux-mesmes. Cependant je la reprends quand je fais reflexion sur le nombre des esprits du caractere de Mon-

ſieur Galatheau, qui luy ont aplaudi dans ſes raiſonnements, & ont crû que je ne pourrois y répondre.

P.14. Il s'étonne de ce que je dis, que la grace dont Dieu favoriſa Adam en le faiſant maiſtre des animaux, eſtoit au deſſus de ſa nature, & contraire à celle des animaux. Quel ſujet d'eſtonnement, puiſque ſelon la nature l'homme n'a point d'autre empire ſur eux que celuy que luy donne la force où l'adreſſe qui eſt un avantage commun aux animaux à proportion qu'ils ont plus de ces deux qualitez. Ils ne ſont point naturellement ſoûmis à la domination de l'homme, & ainſi quand par la grace que Dieu fiſt à Adam, ils luy furent ſoûmis, cette ſoûmiſſion

eſtoit contraire à leur nature comme la domination eſtoit au deſſus de celle d'Adam. Ils ne ſont pas faits, dit-il, pour dominer l'homme, & par conſequent ils ſont faits pour luy obeïr : Admirable conſequence digne de l'eſprit de Monſieur Galatheau. Ils ne doivent naturellement ny obeïr à l'homme ny luy commander. Ils agiſſent à ſon égard à proportion de la force où de l'adreſſe qu'ils ont quand ils ſont plus foibles que luy, & qu'ils n'ont point d'addreſſe pour éviter ſes mains. Ils luy obeïſſent comme font les brebis ; quand ils ſont plus forts comme les Lions, les Ours, & les Tigres. Ils le dominent, & s'ils le trouvent ſeul, ſans aucun reſpect, pour Sa Majeſté, ils le

déchirent & le dévorent.

Monsieur Galatheau ne sçauroit comprendre pourquoy je dis que nos premiers parens aprés leur peché retomberent dans les foiblesses de leur nature, & que ces foiblesses furent les peines & les suites du peché. Il n'y a pourtant rien en ceci que de tres facile à concevoir. Adam & Eve estoient naturellement sujets aux foiblesses que nous ressentons. Dieu en les produisant les en exempta par grace. Il les menaça qu'ils perdroient cette grace s'ils luy désobeïssoient; ils luy désobeïrent, ils perdirent cette grace, & retomberent dans leurs foiblesses naturelles, qui furent pourtant en ce cas des suites du peché; parce que s'ils ne fussent point

dévenus criminels, ils en eussent esté exempts par faveur. Et pour dire qu'ils retomberent, il n'est pas necessaire qu'ils y eussent déja tombé, il suffit que naturellement ils dussent estre en cet état. Il n'est pas necessaire non plus que dans quelque instant avant la grace, ils ayent esté dans un estat purement naturel ; il suffit que par abstraction on puisse les y considerer ; ce qui ne devroit pas estre difficile à Monsieur Galatheau qui veut paroistre bon Logicien.

Mais comme une comparaison peut servir à faire comprendre aux foibles genies ce qu'on veut leur faire concevoir. Je veux en aporter une. Un Seigneur à une femme esclave qui est grosse, son enfant de droict

doit naiſtre eſclave, le Seigneur, cependant, par grace affranchit cet enfant à condition qu'il obſervera un commandement qu'il ſe reſerve de luy faire dans le temps qu'il aura l'uſage de raiſon. Cet eſclave né de droict, & affranchy en naiſſant reçoit le commandement de ſon Seigneur, il ne l'execute point, au contraire il déſobeiſt; il retombe par ſa déſobeïſſance dans l'eſclavage ou de droict il devoit naiſtre. Et les peines de cet eſclavage ſont des ſuites de ſa déſobeïſſance, quoyque de droict il d'euſt les ſouffrir. Tous les enfants qui naiſſent de luy ſont eſclaves de meſme, & ſouffrent les peines de l'eſclavage plus ou moins ſuivant qu'ils ſont appliquez à des travaux plus ou moins

difficiles, comme il fust arrivé, si ce Seigneur n'eust point affranchy son esclave en naissant. Ces peines pourtant sont des suites du peché de leur pere qui les auroit exemptez avec luy de l'esclavage s'il n'eust pas désobey à son Seigneur. Dieu est le Seigneur, Adam l'esclave né selon le droict de la nature, de toutes les foiblesses qui y sont necessairement attachées, mais affranchy en naissant par une pure grace de Dieu de toutes ses infirmitez, comme des douleurs des maladies, de la mort ; les décendans de l'esclave sont tous les hommes qui endurent les peines de l'esclavage plus ou moins rudes comme ils eussent fait si Adam n'eust point esté affranchy en naissant. Si Mr

Galatheau ne comprend cela que le Ciel l'illumine.

Pour démonstrer que l'homme n'a point perdu par le peché l'Empire sur tout l'Univers, il cite deux passages de la Sainte Ecriture qu'il dit estre formels, & qu'il appelle des preuves victorieuses. Ce sont en effet les moins méchantes raisons qu'il ait employées pour établir son opinion & combattre la mienne.

Quid est homo, quod memor es ejus? aut Filius Hominis quoniam visitas eum? Minuisti eũ Paulo minus ab Angelis.

Le premier est tiré du huitiéme Pseaume de David. Qu'est-ce, dit ce Prophete, que l'homme dont vous vous souvenez, & que le Fils de l'Homme que vous visitez, vous l'avez fait un peu

moindre que les Anges, vous l'avez couronné d'honneur & de gloire, & l'avez fait le maistre des ouvrages de vos mains. Vous avez mis toutes choses sous ses pieds, les brebis, les bœufs, les troupeaux, les oiseaux du Ciel, & les poissons de la Mer. Or David n'auroit pas remercié Dieu comme il fait d'une faveur que l'homme auroit perduë. Il faut donc que cet avantage luy soit encor resté apres le peché.

Gloria & honore Coronasti eum & Constituisti eum super opera manuum tuarum. Omnia subjecisti sub pedibus ejus oves & boves universas insuper & pecora campi volucres Cæli & pisces maris qui perambulant semitas maris.

Cette authorité avoit esté proposée par quelques-uns de nos

Docteurs, & ils en ont donné je pense le memoire à Monsieur Galatheau, où du moins tous ensemble avoient entendu chanter ce Pseaume à l'Eglise; Car s'ils avoient étudié la Ste Ecriture ils n'auroient pas fait cette objection. David ne parle pas toûjours dans ses Pseaumes de choses déja arrivées; C'estoit un Prophete, qui en bien des endroits a parlé des avantages que le Fils de Dieu devoit avoir, & le passage que Monsieur Galatheau raporte est un de ceux-là. Ces glorieux avantages que Dieu a donnez au Fils de l'Homme n'ont pas esté accordés à l'homme en general, mais à Jesus-Christ; & Monsieur Galatheau sera heretique s'il ne croit ce que je dis,

apres la preuve inconteſtable que je vas en donner. Saint Paul l'explique de la ſorte en deux endroits. C'eſt je croy un Interprete recevable. Il parle ainſi de Jeſus-Chriſt aux Corintiens. Il faut qu'il ait abatu ſes ennemis ſous ſes pieds, & la mort eſt le dernier qu'il doit détruire ; car il eſt dit de luy que Dieu luy a mis toutes choſes ſous les pieds.

Oportet autem illum regnare donec ponat omnes inimicos ſub pedibus ejus novissima autem inimica deſtruetur mors omnia enim ſubjecit ſub pedibus ejus. Ad Corinthios epla c. xv.

Le ſecond endroit de S. Paul, beaucoup plus formel & qui efface entierement tous les doutes qu'on pourroit avoir ſur ce ſujet, eſt dans l'Epiſtre aux

Non enim Angelis ſubjecit Deus orbem terræ futurum de quo loquimur. Teſtatus eſt autem inquodam locoquis dicens : quid

Hebreux ch. 2. où il parle de la sorte. Dieu n'a point soûmis aux Anges le monde dont nous parlons, & quelqu'un a dit en un certain endroit, qu'est-ce que l'homme dont vous vous souvenez, & le fils de l'homme que vous visitez? Vous l'avez fait un peu moindre que les Anges, vous l'avez couronné d'honneur & de gloire, & l'avez étably le maître des ouvrages de vos mains. Vous avez tout mis sous ces pieds, & de ce que il luy a soûmis toutes choses, il s'en-

est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum? Minuisti eum Paulominꝰ ab Angelis gloria & honore Coronasti eũ & constituisti eum super opera manuum tuarum. Omnia subjecisti sub pedibus ejus, in eo enim quod omnia ei subiecit nihil dimisit nõ subiectum ei. Eum autem qui modico quam Angeli minoratus est videmus Jesum propter Passionẽmortis gloria &

ſuit qu'il n'y a rien honore coro-
qui ne luy ſoit ſoû- natum.
mis. Or nous voyons que c'eſt Jeſus qui a eſté fait moindre que les Anges, & qui a eſté couronné d'honneur & de gloire, à cauſe de la mort qu'il a ſoufferte.

Cette explication ne ſouffre point de replique ; c'eſt ainſi qu'il faut chercher le ſens des paſſages obſcurs de l'Ecriture dans d'autres qui les éclairciſſent, & ne s'arreſter pas aux vaines ſubtilitez de la Dialectique d'Ariſtote, qui eſt un crime que les peres reprochent à tous les heretiques. Or il eſt certain que Jeſus-Chriſt eſtant ſur la terre a donné de ſenſibles mar-

ques des avantages que David luy attribue, puiſque ſans peine il a pû donner la vuë aux aveugles, la parole aux muets, le mouvement aux Paralitiques, & meſme la vie aux morts. Il a eu le pouvoir de marcher ſur les eaux, d'exciter & calmer des tempeſtes, d'obſcurcir le Soleil en mourant, en un mot de diſpoſer de toutes les Creatures. Ce ſont là les vrais caracteres d'un maiſtre de l'Univers, dont on ne trouve aucuns veſtiges dans le commun des hommes.

Terror veſterac tremor ſit ſuper cuncta animalia terræ & ſuper omnes volucres Cœli cũ univerſis quæ

Le ſecond paſſage de l'Ecriture que Mr Galatheau raporte cõtre mon opinion, eſt tiré du neuviéme chapitre de la Geneſe, où

Dieu dit à Noé ; que tous les animaux de la terre & tous les oiseaux du Ciel vous craignent & tremblent devant vous, tous les poissons de la mer vous sont mis entre les mains ; & par consequent, dit Monsieur Galatheau, l'Empire sur les animaux fut encore conservé à l'homme apres son peché ; assurement en cet endroit, il laissa choir ses lunettes & ne put lire davantage ; car s'il eust continué, il eust trouvé immediatement apres la solution de la difficulté.

moventur super terram omnes pisces maris manui vestræ traditi sunt.

Et omne quod movetur & vivit erit vobis in cibum quasi olera virentia tradidi vobis omnia, excepto quod carnem cum sanguine non comedetis.

Voici ce qui suit ; & tout ce qui remuë & à vie vous servira d'aliment. Je vous les ay tous donnez, comme les herbes verdoyantes, excepté que vous ne mangerez point la chair avec le sang. Il est aisé de voir par-là que ce n'est qu'une permission de manger des animaux que Dieu accorda aux hommes apres le déluge ce qui leur estoit défendu auparavant. Si Monsieur Galatheau avoit lû l'argument de ce Chapitre, il l'auroit d'abord reconnu, voici

ci comme il commence. Dieu benist Noé & ses fils, & leur permet de manger tous les animaux, avec les poissons, excepté qu'il leur en défend le sang.

Deus Noé ac filiis ejus benedicit cũctaque animantia in cidum tribuit prohibito tamen illis sanguine Genes. c. 9.

Voilà ce me semble les preuves victorieuses de Monsieur Galatheau assez bien vaincuës; je ne dis pas ceci pour l'insulter. Ces sortes de gens me font plus de pitié qu'ils ne me donnent de colere. Oüy, sincerement je vois avec un sentiment de compassion un homme qui a passé sa vie à étudier, sans avoir profité. Si dans une republique on faisoit choix de ceux qui ont l'esprit propre pour les Sciences,

& qu'on obligeast les autres à s'apliquer à autre chose suivant la disposition de leur esprit & de leurs corps; au lieu de quantité de gens à qui les Livres gastent l'esprit, nous aurions un grand nombre d'habiles ouvriers ou de bons laboureurs.

Monsieur Galatheau cherche encor d'autres raisons dans la Sainte Ecriture pour monstrer que l'Empire sur les animaux fut encore conservé à l'homme apres son peché : mais le plus serieux où mesme le plus chagrin Philosophe ne pourroit s'empescher d'en rire. Cain, dit-il, estoit laboureur, Abel gardoit les brebis, quelle plus grande marque de domination! quelle plus grande extravagance de raisonner de la sorte ? Quelle

neceſſité y avoit-il qu'Abel gardaſt les brebis, s'il eſtoit le maiſtre de tous les animaux, il n'avoit qu'a deffendre aux loups de les manger, & à elles de s'égarer. Ces animaux euſſent exécuté ſon commandement par droict de nature, ſans qu'il eut eſté contraint d'uſer de force ou d'adreſſe pour ſe faire obeïr. Que fut devenu Adam, pourſuit-il apres ſon peché, s'il n'euſt pas eſté le maiſtre des tigres & des Lions eſtant ſans retraite aſſurée & ſans armes pour ſe deffendre. La Sainte Ecriture m'aprend qu'ils ne l'ont pas devoré, mais je ſçay bien auſſi qu'ils n'en ont pas eſté empeſchez par ſon Sceptre ny par ſa Couronne. Car Adam apres ſon peché n'avoit pas plus d'empire ſur les

les lions & sur les Tigres que Monsieur galatheau en a maintenant : Cependant s'il estoit exposé sans armes à leur fureur comme Adam l'eust pû estre s'il eust esté parmi eux, je ne pense pas qu'ils épargnassent sa Majesté : Je ne croi pas mesme qu'il voulust s'y fier avec les victorieuses preuves qu'il a de son tiltre de Roy & de maistre des animaux.

P. 20. Il me fait dire que les causes de la domination sont la force & l'adresse, & conjecture que c'est dans le dessein de persuader qu'elles conviennent beaucoup mieux aux animaux qu'à l'homme. Je ne sçay d'où vient qu'il se mesle de deviner mes pensées, & qu'il ne comprend pas mes écrits. Je n'ay jamais

eu le deſſein de mettre l'homme au deſſous des animaux, ny de le faire leur vaſſal. J'ay voulu faire remarquer la loy generale de la nature qui s'obſerve dans tous les animaux. Le foible eſt ſoûmis au plus fort, ſi l'adreſſe du foible ne peut éviter la puiſſance du plus fort: C'eſt ainſi que quelques animaux ont domination ſur les autres, ſi du moins cela ſe doit appeller domination. Quand des lions ou des tigres en fureur rencontrent un homme qui ne ſe prend point garde, ils le déchirent & le devorent. Si pluſieurs hommes vont à deſſein chercher un lion & luy tendre des embuſches ils peuvent par leur adreſſe le prendre ou le tuer, & ces actions des animaux de

differentes especes les uns contre les autres, se rencontrent aussi dans ceux de mesme espece. Les chiens s'entremordent, les taureaux se heurtent, les hommes s'entretuent. Ce n'est pas là ce qu'on appelle avoir la domination ou l'empire. Tout ce que Monsieur Galatheau avance pour prouver l'empire de l'homme sur les animaux, prouve l'empire de l'homme sur l'homme mesme. Comme il peut faire par force que les plus foibles animaux, tels que sont les brebis ou les plus stupides quoyque plus forts, comme les bœufs, marchent où il veut les conduire, comme il peut aprivoiser un chien par carresses, dompter par adresse un cheval, enchaisner par finesse un lion.

Un homme peut de mesme en assujetir un autre plus foible ou plus stupide, apprivoiser un plus farouche, & enchaisner un furieux. Cependant on ne dit pas pour cela qu'un homme naisse maistre de l'autre, ny qu'il ait par le droict naturel empire sur luy, Monsieur Galatheau ne sçait pas enquoy consiste le tiltre de maistre ou de Roy. Un homme est censé Roy ou Seigneur des autres, quand ils luy obeïssent à cause du respect qu'ils ont pour sa personne, & pour le caractere de Roy qu'il a par l'élection des peuples ou par le droict de sa naïssance, sans qu'il soit toûjours obligé, pour se faire obeïr d'employer les châtimens où les récompenses. Si l'homme estoit maistre des animaux par un

droict naturel, ils luy obeïroient de mesme. Et cette obeïssance seroit d'autant plus exacte qu'étant ordonnée de Dieu mesme aux animaux qui nont point de liberté pour resister à ses volontez, ils ne pourroient jamais en secoüer le joug. Au contraire par l'instinct de leur nature, ils seroient toûjours rangez à leur devoir. Ainsi l'homme pourroit avec assurance marcher nud parmi les lions & les tigres comme parmi les dains & les moutons. Est-ce là ce que nous éprouvons? Les mouches, les puces & les plus miserables insectes perdent le respect pour la majesté de l'homme, & le tourmentent. Il se croit pourtant malgré cela le maistre de l'Univers, & ce souverain Seigneur des au-

animaux. Eſtrange aveuglement de ce preſomptueux animal qui dément ſes yeux & tous ſes ſens pour conſerver l'agreable idée de ſon empire Chimerique.

Monſieur Galatheau pour mieux prouver ſon opinion de l'excellence de l'homme & de ſon empire ſur tous les corps de l'Univers, dit qu'il peut chercher le frais quand il a trop chaud, & la chaleur quand il a trop froid : Comme ſi les chiens & les chats ne faiſoient pas de méme.

Depuis la page 24. juſqu'à la page 46. ce ſont des propoſitions hors du ſujet contre Charon Montagne, & l'auteur des ſatyres de ce temps, dont il condamne rigoureuſement la ſatyre faite contre l'orgeüil de l'hom-

me, aſſurant qu'il auroit bien mieux fait d'employer ſes rimes à ſa loüange, & pour luy enſeigner comme il falloit faire ſon panegyrique, il prend deux de ces rimes, & en fait ces deux Vers.

L'Honneur de dominer nâquit
avec l'homme,
Et le meſme deſtin fait le bon-heur
de Rome.

Il dit que ces deux Vers viennent fort bien à la queſtion qu'il traite. Cependant il ne s'agiſt pas entre nous ny du deſtin ny du bon heur de Rome. Mais pour ne s'arreſter pas-là : y a-t-il chanſon du Pont-neuf ſi mal faite, & où il y ait ſi peu de ſens? N'ay-je pas eu raiſon de dire qu'il m'a fourni des couleurs

pour le peindre, puiſqu'il ne s'eſt pas contenté de faire voir qu'il eſtoit ignorant dans l'Hiſtoire, peu ſçavant en Logique, méchant Theologien, & méchant Philoſophe : mais qu'il s'eſt encore voulu monſtrer un tres miſerable Poëte.

Je ne ſçay pourquoy Monſieur Galatheau m'impoſe, p. 46 d'avoir appellé la nature aveugle & impitoyable, puiſque c'eſt une conſequence que je tire de l'opinion commune qui en fait un fantôme. Je n'ay point dit non plus comme il avance fauſſement, que ce fuſt une temerité de vouloir penetrer les ſecrets de la nature, mais bien les ſecrets du ſouverain Eſtre ; c'eſt à dire ſes deſſeins, comme ce qui precede, & ce qui ſuit l'expli-

que. S'il prend ainsi le contre sens de toutes choses, il fera bien mieux dene lire jamais.

Il blasme la comparaison que j'ay faite pour expliquer l'opinion d'Epicure des dés roules sur une table, avec les particules de la semence mises en mouvement. Parce que, dit-il, les particules de la semence de l'homme font necessairement un homme, & les dés ne font pas necessairement un nombre déterminé, mais indifferemment tous ceux qui sont depuis trois jusqu'à dix-huict. S'il pouvoit concevoir que lorsqu'on dit faire un homme sans specifier un *Individu*, on laisse incomparablement plus de diversitez dans l'évenement de la production qui procede de la semen-

ce, qu'il ny en a entre les nombres qui peuvent resulter du mouvement des dés, il trouveroit sans doute là comparaison fort exacte : Car comme les dés ne sont pas déterminez à faire un tel nombre, & que cela dépend du mouvement qu'on leur donne, & des corps qu'ils rencontrent qui les font asseoir sur un costé plûtost que sur l'autre. Ainsi les particules de la semence ne sont pas déterminées à produire un tel homme. Comme un nombre doit resulter du mouvement des dés ; de méme un homme doit naistre de l'arangement des particules de la semence. Et comme il n'y a que quelqu'un des nombres qui sont depuis trois jusqu'à dixhuict qui puisse proceder du

mouvement des dés ; ainsi il n'y a que quelque homme qui puisse naistre du mouvement des particules de la semence humaine. De façon que la comparaison que j'ay aportée éclaircist parfaitement l'opinion d'Epicure dont je parle en cet endroit de mon Livre.

Monsieur Galatheau page 48. tombe dans une erreur ordinaire à ceux contre qui j'ay écrit. Il m'attribue ce que je dis en expliquant l'opinion d'Epicure comme si c'estoit mon sentiment ; ainsi il assure hardiment que je n'admets point de fin. S'il veut apprendre le contraire qu'il lise mieux mes discours Anatomiques & mes reflexions ; & je prie ceux qui trouveront dans son Livre ou dans tous ceux

qu'on pourroit faire contre-moy, quelque ſentiment qu'on m'atribue oposé à la Religion, de chercher dans les miens, ſi je parle en cet endroit, où ſi j'explique l'opinion d'un autre; car non ſeulement je n'ay rien avancé & navanceray jamais rien qui ſoit formellement contraire à la Religion, mais je ſuis meſme aſſuré qu'on ne pourra en tirer aucune conſequence qui luy ſoit oposée.

Il pretend page 52. que les parties ne trouvent point leurs uſages comme j'ay dit par la diſpoſition qu'elles ont pour cet uſage plûtoſt que pour un autre, qu'aucontraire elles ſont deſtinées à cet uſage comme à leur fin; parce qu'un veau, dit-il, où un agneau avant que d'avoir

des cornes menaçent & font les mesmes efforts que lorsqu'ils en ont effectivement. Or cela prouve tout le contraire de ce qu'il veut démonstrer ; car si un veau fait effort pour heurter avant que d'avoir des cornes, & un oiseau pour volet, avant que d'avoir des plumes ; il faut croire que cela vient de la disposition de leurs parties ; c'est à dire que les nerfs qui portent les esprits dans les muscles qui font remuer la teste du veau ou l'aisle de l'oiseau sont tellement disposez que l'ame de ces animaux frapée de certains objets & agitée de certaines passions de la maniere que j'ay dit en expliquant les fonctions de l'ame, doit necessairement y couler & mouvoir par le moyen des mus-

cles les parties que ces animaux remuent dans ces passions, & si cela n'arrivoit par la disposition des parties, & que ce fust pour la fin qu'on pretend, l'oiseau ne devroit point remuer ses aisles avant que d'avoir des plumes; car pour lors il s'efforce inutilement de voler. Ce qui trompe Monsieur Galatheau, est qu'il ne comprend pas ce qu'il faut entendre par la disposition des parties, & qu'il pense que pour heurter il suffit d'avoir des cornes, & des plumes pour voler. Il y a quelque chose de plus caché, il faut une disposition des nerfs & des muscles qui sont les principaux organes de ces mouvements. Il dit ensuite pour confirmer son opinion, que quoy que les singes ayent les muscles

du larinx disposez comme l'homme, ils ne parlent pourtant point parce qu'ils n'ont pas d'ame raisonnable, & dans la page suivante, il demeure d'accord que quelques oiseaux parlent. Que Monsieur Galatheau s'accorde avec luy-mesme & pense mieux à ce qu'il écrit. Si les oiseaux peuvent parler sans ame raisonnable; ce n'est donc pas faute d'en avoir que le singe ne parle point. Et ainsi cela vient necessairement de la disposition des organes, que jusqu'ici je n'ay point examinée dans le singe, & quoyque peut-estre, comme il dit, les muscles du larinx soient disposez dans le singe comme dans l'homme; cela ne suffit pas pour articuler des voix à la maniere des hommes, mais seule-

ment à la maniere des ſinges, qui s'entendent vrai-ſemblablement les uns les autres comme font tous les animaux qui forment des voix.

Depuis la page 54. juſqu'à la page 68. Ce ſont propoſitions entaſſées ſans ordre qui ne ſervent de rien au ſujet dont il s'agiſt; car Monſieur Galatheau conclut toûjours ſans prouver que les parties ſont deſtinées à leur uſage comme à leur fin. Depuis la page 68. juſqu'à la page 73. ce ſont des raiſonnements qui feroient rire le plus ſerieux homme du monde s'il les entendoit. On ne peut pas avancer, dit-il, que la violence que les animaux exercent contre l'homme vienne d'une reſolution ferme & conſtante de diſputer avec

luy l'empire & la domination. En verité je pense, il a raison pour cette fois : mais aussi quand l'homme fait la chasse aux bestes, ce n'est pas je croi pour disputer avec elles l'empire & la domination. S'il y avoit entre les hommes un Heros de cette humeur qui s'armast de pied en cape, & courust de forests en forests, de déserts en déserts pour assaillir les lions & les tigres, & disputer avec eux d'une resolution ferme & constante l'empire & la domination, ce seroit un Chevalier errant millefois plus extraordinaire que l'incomparable Domquixote, de Michel de Cervantes. Comme les hommes pour leur plaisir ou pour leur utilité massacrent les bestes. Celles-ci de mesme poussez de

leur faim ou de leur fureur devorent les hommes. Pour le raisonnement que fait Monsieur Galatheau page 74. Je le renvoye à la Philosophie de l'Ecole. J'avoüe que Dieu ne pouvoit pas communiquer à l'homme toutes les perfections qu'il est capable de produire ; car il y en a d'incompatibles, mais je ne pense pas qu'il ne pust luy en donner beaucoup qui luy manquent, autrement le bras de sa toute puissance seroit bien racourci. La comparaison qu'il fait d'une source avec Dieu, & d'un homme avec un bassin qui ne peut recevoir qu'une certaine quantité d'eau, quoyque la source soit intarissable, est tres impertinente ; car la source ne peut donner au bassin davantage d'eau

parce qu'elle ne peut l'agrandir, mais Dieu qui pouvoit agrandir l'homme pouvoit luy donner beaucoup plus de perfections que celles qu'il a : Je ne m'arreste point à un épouventable contresens qui est page 77. où il m'attribue un sentiment que je suppose vrai quoyque selon moy, il soit faux afin de détruire les sentimens de Monsieur Cressé par ses propres principes.

Pour achever donc l'examen de sa dissertation, il faut voir les raisons qu'il aporte sur la fin pour monstrer que l'homme n'a pû avoir des aisles comme les oiseaux, & que ce ne seroit pas un avantage pour luy d'en avoir. Mais auparavant, je ne puis m'empescher de dire que c'est une étrange temerité à Mon-

ſieur Galatheau d'avancer une propoſition ſi injurieuſe à la Toute-puiſſance de Dieu. On eſt toûjours demeuré d'accord que les choſes qui n'enferment point de contradiction eſtoient poſſibles, & que par conſequent Dieu pouvoit les produire. Or il n'y a pas de contradiction dans l'idée qu'on ſe forme, de l'homme avec des aiſles. Ce qui me ſurprend davantage, eſt que les raiſons qu'il aporte ſont ſi ridicules qu'on ne peut les lire ſans admirer comment elles ont pû tomber dans l'eſprit d'un Docteur. Il eſt aſſuré, dit-il, qu'il y a beaucoup plus de ceux qui n'ont point envie de voler que des autres. Il faut qu'il ait bien conté pour avoir tant de certitude. Je ne ſuis pas ſi aſſuré du

contraire: Cependant je conjecture qu'il n'y a personne de bon sens qui ne fust bien aise de pouvoir voler, puisque ce seroit un tres-grand avantage, comme je l'ay prouvé dans mon second discours Anatomique. Cependant un homme raisonnable ne le souhaite pas, parce qu'il sçait bien que Dieu n'écoutera pas ses souhaits sur ce point.

Il donne deux plaisantes raisons morales pour prouver que les aisles ne seroient pas avantageuses à l'homme. Les crimes, dit-il, en premier lieu, se commettroient impunément, & il n'y auroit plus de Justice. Car quel moyen de prendre les criminels qui pourroient s'envoler. Je m'étonne qu'il ne trouve à redire que l'homme ait des pieds pour

pour oster aux coûpables tout moyen de fuyr & de se dérober aux suplices qu'ils meritent.

La seconde raison est encor plus ridicule, si les femmes, dit-il, avoient des aisles il n'y auroit pas moyen de les arrester sous les liens d'une societé conjugale. Les Espagnols & les Italiens naturellement jaloux ne seroient pas en seureté, si leurs femmes pouvoient voler. Voilà en effet un étrange inconvenient. Cependant comme les jaloux ont de l'esprit pour se tourmenter & pour tourmenter les autres, ils auroient pû, je pense pour les retenir, leur arracher les plumes des aisles, ou les enfermer dans une cage, & ne laisser aux curieux que la liberté de les siffler. Comme Monsieur Gala-

theau ſçait fort bien que les filles peuvent ſans aiſles s'échaper des mains de leur pere, & les femmes ſe dérober à leurs maris. S'il en eſtoit crû, je penſe on leur couperoit les jambes. Pour moy qui ne connois point la jalouſie, je voudrois qu'avec leurs pieds, elles euſſent encor des aiſles afin que l'amour ſeule puſt les aſſujetir.

Apres ces ſçavantes raiſons morales, il avoüe qu'il a peine à s'imaginer comment une femme pourroit voler avec ſes cheveux, ſon viſage, ſon ſein, la délicateſſe de ſa peau. Je m'étonne qu'il n'adjoûtoit avec ſes coiffes & ſes jupes. Je ne conçois pas non plus qu'une femme ou un homme en l'état qu'ils ſont puſſent voler. Mais je comprens

ſans peine que Dieu pouvoit donner à leur corps une ſtructure agreable avec des aiſles propres pour voler. Cela tient, adjoûte-t-il, de la fable des ſorcieres qui vont au ſabat de donner des aiſles aux femmes. Eſt-il poſſible que Monſieur Galatheau du caractere d'eſprit, dont il eſt, croye que les ſorcieres & le ſabat ſoient une fable. Je penſois qu'il avoit des raiſons démonſtratives pour prouver qu'il y a des moines bourus & des loups garous. Monſieur Galatheau continuë ſon raiſonnement d'une maniere qui fait aſſez voir qu'il n'a jamais conceu m'a penſée. S'il falloit, dit-il, que l'homme euſt des aiſles, c'euſt eſté lorſque Dieu le forma de ſa propre main à ſon image & ſemblance, de

ſorte que Dieu ne luy en ayant point donné, il faut croire qu'elles ne luy eſtoient pas neceſſaires. Je n'ay jamais avancé que l'homme d'euſt avoir des aiſles. J'ay dit ſeulement que Dieu pouvoit luy en donner, & luy procurer l'avantage de voler, afin de faire voir qu'il n'avoit pas toutes les perfections qui ſe rencontrent dans les autres animaux, & qu'il n'eſt pas un ouvrage ſi accompli qu'on n'y puiſſe rien adjoûter.

Il aporte un raiſonnement de Cardan qui dit que l'homme étant chaud & humide ne pouvoit avoir des aiſles & des plumes qui proviennent d'un temperament chaud & ſec. Ce ſeroit ici un poinct de longue diſcuſſion, ſi je voulois monſtrer l'er-

reur de la pluſpart des Medecins ſur ce qu'ils appellent temperament, & faire voir comme je pourrois aiſément, qu'ils ne ſçavent ce qu'ils veulent dire. Mais ſans ſortir de mon ſujet, je me contente de refuter ce que Monſieur Galatheau avance par des faits conſtants parmi eux. Les Macreuſes ont des plumes & des aiſles. Leur temperament n'eſt pas pourtant chaud & ſec. Les Lions ont un temperamentchaud & ſec, ils n'ont pourtant ny aiſles ny plumes.

Le reſte des raiſons Phyſiques de Monſieur Galatheau roule ſur l'impoſſibilité qu'il trouve à accommoder les aiſles avec la ſtructure de l'homme : j'y ay déja répondu ; il ne faut pas qu'il meſure la Toute-puiſſance de

Dieu avec la foiblesse de son imagination. Dieu est le maistre absolu de la matiere, & peut par consequent en disposer comme il veut. Il me seroit facile de répondre aux pretendus obstacles qu'il aporte, & de décrire la structure que l'homme eust pû avoir avec des aisles sans perdre aucun des avantages qu'il a. Mais ce seroit une chose fort inutile, puisqu'il n'y a point d'ouvrier qui pust travailler sur cette idée, il n'y a que Dieu seul qui pust le faire, & il ne suit pas le caprice des hommes. Nous devons laisser ces Ouvrages comme il les a faits, parce qu'il a voulu les faire de la sorte, & qu'il en est le maistre.

Tous ces Messieurs qui ont trouvé mes propositions étran-

ges n'ont jamais compris ma pensée, parce qu'ils n'étudient que les Livres qui les préoccupent sans observer la nature qui pourroit les désabuser. Quand j'ay dit que l'homme n'avoit point d'aisles, je n'ay pas eu dessein de m'embarasser dans les questions qu'ils font naistre, ny d'examiner s'il a dû en avoir ou non, & comment ces aisles eussent pû s'accommoder avec la structure de son corps, cela ne sert de rien au sujet que j'ay traité : Il suffit que cet avantage luy manque, pour prouver comme j'ay fait, qu'il ne surpasse pas les animaux en toutes choses, & qu'il n'est pas un ouvrage si accompli qu'il ne puisse rien desirer. Quand il seroit vray, comme ils pensent, qu'il y auroit de

l'impoſſibilité à former l'homme en telle ſorte qu'il puſt voler, cela n'infirmeroit pas mon opinion. Il ſeroit encor plus défectueux qu'il n'eſt & que je ne l'ay voulu décrire ; puiſqu'il enfermeroit dans ſon eſſence une incompatibilité avec une tres-grande perfection. Cela ſuffiroit pour faire voir qu'il a trop de preſomption de ſe croire le maiſtre de l'Univers & le Roy des animaux, & de penſer qu'ils n'ont aucun avantage ſur luy. Nous ne voyons point d'eſtres ſi accomplis qu'ils ſurpaſſent les autres en toutes choſes. Leurs rangs de Nobleſſe ne ſont point tellement diſtinguez qu'on puiſſe les mettre par ordre. Les uns ont des perfections que les autres n'ont pas, & ceux qui n'ont

pas ces perfections en ont d'autres qui les égalent ou les surpassent. Les animaux ont la vie & le sentiment qui ne sont point dans les astres & dans les metaux. Les astres & les metaux, durent long-temps sans ressentir les incommoditez où les animaux sont sujets. Les Cerfs courent plus viste que les Elephans, ceux-ci ont plus de force. Les poissons nagent, les oiseaux volent. L'homme a une raison fort estenduë, mais douteuse. Celle des animaux est plus bornée, mais plus certaine. Il s'occupe à plus de choses qu'eux, il a plus d'inquietude. Ainsi les perfections & les défauts sont dispersez dans les differens estres qui composent l'Univers. Il n'y a que Dieu qui contient en soy-

mesme toutes les perfections sans mélange d'aucun défaut.

Le dernier embaras de Monsieur Galatheau, est de sçavoir sous quelle espece il faudroit reduire l'homme s'il avoit des aisles, & qu'il fust un oiseau. Il ne faudroit le reduire sous aucune espece. Il seroit luy mesme une espece particuliere differente de toutes celles que nous voyons.

Me voilà enfin au bout de la plus grande fatigue que j'aye jamais euë en écrivant, car j'aimerois mieux composer un Livre sur une matiere agreable que de répondre à un Ouvrage semblable à la dissertation de Monsieur Galatheau. Il dit qu'il n'a point eu dessein de me fascher en écrivant, mais de satisfaire

Monſieur Vaſlet ſon ami. Il a bien de la complaiſance de s'expoſer ainſi pour ſes amis, & Mr Vaſlet ſon ami a beaucoup de dureté ou peu de diſcernement de luy laiſſer imprimer un tel Livre. Comme il n'a point eu deſſein de me faſcher en écrivant contre moy, je n'ay pas eu intention de le mettre encolere en luy répondant, & comme il m'a faſché ſans deſſein en m'obligeant de luy répondre à un Ouvrage ſans raiſonnement, ſans liaiſon, & ſans ſuite; Je le mettray peut-eſtre encolere malgré moy en luy faiſant voir les erreurs où il eſt tombé. Il a voulu paroiſtre univerſellement ſçavant dans l'Hiſtoire dans l'Ecriture Sainte en Theologie, en Logique, en Phyſique, en Me-

decine, en Poëſie, & aſſurément il ne ſçait rien de toutes ces choſes, comme tout le monde pourra l'obſerver dans ma réponſe. C'eſt pourquoy s'il écrit encor contre moi, loin de luy répondre, je ne veux pas ſeulement perdre mon temps à lire ſes écrits. Je ne dis point cela pour luy ſeul, mais pour tous ceux qui ont le meſme caractere d'eſprit. S'il trouve que je le traite trop rigoureuſement, qu'il s'accuſe luy-meſme, il devoit meſurer ſes forces avant que de m'attaquer.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES du premier Traité.

Premiere partie, *des Sens.*

Seconde Partie, *des Passions.*

Troisiéme Partie.
Du mouvement volontaire.

FIN.